

NOTRE ROMAN COMPLET :

De l'OR, de l'AMOUR, du SAN
par PAUL DE GARROS

La Revue Populaire



MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE
POIRIER, BESSETTE & C^{ie}, éditeurs-gros, 131 Cadieux, Montréal.

Vol. 15, No 5

Mai 1922

15c.

GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-
VENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES,
RETABLIR LEURS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les comités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

250, PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dept. 1 — Boîte postale 2353

MAGNIFIQUE CATALOGUE DE TAPISSERIES

LA MAISON GRANGER FRERES LIMITEE

vient de publier un catalogue de papiers peints, le premier dans cette province, contenant un assortiment choisi des derniers dessins pour le printemps 1922.

Ce catalogue ($7\frac{1}{2} \times 9$) contient 53 échantillons formant une très belle collection pour tous les appartements.

Les échantillons sont présentés sous une nouvelle forme permettant de voir immédiatement l'effet de la bordure qui est reproduite sur le vrai papier avec ses couleurs véritables, mais d'une dimension d'à peu près un tiers de sa largeur régulière; ce fait élimine la nécessité de choisir la bordure à peu près quand celle-ci est représentée seulement comme photographie, ses couleurs n'étant jamais les mêmes que le papier.

CE CATALOGUE ENVOYE GRATUIT SUR DEMANDE est réservé pour la clientèle du dehors de Montréal et représente d'excellentes valeurs en tapisseries, les prix qui rivalisent avantageusement avec ceux offerts par les plus grands magasins à rayons du pays, sont indiqués au verso de chaque échantillon ainsi que toutes les informations nécessaires sont expliquées en français et en anglais.

Ecrivez immédiatement, pour recevoir par la poste une copie, à

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires. Papetiers. Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal



Comment VOUS pouvez obtenir une bonne mine

Laissez-nous vous montrer comment rendre votre peau agréable et attirante — et combien claire et pleine de jeunesse elle serait. Ces trois préparations de Gouraud opéreront cette transformation.

La Crème Orientale de GOURAUD

donne instantanément une apparence de beauté admirable. Ce teint uni, délicat et distingué qu'il donne, rendra une beauté superbe même aux peaux qui sont les plus parfaites naturellement. Elle ne s'enlève pas, elle ne donne pas cette apparence de maquillage. En usage depuis 80 ans. Se trouve en blanc, couleur chair et brune.

"Cold Cream" Oriental de GOURAUD

Une crème délicieusement parfumée, qui nettoie les pores des poussières et des impuretés cachées. Amollit et adoucit les peaux rudes et irritées. Stimule et donne de la vigueur aux peaux lasses et redonne la douceur et le lustre resplendissant de la beauté pleine de jeunesse.

Le Savon Hygiénique GOURAUD

préserve des troubles de la peau. Son usage est absolument indispensable pour nettoyer la peau avant l'emploi de la Crème Orientale de Gouraud, si l'on veut obtenir les meilleurs résultats. Il fait une mousse crémeuse et a un parfum délicieux.

*En vente dans
les pharmacies et les magasins à rayons.*

Ayez chez vous cette combinaison d'auxiliaires de la beauté. Envoyez-nous vos noms et adresse avec 25 cents, nous vous enverrons la Crème Orientale de Gouraud — blanche, couleur chair, brune, un tube de Cold Cream Oriental de Gouraud et un gros morceau de savon médicamenteux de Gouraud.

Ferd T. HOPKINS & Son, Montréal



La Revue Populaire

Vol. 15, No 5

Montréal, mai 1922

ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$1.50 — Six Mois: - - - 75

Montréal et banlieue excepté

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & CIE.
Éditeurs-Propriétaires,
MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque
mois.

LE VOYAGE DE NOCES

Le voyage de nocces est une petite excursion-aller-retour au ciel. Il dure généralement de trois à huit jours suivant l'épaisseur de la bourse du marié et la splendeur de l'hôtel où on se retire.

Dès la cérémonie du mariage terminée "l'heureux couple" suivi de tous les invités connus et inconnus sautent dans les automobiles et les Fords mises à leur disposition et louées avec ce qu'il reste de fonds aux parents des conjoints.

Tout le monde part pour la demeure de la mariée ou chacun mange et boit, à l'exception des mariés qui changent de toilettes afin d'éblouir encore une fois les parents et amis.

Lorsque les mariés sont vêtus et que la plupart des invités sont légèrement éméchés pour avoir trop abusé des vins capiteux faits "à la maison", chacun s'entasse pêle-mêle dans les autos. On part pour la gare, car les mariés font leur voyage de nocces à Ottawa. (Tout le monde va à Ottawa, il faut bien faire comme tout le monde).

Rendue à la gare, la mariée échange son bouquet contre vingt-cinq livres de riz et sa petite valise qu'elle n'a pu remplir elle-même et qui contient cinquante objets hétéroclites dont elle ignore tout à fait la provenance. Les deux cents invités embrassent la mariée (quelques voyageurs se mêlent même à eux); le marié embrasse les deux cents invités. On embarque et le train part pendant que les deux mamans pleurent, que les garçons d'honneur poussent un soupir de soulagement et que les filles d'honneur placent un peu de poudre sur leur petit museau.

C'est touchant.

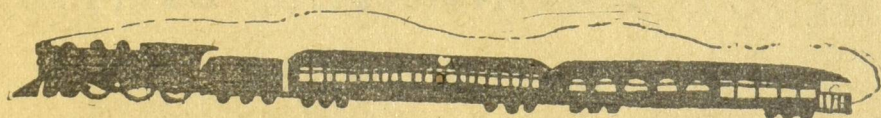
On part pour huit jours, mais au bout de trois jours on revient. Le porte-feuille est mince comme celui d'un poète.

On était parti en automobile, on prend le tramway pour revenir.

On entre chez soi. On est heureux.

La lune de miel continue. Cupidon préside aux ébats du jeune couple pendant que Mars attend à la porte le moment d'entrer.

Paul COUTLEE.



TOILET LAUNDRIES

LA TOILET LAUNDRIES EST SANS CONTRE-
DIT LE MEILLEUR ETABLISSEMENT DE LA
VILLE POUR LE

NETTOYAGE ET LE LAVAGE DU LINGE

Aucune autre buanderie ne peut donner satisfac-
tion à sa nombreuse clientèle comme la Toilet
Laundries. On fait également la

TEINTURERIE DES HABITS ET TOILETTES

ET CE DEPARTEMENT EST UN DES MEIL-
LEURS DE MONTREAL.

ECRIVEZ OU TELEPHONEZ MAINTENANT.

TOILET LAUNDRIES, LIMITED

Uptown 7640

LE COLLIER MAUDIT

Un superbe collier de 389 perles volé au Grand Mogol par les sbires de Catherine II de Russie jette un sort sur toute la dynastie des Romanoff.—Toutes les tsarines et princesses qui le portèrent eurent une fin tragique ou disparurent mystérieusement.—Ce joyau dit le "Diamant d'espoir" vient d'être acheté par une riche famille d'Amérique pour la somme de \$1,-500,000.

Il n'existe peut-être pas dans l'histoire universelle un bijou qui fit plus de victimes que le collier de 389 perles porté jadis par la grande reine Catherine II de Russie, femme de Pierre III, qui régna seule avec gloire de 1762 à 1796.

Ce collier précieux, après avoir passé en plusieurs mains, après la révolution russe, fut vendu par la femme de Lord Francis Hope à la famille Dodge, richissime propriétaire d'usines d'automobiles qui portent ce nom.

Un sort fut jeté sur ce joyau surnommé ironiquement le "Diamant de l'Espoir" et porta malheur à tous ceux et celles qui l'eurent en leur possession.

Toutes les czarines de Russie qui le portèrent, depuis Catherine, sont mortes accidentellement ou eurent des existences malheureuses.

La douairière Marie, qui vit encore, l'ayant eu elle aussi à son cou, connut toutes les souffrances que peut subir une âme. Le jour même qu'elle l'arbora pour la première fois, son beau-

frère, le czar Alexandre II fut assassiné par les nihilistes. Son mari, Alexandre III, était tous les jours menacé de mort et échappa à quarante-huit tentatives de meurtre. La fière tsarine partagea courageusement tous ses dangers. Dans sa vieillesse, elle apprit la mort tragique de son fils Nicolas II, de sa femme et de tous ses enfants, tombés sous les coups des bolchévistes. L'ex-douairière Marie s'échappa de Russie avec quelques petits ornements, médaillons, bagues et brimborions. Elle attend tranquillement la mort dans une petite ville, au Danemark.

Tout le monde connaît la fin de l'ancien tsar Nicolas et de tous les membres de sa famille qui après avoir été emprisonnés à Ekateribourg, en 1918, furent tués comme des chiens dans la cave d'une maison que leurs bourreaux bolchévistes incendièrent, leur coup fait.

On dit même que deux des frères Dodge, américains de naissance, moururent subitement quelques mois après qu'ils eussent acheté ce collier maudit, contre une somme fabuleuse. Ce collier, probablement le plus beau, le plus pur et le plus dispendieux qui soit, était le plus cher ornement de Catherine II. L'achat et la collection de bijoux rares constituaient l'une des grandes passions de cette reine dont la richesse était incalculable.

Il provenait du sac du palais du Grand Mogol à Delhi, sac qui avait été suivi par l'assassinat de ce monarque

et de toutes les femmes composant son vaste harem.

Un chef de tribu persan s'en étant emparé, il fut tué par un officier français qui l'en dépouilla. Alexis Orloff, ce terrible favori de l'impératrice Catherine, l'acheta de ce dernier au prix de \$250,000 pour en faire cadeau à sa suzeraine.

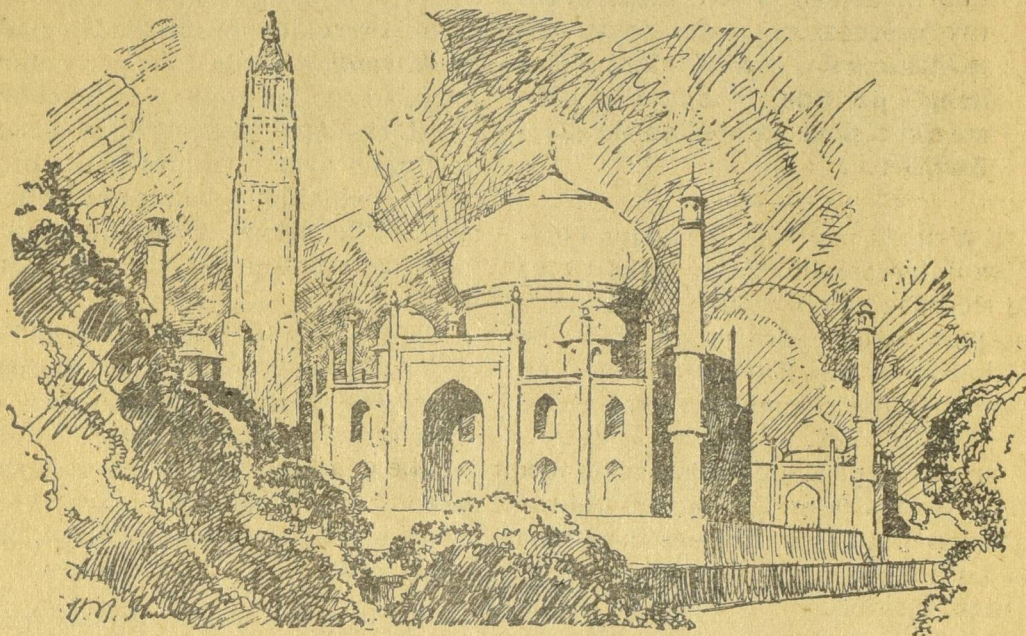
Cet officier français qui avait commis l'imprudence de le porter fut attaqué un jour par une bande d'Hindous révoltés et tué dans son lit.

ne s'en trouva pas mal. Mais ce sont là les seules exceptions.

* * *

Il semble alors que l'influence diabolique que la tradition attribue à ce collier fut concentrée sur l'impératrice Catherine qui en faisait produire ses effets meurtriers tout autour d'elle, sans en être atteinte elle-même.

Aussitôt que Catherine eut ce joyau, elle fut mêlée à l'assassinat de son



Reproduction fantaisiste du Kremlin dont les oubliettes gardèrent jusqu'à leur mort plusieurs des princesses qui portèrent le collier maudit.

On peut dire cependant que Catherine de Russie, la première personne qui l'eut réellement en sa possession après le Grand Mogol, ne fut pas malheureuse. A elle seulement le collier porta en quelque sorte bonheur.

Aussi entre le règne du roi Louis XIV, en France, où la mort toucha toutes les femmes qui le portèrent, et le règne de Louis XVI et de la reine Antoinette, il fut une génération qui

époux, le czar Pierre III, qui était le seul obstacle à l'exercice du pouvoir suprême en Russie. Ce czar, qui était ivrogne et faible d'esprit, s'était rendu fort impopulaire dans tout son empire. Sa femme passait son temps une bande d'objets favoris.

Tirant profit d'un moment de désordre public, Alexis Orloff et autres créatures de la grande Catherine, massacrèrent le czar dans son palais.

Cependant, d'autres historiens prétendent qu'il ne fut pas tué ainsi sur le champ, mais que les sbires de Catherine l'emprisonnèrent dans une des salles de son château.

Ils lui donnèrent d'abord du poison pour l'achever, mais Pierre III, qui était d'une constitution robuste résista et demanda même du lait comme antidote, s'apercevant au goût de ses aliments qu'on essayait de l'empoisonner.

Alors, Durand, le valet de chambre du czar, intervint dans le dessein de sauver son maître. Les mécréants forcèrent l'intrus à se sauver et continuèrent d'infliger toutes sortes de mauvais traitements à leur victime. Au milieu de la bagarre, le cadet des princes Bariatensky, qui commandait la garde du palais, entra et aperçut Orloff, le genou sur la poitrine de Pierre qu'il tenait renversé sous lui. D'une main, il le tenait à la gorge et de l'autre lui serrait la tête. Bariatensky et Teplof lui passèrent alors une serviette autour du cou en noeud coulant. Pierre, en se défendant, mordit Orloff à la main et marqua l'autre à la joue d'un coup de dent; mais bientôt ses forces s'épuisèrent et il mourut ainsi étouffé.

Quand l'impératrice Catherine apprit la nouvelle de sa mort, elle arbora son superbe collier et mangea et but ce soir-là plus que jamais, faisant semblant d'ignorer ce drame.

Pour consolider son pouvoir, Catherine commit des crimes nombreux. Très ambitieuse, rien ne lui répugnait lorsqu'il s'agissait d'assurer sa puissance.

C'est ainsi qu'elle fit noyer le Prince Ivan, appelé le czar Ivan III, petit-fils du frère aîné de Pierre le Grand,

conséquemment l'héritier légitime du trône de Pierre III.

Un cosaque russe du nom de Mirovitch essaya en vain de sauver ce petit prince malheureux. Sans se faire connaître du cosaque, Catherine lui fournit elle-même les moyens de servir la cause du prisonnier. Mais, d'un autre côté, elle donnait ordre au gouverneur du donjon où le prince était incarcéré de le tuer aussitôt que des troupes se porteraient à l'attaque du château.

C'est encore ce satané collier qui fit tous les malheurs de la princesse Tarakhanoff, fille de l'ancienne impératrice Elizabeth et une descendante directe de Pierre le Grand. Elle pouvait donc prétendre au trône autant sinon plus que la reine Catherine, qui avait usurpé son pouvoir contre les droits et les prétentions autant du prince Ivan que de cette dernière.

Sachant qu'à cause des ambitions de Catherine, sa vie était en danger, elle s'enfuit précipitamment de la Russie.

Le comte Alexis Orloff, qui, au service de Catherine avait gagné honneurs et richesses, parcourut l'Europe à sa recherche. La Princesse s'était réfugiée à Florence, en Italie. Orloff la retrouva et sans se faire connaître, naturellement, lui déclara son amour ardent et l'assura que l'impératrice tenait beaucoup à la recevoir en Russie avec tous les honneurs dus à son rang. Et comme suprême argument pour la décider à le suivre, il lui dit que Catherine voulait lui faire porter ce fameux collier.

Quand cet infâme personnage en eut fait son mari, il embarqua avec elle sur un navire à destination de la Russie. Elle fut ainsi emmenée à Pétrograd et là aussitôt arrêtée par or-

dre de la reine, puis emprisonnée dans le terrible donjon de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Un jour, l'eau jaillissant d'une fissure pratiquée sciemment dans le mur inonda la cellule de la malheureuse princesse qui fut ainsi noyée comme un rat. Le czar Paul succéda à la reine Catherine sur le trône de la "sainte" Russie. Il en était le fils putatif. Elevé comme un voyou par sa mère, il était à vingt ans un parfait ignorant et une brute sans pareille, enclin à la folie furieuse. Il se maria deux fois. Sa première femme fut la princesse Nathalie de Hesse qui mourut quelques jours après son mariage et la seconde fut la princesse Marie de Wurtemberg qu'il épousa l'année même de la mort de sa première femme.

Ces deux femmes portèrent le collier satanique et il est impossible de trouver des mots pour définir les souffrances morales et les tortures physiques qu'elles eurent à endurer de ce monstre à face humaine.

Quand il eut atteint l'âge mûr, sa folie prit un tel caractère que la vie de tous les siens se trouva menacée. On décida sa perte et il est tout probable que son fils, le grand duc Alexandre donna son soutien aux conspirateurs. Une nuit du mois de mars 1801, le czar Paul prit le lit de bonne heure; quelques heures plus tard, les conspirateurs entrèrent dans ses appartements, après avoir égorgé le cosaque qui en gardait l'entrée. Mais, les sentinelles avaient entendu ses cris et quand, quelques minutes plus tard, ils pénétrèrent dans la chambre à coucher de leur maître, celui-ci avait disparu. Le capitaine qui les commandait toucha les draps du lit qui étaient encore chauds. "Il ne peut être loin d'ici," dit-il. Et tous de cher-

cher pour trouver son cadavre étendu sanglant derrière un paravent.

Le tsar Alexandre Ier le remplaça sur le trône. Il fut aussitôt marié à la merveilleuse princesse Marie de Baden, connue en Russie sous le nom d'impératrice Elizabeth. Voulant elle aussi porter le collier, le Diamant d'Espoir, elle fut aussi malheureuse que toutes les reines qui l'avaient précédée dans ses attributions.

N'ayant pu donner de prince héritier à la couronne, elle tomba en disgrâce à la cour. Le tsar, de son vivant, prit sous ses yeux une autre femme qui lui donna des fils. Durant son règne obscur, la Russie fut traversée par des crises sanglantes. Au tsar Alexandre Ier succéda son frère qui prit le nom de Nicolas Ier. Il épousa la princesse Charlotte de Prusse qu'il humilia pendant toute sa vie aux yeux des autres dames de la cour.

Ce tsar était particulièrement visé par les nihilistes dont le nombre allait grossissant.

Plusieurs jeunes nobles des meilleures familles de la Russie prirent part à ces complots, révoltés qu'ils étaient contre la tyrannie de l'Empereur qui se moquait de tous les droits constitutionnels. Tous ceux qui furent découverts moururent dans les supplices.

Cinq prisonniers furent exécutés en même temps sur des gibets dressés devant la citadelle de Moscou. On les laissa une heure debout devant leurs potences. Trois d'entre eux ayant été suspendus à la même corde, celle-ci céda, les corps roulèrent par terre encore vivants et on reprit l'exécution pendant trois fois de suite avant qu'ils fussent bien morts. Puis, sur les tombes de ces suppliciés, à la place de croix on éleva de petits gibets.

Alexandre II et Alexandre III, ainsi que leurs épouses ne furent pas plus heureux et l'on sait comment fut massacrée la dernière famille impériale de Russie par les bolchévistes, aujourd'hui maîtres de cet immense pays.

— 0 —

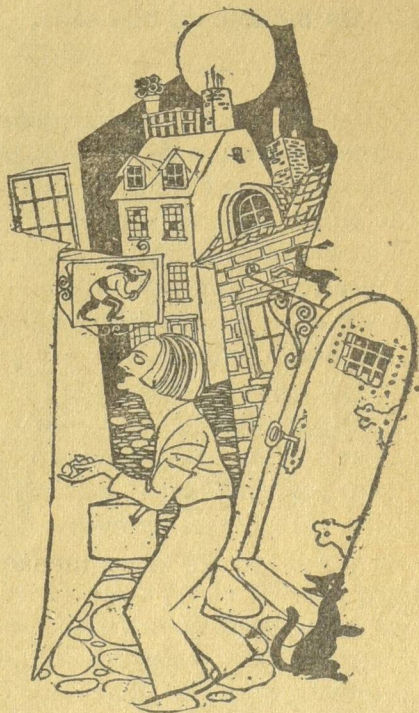
LA PEINTURE EN DECADENCE

La faillite du Salon d'Automne qui exposa l'an dernier, aux mois d'octobre et de novembre, les oeuvres des peintres indépendants, amena certains journaux à entreprendre une enquête sur la décadence de la peinture en France. Pourquoi nos écoles, demandaient Coemedia et l'Intransigeant, ne produisent-elles plus de maîtres? La faute doit-elle retomber sur l'incurie des professeurs ou sur celle des élèves? Naturellement, au nombre des peintres "arrivés" qui répondirent à cette enquête, il en fut qui attribuèrent la déchéance de la peinture, art majeur, art sublime, aux maîtres et d'autres aux élèves. Il est difficile de trancher une question imparfaitement connue en Amérique.

Mais, il est très juste de dire que si la France d'aujourd'hui ne révèle plus en peinture de chefs-d'oeuvre à l'univers, accoutumé à ne les voir surgir que de ce pays intellectuel par excellence, la cause peut en être attribuée à l'état de pauvreté lamentable de la grande majorité des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts. Les arts français sont en danger, ceux qui les pratiquent ayant trop de soucis matériels. Voilà une hypothèse permise et très plausible. Le sens de l'humour, l'enthousiasme et la foi en la vie, qualités essentielles à l'art français, se meurent de par la crise que traverse ce peuple.

Alors qu'avant la guerre, un café coûtait un sou avec les brioches, que les étudiants se logeaient pour quelques francs et vivaient dans la magnificence avec une allocation mensuelle de 100 francs; aujourd'hui, il faut aux mêmes étudiants ou à leurs successeurs un revenu d'au moins 600 francs par mois pour vivre, revenu que très peu possèdent.

La vieille gaieté française, qui faisait du Quartier Latin, avant 1914, un



Un coin futuriste du Quartier Latin de Paris.

lieu unique au monde, rendez-vous de tous les artistes de la terre, s'est figée sur les lèvres des étudiants qui ont souffert de la guerre et souffrent de l'après-guerre. La Bohème de Murger vivait heureuse, il est vrai, avec des dettes et de la sainte misère, mais, par contre, comme toutes les magnifiques bohèmes, elle produisait peu et il ne doit pas rester grand'chose de tous les tableaux des joyeux rapins de 1830.

UN CORDONNIER MILLIONNAIRE

Un modeste raccommodeur de souliers hérite une fortune de dix millions de dollars d'un oncle oublié.—Loin de perdre la tête, il place son argent et continue de pratiquer tranquillement son métier, comme si rien ne s'était passé.—Un modèle de bon sens.

Que dites-vous d'un savetier qui recueille une succession de \$10,000,000 aussi tranquillement qu'il retape une paire de bottines percées et continue, malgré sa brusque élévation à la fortune, à pratiquer son modeste métier comme s'il avait besoin d'être chaque jour à son établi pour gagner son pain quotidien et celui de sa famille?

Qu'on en pense ce qu'on voudra, ce cordonnier est un brave homme et surtout un philosophe peu ordinaire. On trouve peu d'êtres humains aussi stoïques que lui. A quelque époque de la vie que pareille chose arrive, la plupart des gens, subitement millionnaires, s'empressent de changer radicalement leur train de vie, d'acheter des choses dispendieuses pour lesquelles souvent ils n'éprouvent aucun goût ni aucune inclination naturelle et de pénétrer dans une société qui n'a rien de commun avec eux. Ils veulent des châteaux où l'on s'ennuie, des domestiques qu'on traite comme des esclaves et par lesquels on se fait dépouiller à tire-larigot, des automobiles, des voitures de maître et tant d'autres choses encore que vous et moi s'empresserions d'acheter si quelques mil-

lions nous étaient légués par l'oncle d'Amérique...

Mais Patrice Canning, ce nouveau millionnaire, homme sage et craignant Dieu, n'a que faire des maisons principales et de la valetaille. Ayant vécu jusqu'ici dans sa petite maison et dans son échoppe, il entend bien y finir ses jours.

Il faut dire cependant que ce n'est pas seulement une forte dose de sens philosophique qui a amené cet homme extraordinaire à continuer à vivre Gros-Jean comme devant, malgré sa fortune colossale. La peur y est pour quelque chose dans sa décision. Il craint les dangers et les responsabilités des riches. Il ne veut pas soulever d'envie autour de lui de peur que les pauvres, les mauvais pauvres tentent de le dépouiller de ses biens et même de le tuer pour mettre la main sur ses trésors. Il est donc philosophe et prudent à la fois.

Ce cordonnier hérita cette fortune inattendue d'un oncle, le major Edouard Curley, qui la fit à Monte Carlo, en France.

La femme de ce nouveau multimillionnaire est un peu là aussi pour voir à ce que Canning ne fasse pas d'extravagances. Elle pressent les dangers qui guettent son mari dans les grands centres et ne demande pas mieux, ainsi que sa fille d'ailleurs, que de rester dans leur petite ville.

Mais enfin, il faut bien que ces dix millions servent à quelque chose, direz-vous? Voilà ce que dans sa grande sagesse, le cordonnier Patrice a décidé

d'en faire. Premièrement, il fera repeindre sa maison qui demande une seconde couche de bonne peinture pour la protéger contre la pluie et toutes les petites avaries communes aux bâtiments. Ensuite, il se procurera une petite automobile, une voiture Ford tout probablement, pour faire ses commissions et la livraison

Il y a dans cette heureuse famille deux autres petites filles qui ne rêvent que d'une paire de patins. Jusqu'ici, elles se contentent de jouer avec leur gros chien de garde.

Mais, d'un autre côté, le cordonnier Patrice sait aussi très bien les plaisirs et distractions que peut s'offrir un millionnaire tel que lui.



de ses chaussures. Puis, il continuera de travailler dans son atelier comme si rien ne s'était passé.

Quant à la fille aînée dont nous venons de parler, elle ne quittera pas pour cela la besogne qu'elle accomplit journellement dans une factorerie du voisinage et ne cessera de travailler que le jour de son mariage.

Il sait qu'un millionnaire peut se payer les petites vues, tous les soirs, sans que ça paraisse trop sur sa bourse...

Il sait qu'un millionnaire peut sortir son automobile tous les jours pour faire le tour du "bloc" sans que la dépense d'essence affecte beaucoup ses revenus.

Il sait qu'un millionnaire peut s'offrir une cravate neuve tous les jours de la semaine et même un complet.

Il sait aussi qu'un millionnaire n'a pas besoin de vérifier sa petite monnaie.

Patrice Canning, le savetier millionnaire, n'a pas non plus l'intention de ne plus regarder ses anciennes connaissances ni de les "snober".

Il méprise les "vaillants", les gens fiers, et il raconte à ce sujet qu'un ouvrier enrichi pendant la guerre n'aurait pas accepté une allumette "de l'apôtre Saint Paul lui-même", tellement il se croyait quelque chose de pas ordinaire.

L'oncle Edouard, de qui vient cette fortune, commença pauvre, très pauvre, comme tous les millionnaires américains. Après avoir travaillé comme manoeuvre dans une brasserie, il en devint propriétaire et à force de travail en fit l'une des plus fortes d'Amérique. Quand vint la prohibition, il quitta son pays pour aller finir ses jours en France où il mourut à l'âge de quatre-vingts ans.

L'avenir nous apprendra si le cordonnier Canning a tenu toutes ses promesses.

—o—

LE PRIX DAVID

Grâce aux excellentes mesures de notre gouvernement provincial, grâce surtout à l'intelligente initiative du secrétaire de la province, M. Athanase David, dont les encouragements apportés aux Beaux-arts ont provoqué à la dernière législature une "union sacrée" entre les deux partis politiques, nous aurons dans le Québec des institutions artistiques qui pourront faci-

lement rivaliser avec les plus anciennes et les mieux dotées d'Amérique.

La fondation d'un Prix de Littérature de \$5,000 ; la formation d'un Conservatoire de Musique ; l'octroi plus large, plus généreux de bourses accordées à des jeunes gens, à l'effet de perfectionner à Paris ou en Angleterre leurs études générales ou professionnelles, toutes ces innovations d'un Mécène entreprenant mettent la province de Québec au premier plan de l'activité intellectuelle du pays.

L'idée fondamentale de ce projet d'un Conservatoire de Musique n'est pas seulement d'aider les talents individuels mais aussi de créer, nous le supposons, une musique nationale.



La musique, comme la littérature, est essentielle à notre vie nationale et la musique de demain dépend en très grande partie des efforts qu'apporteront à sa composition les artistes d'aujourd'hui.

Dans cet esprit, vient de se former à New-York "l'association des jeunes musiciens" (Musical Debut Association) dont le but est de permettre aux nouveaux venus dans cet art de se révéler au grand public. Notre futur Conservatoire atteindra le même objectif. Il permettra en plus une nécessaire élimination, en obligeant les incompetents, les médiocres et les talents nuls mais prétentieux à s'adonner de préférence à l'agriculture ou au fonctionnarisme!

LES SUPPLICES DE LA MAIN-NOIRE

La redoutable association de la Camorra fait périr dans d'atroces souffrances les membres qui révèlent ses mystères ou n'exécutent pas ses ordres—Le condamné est lardé de soixante-dix coups de couteau et meurt après sept jours d'une lente et effroyable torture.

La Main Noire, connue aussi sous le nom de Mafia ou Camorra, semble encore compter de nombreux adeptes aux Etats-Unis, preuve le crime qui vient d'être imputé à cette redoutable organisation secrète, celui du chauffeur italien d'une ancienne actrice américaine.

La Camorra exerçait surtout ses ravages en Italie avant la guerre. Durant l'année 1911, cette société fut traquée dans tout le royaume. Quarante-sept de ses membres furent arrêtés pour différents meurtres et exécutés à Viterbo, ancienne cité voisine de Rome. Ce procès marqua le paroxysme de la lutte entre les forces du crime et le gouvernement. Si dangereux étaient les Camorristes que les jurés furent enfermés dans des cages d'acier, gardées par des carabiniers. Le gouvernement terrorisa pour quelque temps ces terribles affiliés, mais rien ne dit qu'ils aient complètement disparu.

A ce procès, des témoins révélèrent les châtiments qu'ont accoutumé d'exécuter les membres de la Main Noire, et le plus épouvantable, celui dit "Sfregio". Il a quelque connexité avec le supplice chinois connu sous le

nom de "la mort par les mille estafilades". Le membre de la Camorra qui a trahi la société ou qui s'est rendu coupable de quelque acte de nature à mettre son existence en danger, est condamné à cette torture, qui dure sept jours. Il doit recevoir chaque jour dix coups de couteau. Si, avec la douleur et la faiblesse provoquée par l'effusion du sang, il consent à accomplir tous les crimes qu'on exige de lui, il est relâché; sinon, le septième jour, il reçoit le dernier coup de poignard au coeur.

Le premier coup, au premier jour, est porté à la figure. La bouche est entaillée d'une oreille à l'autre. Le quatrième jour, deux incisions en forme de croix sont faites dans le creux des mains du supplicié.

Cette punition est soumise à des rites inchangeables, toutes les blessures étant prévues et aucune d'elles ne doit apporter la mort avant le jour fixé.

Le chauffeur de cette dame millionnaire, Jos Meno, devait faire partie d'une de ces susdites organisations et n'ayant pas voulu trahir sa maîtresse, en la volant au profit de ses co-associés, il avait dû tomber sur les soixante-dix coups de poignard de ses anciens camarades.

Son cadavre fut trouvé un matin devant un des bâtiments réservé aux serviteurs de Mme Lillian Russell. De la tête aux pieds, son corps était couvert de balafres et d'estafilades. La peau pendait de ses oreilles à ce qui avait été sa bouche. Dans la paume de

chacune de ses mains se dessinaient deux coupures en forme de croix.

Les agents de police comptèrent soixante-dix blessures, très distinctes et parfaitement caractérisées. Un examen minutieux révéla que le malheureux avait été coupailé avec une cruauté diabolique. Il avait dû être torturé pendant six jours avant de recevoir le coup final, le coup de mort. Ses blessures indiquaient bien, d'après leur nature, qu'elles avaient été infligées de façon progressive. Les premières dataient d'une semaine. La dernière avait été indubitablement portée la veille du jour où l'on retrouvait son cadavre.

Pourquoi, se demanda tout d'abord la police, Meno aurait-il été torturé avec ce raffinement digne de Néron ou des bourreaux chinois et nègres ? Qui pouvaient bien lui en vouloir au point de le faire mourir dans d'aussi atroces souffrances ? Sa femme qui aurait pu le dire ne le voulut pas, craignant d'encourir la vengeance de la Mafia.

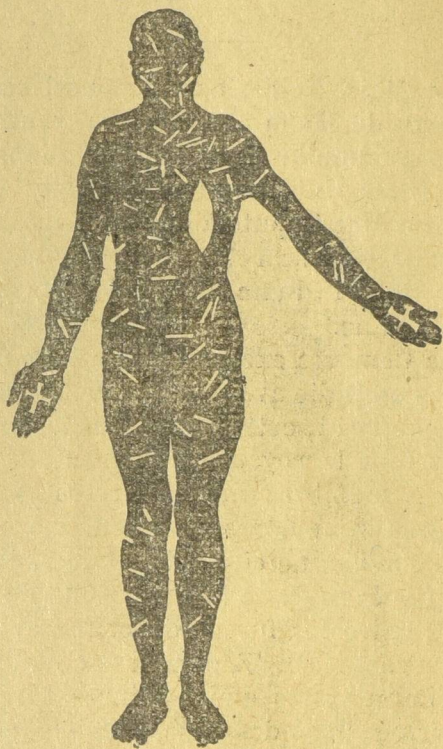
Le corps fut secrètement enterré et la maîtresse du malheureux, Mme Lillian Russell, s'en fut en Italie avec deux agents de la secrète.

Pendant ce temps, la police parvint à reconstituer l'histoire de Meno et de ses comparses de la Main Noire.

Ce dernier, d'après les renseignements qu'on recueillit sur son compte, vint de Naples en Amérique, avec sa famille, étant encore tout jeune. On sait que Naples est la pépinière de la Camorra. Là, en Amérique, le jeune Meno apprit le jardinage et l'automobilisme. Il fut alors embauché comme chauffeur par Mme Lillian Russell dont il devint l'esclave volontaire, la servant avec une dévotion, un dévouement qui touchaient à la passion

et dont seuls sont capables les âmes latines. Il s'établit avec sa famille dans une partie des communs que sa maîtresse fit aménager pour lui. Jamais un chauffeur ne prit autant de soin, ne veilla avec autant de vigilance sur la vie de sa patronne.

Que Meno fit partie de la Camorra, la chose semble certaine. Sans cela, il n'aurait jamais subi le châtement que l'association réserve à ses seuls membres. En sa qualité de chauffeur d'une



Une victime des "soixante-dix coups de poignard" rituels d'une des sectes de la Main-Noire.

femme millionnaire, il lui eut été très facile de la conduire dans un endroit écarté, de l'amener dans un guet-apens où ses associés l'eussent dévalisée et gardée contre une forte rançon.

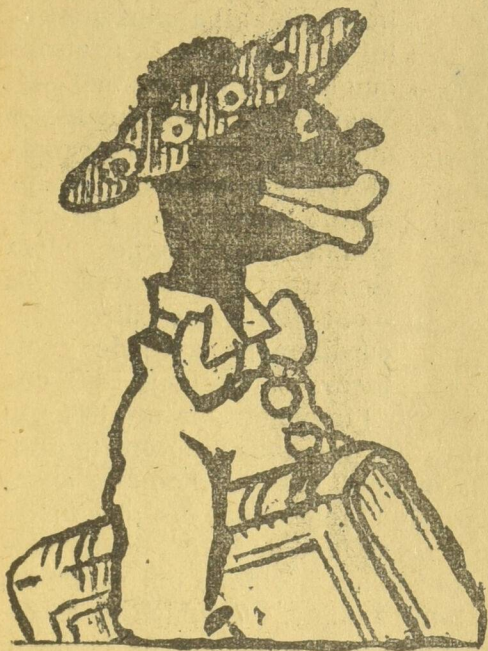
Est-ce parce qu'il refusa de se rendre complice du crime de ses comparses qu'il fut tué par eux ? Tout tend à le prouver.

La police continue ses recherches, dans l'espoir de mettre le grappin sur toute une bande d'associés de la Main Noire. Mais, comme on sait, la chose n'est pas facile.

—o—

LES LITTERATEURS NOIRS A L'HONNEUR

Pour la première fois, depuis de très nombreuses années, l'une des Académies de France (en l'espèce, l'Académie Goncourt), couronne un écrivain noir. Avant Maran, le nouvel élu des



dix membres de cette célèbre académie, il y eut, il est vrai, Alexandre Dumas, père, qui se distingua dans les lettres françaises, mais ce dernier n'était que quarteron, c'est-à-dire issu de l'union d'un blanc et d'une mulâtresse, le quart d'un noir complet...

René Maran, fonctionnaire africain des environs du lac Tchad, dont le li-

vre intitulé "Batouala", actuellement en vente dans toutes les librairies de Montréal, lui a mérité le fameux Prix Goncourt, si jalousement disputé par tous les écrivains d'avant-garde ou "art nouveau", se constitue le champion des coloniaux noirs français.

C'est l'histoire d'un chef de tribu africain; c'est en même temps l'histoire des relations entre fonctionnaires français et coloniaux dans la portion de l'Afrique centrale occupée par la France.

Le volume a fait beaucoup de bruit, les représentants français à l'étranger y étant fortement malmenés.

Puisque nous en sommes sur le sujet littérature, nos nombreux lecteurs qui s'y intéressent ne seront pas mécontents de connaître le traitement que reçoivent les membres, les 40 Immortels, de l'Académie Française. Chaque académicien touche 1,500 francs par année contre rappel de ses fiches de présence—somme qui représente en argent canadien, \$150!

Ce chiffre a été fixé en 1796.

Les académiciens, qui, bien qu'immortels, ont besoin de manger pour vivre, demandent qu'on porte ce traitement à 3000 francs, soit \$300... Pourvu qu'ils ne fassent pas la grève en signe de protestation, si cette augmentation leur est refusée! Ce serait dommage pour l'avancement du dictionnaire...

—o—

Le plus grand banquet de l'histoire fut donné en 1889, aux 40,000 maires de France dans le Palais de l'Industrie, à Paris. On fit trois tables de 13,000 convives chacune. Les préparatifs de ces agapes monstres furent faits par 75 chefs cuisiniers et 13,000 garçons de table et marmitons.



L'IMPOSSIBLE AMOUR

Le coeur de la femme est insondable; il a, plus que celui des hommes, des raisons que la raison ne connaît pas. Vouloir le connaître dans ses moindres replis, c'est employer son existence à une inutile recherche. Les plus grands psychologues n'ont rien trouvé de nouveau; ils n'ont fait que dire plus adroitement, avec des mots rares et brillants, ce que

chacun de nous sait sur l'impénétrable mystère qui enveloppe la femme. Ce que nous ignorons le plus, ou voulons le plus ignorer, tous les hommes ayant quelque peu souffert de l'inconstance des plus belles créatures de Dieu, c'est le fond de bonté, de dévouement sublime, d'abnégation héroïque qui se trouve dans le coeur de toute femme. Combien se sacrifient, encore dans toute leur splendeur de jeunesse et de beauté, pour faire le bonheur d'un homme !

Une jeune fille aimait un homme d'un amour insensé, parce qu'impossible, celui-ci ayant des attaches que la religion et la société ne permettent pas de briser. Craignant, au cas où cet homme devinerait son secret et lirait dans ses yeux les sentiments profonds qu'elle entretenait à son égard, qu'il se détachât de la personne qui lui avait été très chère jus-

que-là, elle prit la folle résolution de disparaître complètement de sa vie. Après avoir voyagé dans le monde entier pour oublier l'image chère de l'objet de sa passion, elle revint dans son pays et revit l'homme de son rêve. A ce moment, poussée par la douleur ou la force, disons explosive de son amour, elle craignit encore davantage de se trahir à ses yeux. Une seule chose lui restait à faire, d'après elle, c'était de mourir. Elle ne réfléchit pas tout de suite à la monstruosité de l'acte qu'elle avait décidé de commettre, oubliant que sa religion lui interdisait le droit de disposer de ses jours à sa guise.

Une occasion se présenta qui l'incita finalement à mettre son affreux projet à exécution. Toutes les meilleures familles de la ville, couples, jeunes filles et jeunes gens avaient accepté l'offre d'un riche industriel de faire une croisière dans les eaux du Saint-Laurent, jusqu'au golfe. Il devait y avoir bal à bord tous les soirs, musique, représentations théâtrales, enfin tous divertissements que peut donner un yacht bien monté.

Le premier soir, on inaugura le voyage par un bal travesti où la malheureuse jeune fille, encore toute endolorie par l'impossibilité de son amour, retrouva l'homme qu'elle avait vainement cherché à oublier dans ses randonnées à travers le monde.

Lui ne semblait rien voir, occupé seulement de sa chère épouse qui était la seule affection véritable qu'il eut dans la vie. Elle comprit alors, mieux encore, que tout était fini pour elle; que son bonheur était irréalisable et qu'il valait mieux en finir tout de suite avant de risquer de jeter le trouble dans le coeur de l'homme et le doute, l'affreux doute, dans celui de la femme qui avait tous les droits, elle,

d'aimer cet homme et d'en être aimé.

Or donc, pendant que le bal battait son plein, elle s'éloigna subrepticement de la salle et se réfugia dans un angle du pont, regardant d'un oeil terrifié les eaux calmes du grand fleuve et sur les rives éloignées les petites lumières des maisons qui clignotaient dans la nuit, comme de faibles étoiles, au ras de l'horizon.

Sa décision était prise. Lentement, en pressant de ses deux mains tremblantes son coeur qui battait à se rompre sous sa fine chemise de soie, elle s'approcha du bastingage. Puis, après avoir jeté tout autour d'elle un regard scrutateur, voyant que personne ne se trouvait sur le pont, elle enjamba le garde-fou et sauta, tête bêche, dans le gouffre profond du fleuve qui ne rend pas ses victimes.

Cependant, le matelot qui était de quart à l'autre bout du yacht entendit le bruit que fit le corps en plongeant et se penchant sur l'eau remarqua ces grands cercles houleux qui se forment quand un poids tombé en trouble la surface.

La disparition de la malheureuse venait d'être remarquée et il comprit. N'écoutant alors que son courage, il sauta dans le fleuve, nagea jusqu'à l'endroit où le corps venait de disparaître et put, après de grands efforts, ramener à bord la jeune fille inconsciente, qui revint à la vie, après quelques minutes.

Des bruits de toute sorte coururent parmi les passagers du yacht, mais personne ne put lui arracher son secret, la cause de ses malheurs, l'explication de sa tentative de suicide.

Lui, l'homme qu'elle aimait désespérément, ne sut pas davantage.

Quelques mois plus tard, cette femme héroïque renonça au monde et alla

chercher le pardon de sa faute, la consolation et l'oubli dans la solitude la plus sûre.

—o—

UNE FEMME A L'ACADEMIE

Les Muses sont en liesse... Depuis hier, Mme de Noailles est officiellement membre de l'Académie belge... C'est là un véritable événement littéraire, dont l'importance et la haute signification ne sauraient nous échapper.

L'Académie française, liée par d'anciennes et rigoureuses traditions, n'a pu admettre l'illustre poétesse dans son sein; elle lui en a marqué son regret en lui décernant son grand prix national de littérature. L'Académie royale, noblement accueillante, a fait, en appelant à elle le chantre inspiré des "Forces Eternelles", un geste qui l'honore à jamais.

Car Mme de Noailles est le premier poète lyrique de ce temps. Elle seule, de tous ceux d'aujourd'hui, avait vraiment le droit de clamer aux jeunes gens des saisons futures ces vers magnifiquement orgueilleux:

J'ai soulevé entre mes mains
Une amphore de poésie
Et je l'ai portée à vos lèvres...

Son oeuvre est toute jeunesse, toute harmonie, toute lumière. On peut n'en point admirer pleinement les superbes audaces prosodiques, mais elle est de celles à propos desquelles on prononce le mot de génie. Et comme le dit excellemment la revue "France-Belgique", l'Académie royale, en s'adjoignant Mme de Noailles, a doré le lion des Flandres d'un rayon pris, par la plus moderne des Charites, à l'éternelle flamme qui perpétue l'antiquité...

LE NOMBRE DES PAPES PAR SIECLE

Les 265 Papes qui ont régné sur l'Eglise de Dieu se distribuent inégalement dans les différents siècles de l'histoire de l'Eglise. Relativement peu nombreux aux premiers et aux derniers siècles actuels, ils le sont bien plus pendant la période troublée du moyen âge. C'est ainsi que nous trouvons les chiffres suivants:

1er siècle	4 papes
2e siècle	10 papes
3e siècle	15 papes
4e siècle	11 papes
5e siècle	12 papes
6e siècle	13 papes
7e siècle	20 papes
8e siècle	13 papes
9e siècle	21 papes
10e siècle	26 papes
11e siècle	19 papes
12e siècle	16 papes
13e siècle	17 papes
14e siècle	10 papes
15e siècle	13 papes
16e siècle	17 papes
17e siècle	12 papes
18e siècle	8 papes
19e siècle	6 papes
20e siècle	2 papes

Le premier siècle du christianisme a commencé l'an 33 de l'ère vulgaire, et Dieu, voulant fonder son église sur des bases inébranlables, a donné à Pierre le plus long pontificat qui ait jamais existé. Aussi, en dépit de la persécution qui fauchait impitoyablement les nouveaux ministres du Dieu de paix, il n'y a que 4 Papes dans ce premier siècle. Par contre, le 10e siècle, époque fort tourmentée, en compte vingt-six — soit un pape tous les quatre ans.

Une princesse qui n'est pas commode

Les tribunaux civils de Vienne, capitale de la nouvelle république autrichienne, ne peuvent venir à bout de la princesse Elisabeth, petite-fille de l'ex-empereur François-Joseph, qui s'obstine, en dépit d'un injuste jugement, à garder ses quatre enfants que veut lui ravir son mari.—Elle cravache tous les huissiers et représentants du gouvernement.

Bien que l'ancien empereur d'Autriche, Charles, et l'ex-impératrice Zita soient depuis quelques mois internés dans l'Ile Madère, sous la surveillance des autorités alliées, le gouvernement républicain de l'Autriche a encore mailles à partir avec l'ancienne noblesse. Quelques-uns de ses membres ont gardé une dent contre les nouveaux régents de cet orgueilleux empire et ne perdent nulle occasion de lui créer des ennuis. Les femmes, blessées plus profondément dans leur amour-propre, sont particulièrement impitoyables à leurs maîtres d'après-guerre.

Ainsi la princesse Otto de Windischbeth, de son nom de jeune fille, archiduchesse Elisabeth, petite-fille de feu l'empereur François-Joseph, semble se moquer ouvertement du nouveau gouvernement démocratique.

Avec l'aide d'une bande de révolutionnaires et d'anarchistes sans aveu, elle défie les tribunaux autrichiens. Les fameux spadassins dont elle s'entoure sont des individus qui tueraient pour un morceau de pain, tellement

est grande la famine en ce malheureux pays.

Le mari de cette femme, qui, bien que noble, a quelque chose de la mégère et de la plus vulgaire virago, ayant obtenu le divorce et la garde de ses quatre enfants, voulut se les faire remettre par son ex-épouse. Mais celle-ci ne voulut rien savoir et c'est ici que commence notre histoire.

Sous la monarchie, ce divorce n'eut jamais été accordé. Maintenant que les lois du pays ont changé, le prince Windisch le demanda à un tribunal où il compte de nombreux amis, la plupart des nobles, après la révolution, s'étant consacrés au droit et à l'administration de la justice.

Les motifs qu'alléguait le prince pour obtenir un jugement en sa faveur étaient purement imaginaires, n'ayant rien pu trouver qui compromit son impériale épouse dont la conduite est au-dessus de tout soupçon, comme celle de la femme de César.

Les tribunaux, en dépit des démentis formels qu'apporta sa femme, prononcèrent le divorce contre elle et ainsi, le prince reçut la garde des quatre enfants issus de cette union, qui sont: le prince François-Joseph; le prince Ernest Vériaud, le prince Rodolphe et la princesse Stéphanie.

La princesse Otto (ancienne archiduchesse Elisabeth) s'attendait à cette décision judiciaire. Elle se retira avec ses quatre enfants, ses quatre joyaux, dans un petit château qu'elle possède dans la banlieue de Neustadt,

petite ville manufacturière à cinquante milles de Vienne.

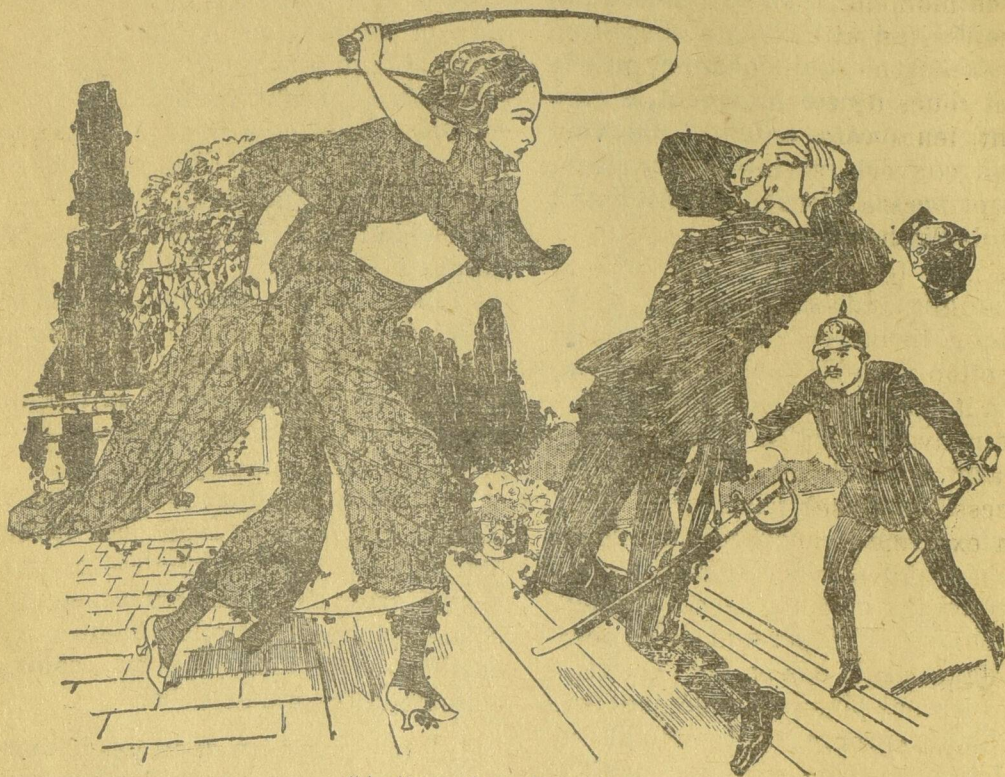
Quand un huissier arriva de Vienne pour remettre à la princesse le bref de sommation l'enjoignant de remettre les quatre enfants à la justice, il fut reçu par celle-ci, à la porte de son château.

La princesse, inutile de le dire, est une belle femme bâtie en force et

seront fouettés jusqu'au sang par moi et par mes serviteurs! Quant à vous, je vous fais grâce, cette fois, mais ne revenez plus".

Inutile de dire que l'huissier n'insista pas et qu'il s'en alla tout penaud raconter sa déconvenue à ses mandataires.

Quelques jours plus tard, les autorités de Vienne dépêchèrent quatre



"Arrière, voleurs d'enfants!"

haute en couleurs, qui pratique et cultive tous les sports les plus violents. Elle se promène toujours avec une cravache à la main.

"Retournez dire aux mécréants qui vous envoient, lui cria-t-elle, que personne ne pourra me ravir mes enfants. Dites-leur bien que tous ceux qui dorénavant se présenteront devant moi pour mettre la main sur eux

autres huissiers, plus solides que le premier, avec ordre de ramener les enfants coûte que coûte.

Dans l'intervalle, la princesse avait groupé autour d'elles tous les communistes de l'endroit, bien résolus à faire un coup de tréfalgar et à cogner sur tous les représentants du gouvernement viennois qui se montreraient au château.

Les quatre émissaires s'approchèrent vaillamment du château et ils allaient en soulever le heurtoir, quand la porte s'ouvrit brusquement et que sortit la princesse, sa cravache à la main.

"Arrière, voleurs d'enfants", leur cria-t-elle comme au premier huissier en leur laissant rudement tomber sur le dos sa cravache nouée.

A ce moment, la bande de révolutionnaires qui attendait le moment d'agir entra en scène. Les huissiers furent roués de coups et s'en retournèrent, leurs vêtements en lambeaux et tout couverts de sang.

La princesse triomphait. Les tribunaux de Vienne n'ont pas assez d'agents pour faire exécuter leurs jugements dans toutes les parties de la république. Ils craignaient aussi une insurrection dans cet endroit déjà préparé à la révolte par les communistes.

Ne pouvant donc intervenir "manu militari", les tribunaux laissèrent la princesse en possession de ses enfants et en exprimèrent tous leurs regrets au prince qui en est pour ses frais.

—o—

POUR REGARDER LA LUNE

—

Un professeur américain, M. W. H. Pickering, vient d'obtenir des photographies remarquables. On y voit sans erreur possible que notre satellite s'adonne d'une végétation tout aussi vivante que la nôtre, on y voit qu'à la surface de la tranquille Phébé font rage, à l'occasion, des tempêtes de neige et des blizzards, sans parler des volcans, que nous connaissons depuis longtemps.

Ces récentes constatations ne peuvent que vivement encourager dans son travail un autre savant américain,

M. Mactfee, lequel a établi les plans d'un télescope immense et nouveau, doué d'une puissance de grossissement qui magnifiera 20,000,000 de fois les astrés observés. On verra la lune... non pas à un mètre peut-être, mais à vingt environ. On comptera les pâquerettes et les boutons d'or des prairies lunaires. Et si l'instrument est pointé sur Mars, on verra les célèbres canaux, comme un avion voit la Seine d'une altitude de un mille.

—o—

LA POPULATION DE LA PALESTINE

—

Sir Samuel Herbert, le Haut commissaire anglais en Palestine, déclare, dans un rapport qu'il a récemment soumis à son gouvernement, que le pays ne compte guère plus de 700,000 âmes actuellement, c'est-à-dire une population à peu près égale à celle de la Galilée, lors de la naissance de Notre-Seigneur. De septembre 1920 à mai 1921, il est arrivé environ dix mille immigrants, dit-il.

Le chiffre de cette population est très significatif. Il accuse la répulsion qu'éprouvent les Juifs pour le sionisme ou le retour à la terre natale. Les Juifs, répandus par milliers sur toute la surface du globe, préfèrent accumuler des fortunes dans leurs patries d'adoption, sans pour cela s'assujettir aux obligations militaires ou autres des bons citoyens, que de retourner dans leur pays d'origine, avec le risque d'avoir à le défendre un jour! Ubi bene, ibi patria: où l'on est bien, là est la patrie, telle est leur maxime.

—o—

Une lecture amusante est aussi utile à la santé que l'exercice du corps... Procurez-vous le "Samedi".

LES ROIS DÉTRONÉS

Le sort des rois détrônés est bien étrange, les uns trouvant la mort dans leur disgrâce et les autres la sécurité et le bonheur.—Le roi Carlos du Portugal, tombé en défaveur, est abattu par les balles des anarchistes, tandis que son fils, Manoel, forcé de prendre la fuite, vit à Londres dans la plus parfaite oisiveté.

Dresser la liste complète des rois détrônés, exilés ou exécutés, de toutes les monarchies du monde, depuis la reconnaissance par les hommes d'une autorité suprême, tenue par un semblable, serait chose quasi impossible, le nombre des souverains qui ont payé de leur tête les pouvoirs dont le peuple les investit étant incalculable. Tous ceux qui ont lu ou étudié quelque peu l'Histoire se rappellent les noms de Charles Ier, de Louis XVI, d'Abdul-Hamid II et de Nicolas II; mais combien d'autres que nous ignorons!

Toutefois, s'il y a des rois détrônés malheureux, par contre il s'en trouve à qui la disgrâce permanente ou temporaire de leur peuple ou de leur gouvernement n'est guère onéreuse.

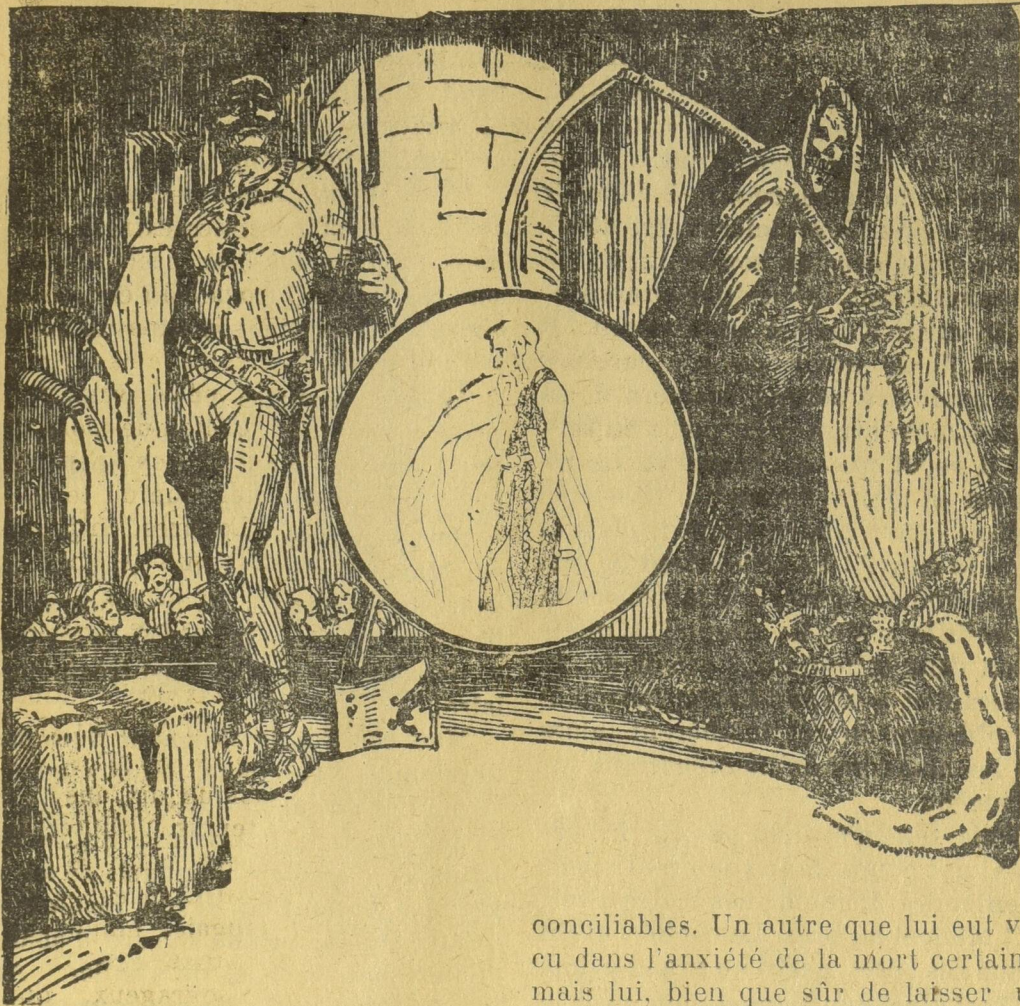
Ainsi, le petit Manoel ou Emmanuel de Portugal, qui perdit son trône, il y a quelques années, et qui vit dans la plus parfaite oisiveté et dans un bonheur sans mélange, à quelques milles de Londres, en Angleterre, charmant ses loisirs continuels de tennis et de parties de cinéma.

Cet homme ou plutôt ce petit jeune homme qui faillit par ses extravagances ruiner son pays, qui fit servir l'argent de la cassette royale à l'entretien de danseuses, qui ne s'occupa pas plus des affaires de son pays que des affaires internationales, cette vaste et dangereuse nullité, au lieu de trouver comme les grands rois, un exil pénible ou une mort tragique, joue du tennis dans la banlieue de Londres, en toute sécurité! Quelle burlesque destinée!

Ce jeune homme qui monta sur le trône du Portugal à la suite de l'assassinat de son père et de son frère aîné, avec tous les vœux de la nation qui s'attendait à ce qu'il rétablît victorieusement les affaires du pays, se contente depuis quelque dix ans de faciles victoires au tennis.

Comparons à son sort celui de son père, le roi Carlos ou Charles, dont toute la nation portugaise honore et vénère le souvenir, comme celui d'un monarque fier et courageux, qui mourut bravement, debout, en défiant la fureur populaire, déchaînée momentanément contre lui.

Le roi Carlos, d'ailleurs, se préparait à sa fin tragique qu'il aurait pu éviter. Mais il ne voulut pas. De tous les côtés de son royaume montaient des menaces et des vociférations à son adresse. Sans doute, Manoel, qui était jeune alors, ne s'en souvient que bien vaguement. Le peuple, à cette époque, incapable de payer les impôts dont il était inexorablement grevé, avait résolu de renverser la royauté. Des insurrections, des rébellions éclat-



tèrent de partout, faisant couler des flots de sang sans pouvoir adoucir les misères du peuple.

Franco, le premier ministre de l'époque, craignait tellement de tomber sous les coups des anarchistes, à la suite de toutes les lettres de menaces qu'il recevait quotidiennement, qu'il changeait de logement tous les soirs, couchant à l'hôtel, le lendemain, chez un ami, et ainsi de suite.

Ce qui n'empêchait pas Carlos de poser au despote, mais avec un tel courage et un tel sang-froid qu'il en imposait à ses ennemis les plus irré-

conciliables. Un autre que lui eut vécu dans l'anxiété de la mort certaine, mais lui, bien que sûr de laisser un jour sa vie entre les mains d'un radical, avait toujours le sourire aux lèvres.

On lui intimait l'ordre d'abandonner son trône pour sauver sa vie. Que fit-il? Il imposa de nouveaux impôts, emprunta des sommes d'argent plus fortes et fit des extravagances, par simple défi. Cette politique était néfaste et tous ceux qui l'adoptèrent moururent tragiquement. Carlos ne pouvait échapper plus longtemps à la vengeance des démocrates qui étaient lassés de son despotisme.

Au retour d'un voyage à Lisbonne, le roi Carlos, la reine Amélie et leurs

enfants, dont Manoel, montèrent dans une voiture découverte et prirent ainsi la route conduisant au palais royal.

C'est à peine si quelques dragons escortaient le cortège. Tout à coup, une grêle de balles se mit à pleuvoir autour d'eux. La première balle atteignit le roi Carlos au cou et il fut tué instantanément. L'héritier présomptif fut aussi blessé, à ce moment. Il essaya de se servir de son revolver qu'il avait tiré courageusement de sa poche, mais avant qu'il put s'en servir, il reçut une décharge de mousqueton en pleine figure. Un troisième fusil se levait contre Manoel, mais la reine le couvrit héroïquement de son corps, voulant garder à la couronne un héritier mâle. Le coup rata, quelqu'un dans la foule qui venait de se rassembler, avait fait dévier l'arme et les officiers du roi tombèrent alors sur les assassins qu'ils étendirent sur le carreau.

Mais, tous n'avaient pas été dispersés et des coups de feu se firent encore entendre. L'une de ces balles atteignit Manoel au bras. Le cocher, ayant calmé ses bêtes, partit au grand galop.

C'est ainsi que Manoel monta sur le trône. Cette catastrophe épouvantable ne lui servit aucunement de leçon.

Jamais, la chose est certaine, l'ancien roi n'a songé à établir une comparaison entre ses ancêtres éloignés, son père Carlos et lui-même. S'il l'avait fait, il en serait bien mort de honte à moins qu'il ne soit absolument dépourvu de fierté. Tout ce dont il se souvient, c'est une jolie et fringante danseuse de Paris à laquelle il versa une pension plus élevée que la liste civile de son gouvernement; c'est-à-dire qu'il dépensa plus pour cette femme que pour tous les ministres et fonctionnaires du Portugal.

Il était encore garçon quand il fut couronné. Un jour que le roi Ferdinand de Bulgarie lui rendait visite, il lui arriva de tomber de son cheval, ce qui amusa beaucoup le petit Manoel:

"Très bien, jeune homme, lui dit Ferdinand en colère, ris à ton aise. Mais rappelle-toi bien ceci: si je ne suis pas très solide sur la selle de mon cheval, tu l'es encore beaucoup moins sur ton trône."

Après le meurtre du roi et de l'héritier présomptif de la couronne, la reine Amélie bannit du Portugal le premier ministre Franco.

Sous l'heureuse influence de sa mère, Manoel s'empressa d'abord de soulager le peuple, de le débarrasser de ses plus lourds impôts et de lui faire des dons. Il devint ainsi très populaire.

Mais cet état de choses ne dura pas longtemps. Avec l'âge, le nouveau roi se montra insouciant, frivole, méchant et dépensier. Il fit des folies dignes de Louis XV. La colère du peuple se mit à gronder de nouveau et une révolution éclata. On lui intima l'ordre d'abandonner son trône et de s'exiler. Au lieu de faire face à la musique, comme son père, il consentit, en octobre 1910, à se sauver lâchement à l'étranger.

Cependant, nous avons peut-être tort de dire lâchement, car enfin, est-ce bien par crainte ou dans l'intérêt de la nation que le roi Manoel prit la fuite?

Passons ces événements en récapitulation. Aux derniers jours qui précédèrent son départ, des appels téléphoniques alarmants arrivaient chaque jour au palais. Les troupes se mutinaient. Il était devenu impossible de se fier à quiconque.

Puis, tout à coup, ces appels cessèrent; les fils téléphoniques ayant été coupés. Des canons s'avançaient devant le palais. A ce moment, le premier ministre dans une ultime communication au roi le pria de prendre la fuite.

On rapporte que Manoel répondit à cette invitation : "Partez, vous autres, si vous voulez. Quant à moi, mon devoir est de rester ici et d'être tué."

Mais personne ne voulait attenter à ses jours. Le peuple ne demandait que sa fuite. Ainsi, on lui refusait le mérite, on lui enlevait la gloire de devenir un martyr de la monarchie.

— o —

LA CORVEE DE BILLARD

Durant ses vacances à Rambouillet, M. Millerand a tenu à faire chaque soir sa partie de billard. Comme c'est pour le président une affaire d'hygiène, le parti figurait obligatoirement au programme.

Les partenaires sérieux n'étaient pas toujours là. Certains jours de solitude, après le dîner, le président conviait à lui tenir tête ses secrétaires—ils sont trois à commencer par son fils Jean.

Et plus d'une fois on entendit une voix sonore rappeler les jeunes gens à leur devoir:

—Allons, la corvée de billard!

Dans ce même château de Rambouillet, Napoléon fit chercher, une nuit qu'il y était de passage, un habitant de la ville qui sût jouer aux échecs.

Et ce fut le curé de la paroisse qu'on lui amena, encore endormi.

PETITES CHOSES A SAVOIR

Connaissez-vous les noms de chacun des anniversaires de mariage ? Les voici: Première année, noces de papier; deuxième année, noces de toile; troisième, mousseline; quatrième, soie; cinquième, laine; sixième, fer; septième, cuivre; huitième, bronze; neuvième, poterie; dixième, étain; quinzième, cristal de roche; vingtième, porcelaine; vingt-cinquième, argent; trentième, perle; trente-cinquième, corail; quarantième, rubis; quarante-cinquième, saphir; cinquantième, noces d'or; cinquante-cinquième, émeraude; soixantième, noces de diamant; soixante-cinquième, aussi de diamant.

* * *

Que touche le président de la république américaine ? Les appointements du président des Etats-Unis sont de \$75.000 par année. Il reçoit en plus \$25.000 pour ses frais de représentation.

* * *

Pourquoi un certain papier à écrire a-t-il été appelé papier tellière ou ministre et en anglais, papier "foolscap"?

—Le mot "foolscap" (bonnet d'âne) est souvent usité à tort dans nos collèges. C'est un anglicisme. Il a en français un mot correspondant. C'est un papier, d'un format de 13 x 16 pouces, ainsi dénommé parce qu'il était autrefois marqué en filigrane d'un bonnet d'âne et des grelots de la folie. En français, on dit papier tellière, parce qu'il fut fabriqué la première fois pour les bureaux de LeTellier, ministre de Louis XIV, et aussi papier "ministre" parce qu'il est employé dans les bureaux pour l'écriture et l'impression des circulaires?

LES ETATS-UNIS, CREANCIERS DE L'UNIVERS

Dix-neuf différents pays du monde, alliés et ennemis pendant la dernière guerre, doivent ensemble au gouvernement des Etats-Unis la somme fantastique de dix milliards de dollars. C'est la Grande-Bretagne qui doit à l'Amérique la plus forte somme, soit quatre milliards, puis, la France avec trois milliards et quelque chose. Voici d'ailleurs le tableau détaillé des pays débiteurs des Etats-Unis et des sommes dus respectivement par chacun d'eux :

Arménie	\$ 11,959,917.49
Autriche	24,055,708.92
Belgique	375,280,147.37
Cuba	9,025,500.00
Tchéco - Slova-	
quie	91,179,528.72
Esthonie	13,999,145.60
Finlande	8,281,926.17
France	3,350,762,938.19
Grande - Breta-	
gne	4,166,318,358.44
Grèce	15,000,000.00
Hongrie	1,685,835.61
Italie	1,648,034,050.90
Latvie	5,132,287.14
Libéria	26,000.00
Lithuanie	9,981,628.03
Pologne	135,661,660.58
Roumanie	36,128,494.94
Russie	192,601,297.37
Serbie	51,153,160.21

\$10,141,267,585.68

Le contraire des bruits qui courent sur les affaires et sur les gens est souvent la vérité.

MOYEN DE DETRUIRE L'HERBE DES ALLEES

On sait combien sont disgracieuses les allées des jardins qui sont mal entretenues, et recouvertes d'herbes. On a préconisé de nombreux moyens pour empêcher les mauvaises herbes de repousser constamment, mais ces moyens sont plus ou moins efficaces et de plus ils sont assez dispendieux.

Voici un moyen tout à fait simple et qui donne un résultat assez parfait.

Il consiste à étendre tout simplement sur les herbes que l'on veut faire disparaître des allées, du papier goudronné ou des morceaux de vieux pré-lart et de les laisser plusieurs jours ainsi exposés aux rayons du soleil. Après cette opération si simple les racines des mauvaises herbes sont complètement détruites; la chaleur du soleil a suffi pour détruire d'une façon absolue et peu coûteuse toute végétation, évitant ainsi l'emploi des bêches et autres ustensiles de jardin.

—0—

L'Autriche est le pays le plus tendre qui se puisse trouver pour les meurtriers. En dix ans 800 personnes furent reconnues coupables de meurtre et 23 seulement subirent la peine de mort.

Le Japon imprime en ce moment trois fois plus de livres que l'Italie.

Il survient un naufrage par jour sur la mer Baltique, l'année durant.

On se sert du gaz naturel en Chine depuis plusieurs siècles.

Il y a à Bruxelles une pendule que le vent fait marcher.

LES NAINS SONT EN REVOLTE

Ils réclament des tribunaux le droit de ne payer dans les taxis-autos que le prix d'une demi-course, à cause de leur poids, qui est la moitié de celui d'un homme ordinaire.— Obtiendront-ils aussi le droit de ne plus être considérés comme des adultes dans les théâtres, les parcs, les cirques et les chemins de fer?

Un magistrat de la cour de police de Toronto vient de prononcer un jugement des plus typiques, appelé à créer un précédent dans une question de droit soulevé pour la première fois, peut-être, depuis que les peuples possèdent un droit écrit. Les parties en cause étaient d'un côté un chauffeur de taxi-auto et de l'autre une dizaine de nains, employés dans un théâtre de vaudeville de la capitale de l'Ontario.

Les nains, n'ayant que la moitié du poids des hommes ordinaires, sont-ils contraints dans les taxis et les chemins de fer de payer le prix des adultes ou des enfants? Pour ce qui est des taxis, ce magistrat a décrété que les nains ne pouvaient être tenus que de payer la moitié du prix ordinaire, étant donné qu'il faut raisonnablement deux Lilliputiens pour faire un homme normal. Donc, dix nains, hommes ou femmes, dans un taxi, ne représenteraient que cinq personnes et paieraient en conséquence. Si ce jugement fait loi, les compagnies de transport, chemins de fer, paquebots ou simplement tramways, seraient forcés d'ad-

mettre les nains de cinquante ans au titre de jeunes bébés... Heureusement pour ces compagnies que les nains ne sont pas aussi nombreux à Montréal que les juifs, parce qu'alors, il ne les paierait pas beaucoup d'obliger ces gens-là.

Or voici comment commença cette dispute qui devait se terminer par cette sentence en cour de police.

Un taxi qui longeait à petite vitesse la bordure du trottoir, rue Yonge, à Toronto, fut hélé par un petit homme, haut de trois pieds, vêtu de l'habit de cérémonie et coiffé du haut de forme, qui agitait fiévreusement sa canne (gras comme un "bâton fort") dans sa direction. Le chauffeur appliqua les freins et se rapprocha de son client, mais avant qu'il revînt de sa première surprise, d'un théâtre, à deux pas, sortirent six autres petits hommes, tout pareils au premier, et trois petites femmes, en toilettes de bal.

Tous ces personnages en miniature grimpèrent cérémonieusement dans la voiture et s'installèrent sur les coussins. A eux dix, ils couvraient à peine la banquette d'arrière et les trois strapontins. Il eût été facile d'en loger trois autres.

— "Vous nous avez assez regardés comme des bêtes curieuses, dit au chauffeur interloqué le chef de la bande. Maintenant, démarrez et plus vite que ça!" En route, le chauffeur qui, pour la première fois, prenait dans sa voiture des clients de cette grandeur, fit toutes sortes de réflexions, jusqu'à ce qu'il trouvât très simple que les

théâtres de vaudeville eussent des troupes de nains. C'était en effet une troupe d'artistes nains qu'il avait dans son taxi-auto, rien de plus!

Il arriva ainsi à l'hôtel où ses Lilliputiens devaient descendre et en leur ouvrant la porte fit son addition qu'il présenta au plus dégourdi: "Nous disons donc deux dollars et demi."

Un tolle assourdissant accueillit cette injonction.

—Voleur! cria l'une des femmes. Léon, je vous défends de donner un sou à ce chauffeur.

—Vous devriez avoir honte, fit une autre, en lui donnant de petits coups de poing sur le genou; nous sommes dix si vous voulez, mais nous ne pesons pas plus tous ensemble que Bosco, le gérant du cirque d'où nous sortons et à qui vous n'auriez demandé que le prix d'une place. Vous en avez un culot de nous demander le double du tarif!

—Je m'en f..., répliqua le chauffeur, impatienté. Je connais mes droits et les règlements de la ville. Dix personnes doivent payer deux courses.



—Mes règlements sont là, fit le chauffeur exaspéré. Cinq voyageurs—tarif simple et dix voyageurs, tarif double. Comptez-vous. Vous êtes dix. Donnez-moi encore un dollar vingt-cinq ou je vous conduis au poste.

—Nous ne vous donnerons rien du tout, reprit une deuxième femme, pendant qu'un des nains donnait de mauvais coups de pied sur le tibia du chauffeur.

—Pourquoi ne vous en prenez-vous pas à des gens de votre taille? dirent-ils alors en chœur.

Le chauffeur se trouvait alors dans la situation du docteur Gulliver, de Swift, à qui les nains du royaume de Lilliput firent un très mauvais parti dans leur colère.

Fort heureusement pour lui, un agent de police s'élança à sa rescousse et demanda des explications qu'il

ne put d'ailleurs avoir, tout ce petit monde parlant en même temps. Il les amena au poste, ainsi que le chauffeur, où ils comparurent devant le recorder qui crut d'abord à une escapade d'élèves du Jardin de l'Enfance...

Il ne fit pas tout de suite attention à l'importance de la cause qu'il allait entendre et attendit que le rôle fût terminé pour appeler le chauffeur et le chef de la bande des nains à la barre des témoins.

—Son Honneur, dit le chauffeur, ces clients ne veulent pas me payer parce qu'étant dix dans ma voiture je leur ai demandé le paiement du tarif double. La loi me donne entièrement raison.

—Je connais la loi aussi bien que cet imbécile, rétorqua le nain, et ce que je veux dire ne porte seulement sur le paiement du dollar vingt-cinq que ce voleur exige de nous. La loi n'a pas prévu notre cas et c'est un précédent que je vous demande humblement de poser, Votre Honneur...

Le "Votre Honneur" en question se gratta l'oreille et laissa poursuivre le défendeur, comprenant qu'il aurait une décision très importante à rendre dans un instant.

—La loi a été faite pour les voyageurs ordinaires, continua l'interprète des lilliputiens. Une charge de taxi-auto est basée sur le poids d'hommes normaux. Cinq hommes de taille moyenne pèsent environ 750 livres, soit 150 livres chacun. Nous ne sommes pas ces hommes-là, puisque nous pesons environ soixante livres chacun. Dix comme nous représentent à peine un poids de 600 livres. Ainsi, la loi prévoit 750 livres pour le tarif simple et nous n'en pesons que 600, et malgré tout, ce chauffeur veut nous arracher le double du tarif.

Puis, après avoir apporté d'autres éléments à sa preuve, le nain conclut en disant qu'il serait aussi ridicule à un chauffeur de réclamer le double tarif à dix nains pesant 600 livres que le tarif simple à cinq hommes de forte taille et de forte bedaine pesant 4,800 livres.

Le magistrat n'eut pas de peine à se former une opinion et acquitta les nains qu'il n'obligea qu'à payer le coût d'une course simple.

Le chauffeur mécontent réclama l'émission d'un bref de certiorari pour porter la cause devant le juge d'un tribunal supérieur.

Qu'est-ce que les tribunaux de dernière instance décideront? Voilà ce que se demandent anxieusement tous les nains d'Amérique en ce moment. Quant à nous, nous ne doutons pas une minute que les juges de la Cour Supérieure donneront raison aux lilliputiens.

—o—

LES PRINCES DE L'EGLISE

Le collège des Cardinaux, les Princes de l'Eglise militante, au complet, se compose de 70 membres, dont 6 cardinaux-évêques, 50 cardinaux-prêtres, 14 cardinaux-diacres. Ce collège est le Sénat de l'Eglise. Le pape prend son avis sur toutes les questions importantes et c'est ce collège qui élit son successeur.

L'Italie compte 27 cardinaux ; la France, 6; l'Autriche et la Hongrie, 3; l'Allemagne, 4; l'Angleterre, 2; l'Irlande, 1; la Pologne, 2; l'Espagne, 7; le Portugal, 1; la Sicile, 11; le Brésil, 1; la Belgique, 1; la Hollande, 1; le Canada, 1; les Etats-Unis, 2. Ce qui fait un total de 60 cardinaux, dont 28 italiens.

LES DANGERS DU MOUCHOIR

Les fins mouchoirs féminins et surtout les grands mouchoirs de toile des hommes sont les véhicules de nombreux germes de maladies mortelles.—Ils aggravent les rhumes, communiquent la diphtérie et quelques autres affections non moins intéressantes.— Par quoi les savants remplaceront-ils le mouchoir?...

L'un des bons moyens d'éviter dans notre ville l'expansion d'une épidémie est—paraît-il—de ne pas garder un rhume ou, pour employer une expression brutale mais plus exacte, le résultat d'un rhume dans votre mouchoir.

Vous êtes d'aventure enrhumé. Vous vous mouchez fréquemment, bien entendu. Et après cette petite opération, souvent répétée, vous remettez votre mouchoir dans votre poche ou dans votre sacoche. Ce petit bout de toile contient ainsi un nombre infini de germes froids qui trouvent dans le gousset toute la chaleur nécessaire pour prendre vie. Ce gousset et cette sacoche ou escarcelle deviennent une source d'infection.

Un mouchoir d'homme revient de la buanderie, absolument propre et débarrassé de tous bacilles ; il a été en quelque sorte stérilisé par les acides et les empois qui servent à la blanchisserie. La première chose que fait cet homme—sans exception—est de mettre ce mouchoir tout blanc dans l'une quelconque de ses poches, refuges ordinaires des bacilles.

Analysons de près l'envers d'une poche ou gousset, si cet examen n'ennuie pas le lecteur. Tout le long de la couture, jusqu'au fond, se tiennent des grains de poussière ; dans les coins, se voient des saletés infimes, microscopiques, faites de fibres ou filaments d'étoffe. Quel tableau répugnant ! Et c'est là précisément, en cette profondeur infectée que l'on garde le mouchoir stérilisé qui essuie la figure et les mains.

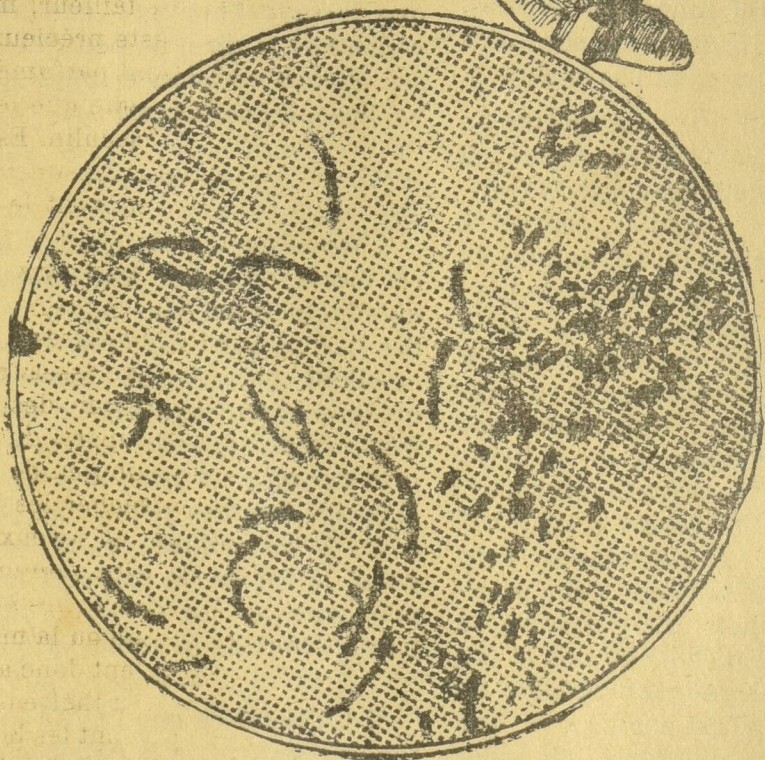
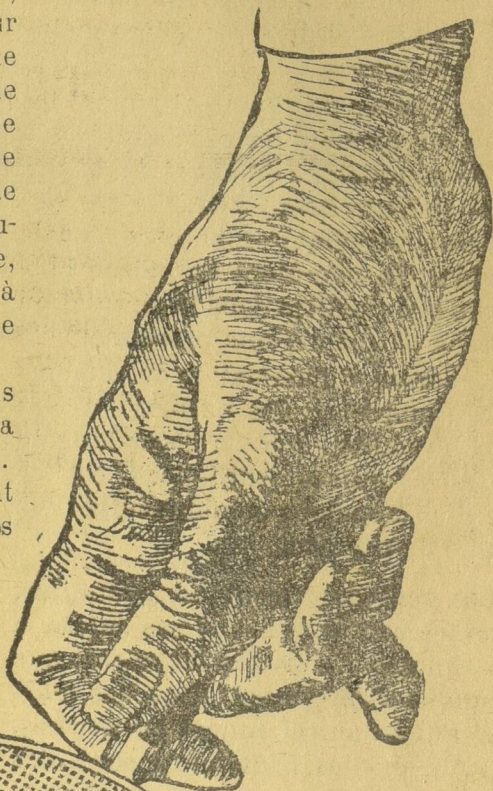
Et que dire maintenant du fin petit mouchoir frangé des femmes ? Elles ne l'enfouissent pas dans une poche, à moins de porter un tailleur, mais le glissent, avec un geste précieux, dans leur sacoche, récipient parfumé et autrement plus hygiénique que le gousset d'un vêtement masculin. Est-ce là une des raisons pour lesquelles les femmes ont moins souvent le rhume que les hommes ?

Regardez les femmes dans les endroits publics, les magasins, tramways, restaurants, théâtres, hôtels, etc. Elles font un usage assez fréquent du mouchoir, mais pour des motifs très discrets et la plupart du temps même pour enlever un peu de poudre sur leur nez ou assécher les lèvres. Cet objet artistique et soyeux qu'est leur mouchoir se gîte, comme nous l'avons dit, dans les saches et, à domicile, dans le corsage ou la manche. Leurs mouchoirs restent donc ainsi relativement propres. Au théâtre ou à l'église, qui tousse ? Ce sont les hommes.

A-t-il un rhume ? ce qui lui arrive souvent, l'homme s'empare de son

mouchoir, sorti d'un endroit malsain, et se le porte à la figure. La chaleur de son corps a permis aux germes de se réchauffer dans son gousset comme dans un incubateur ou une couveuse automatique. Il faudrait conclure que l'individu qui souffre d'un rhume ne devrait jamais faire usage de son mouchoir. Au lieu d'un mouchoir de toile, les médecins conseillent une toile à fromage, gardée dans un petit sac de papier qu'il faut brûler après usage.

Le rhume, le plus vulgaire, le plus bénin à première vue, est pourtant la source d'un grand nombre de maux. Ce sont ces petits rhumes qui amènent fatalement les pneumonies, certains



cas de surdité, gripes compliquées, de méningite et diverses autres maladies très graves.

Les germes du rhume attaquent les tissus qui forment les parois intérieures des muqueuses du nez et de la gorge et se nourrissent à même ces tissus. Se multipliant en nombres incalculables, ils excrètent un poison chimique qui s'infiltré dans la circulation du sang et anémie une personne.

Le coryza, inflammation de la membrane muqueuse des narines et des yeux, produite en général par le froid ou les mauvaises ventilations, est ce que nous appelons communément "le rhume de cerveau".

Les gens qui vivent au grand air, dans les camps, ne sont pas sujets à ces rhumes. Ils ne les attrapent que lorsqu'ils s'enferment dans des maisons qui en entretiennent les germes. On dit que les Esquimaux sont des gens qui ne connaissent pas le rhume.

Et le mouchoir, pour en revenir là, n'est pas que le véhicule du rhume. Il charrie dans ses plis ou dans ses franges bien d'autres maladies, comme la diphthérie, affection inflammatoire du gosier. Bien des gens peuvent en garder les germes dans les mains, après s'être servi de leur mouchoir; car les doigts viennent constamment en contact avec les lèvres. Supposons que vous donniez la main à un individu qui en colporte (nous parlons toujours des germes ou bacilles de la diphthérie); quelques minutes après, vous portez la main à la poche pour prendre votre mouchoir. Le germe va au mouchoir, du mouchoir au nez et du nez au gosier, siège inflammatoire de cette maladie. C'est assez pour que vous l'attrapiez. Pourquoi chercher ailleurs l'origine et le principe de tou-

tes les maladies qui s'abattent sur le genre humain?

Cependant, il ne faut rien exagérer, à l'encontre des médecins, qui, soit que leur art les obsède, soit qu'ils veuillent rendre leur science intéressante et indispensable en tout, trouvent partout des maladies ou des causes de maladies. A les entendre, l'humanité est atteinte de maux incalculables et il n'est pas d'homme qui ne porte en lui les germes de trente-six millions d'affections, capables de le tuer autant de fois. La vérité, c'est que beaucoup de ces germes sont inoffensifs et qu'ils ne sont dangereux qu'en puissance, quand s'affaiblit la résistance physique de l'homme. Des myriades de microbes qui vivent au fond de vos poches, très peu peuvent en tout temps vous communiquer une maladie. Ces microbes ne deviennent dangereux que lorsque l'homme, comme nous venons de le dire, ne peut plus opposer aucune résistance physique aux bacilles qui l'assiègent!

—o—

Chaque pays a sa façon d'honorer ses morts. En Perse, les femmes, lorsqu'elles perdent leur mari, achètent des flacons lacrymatoires. Elles y recueillent pieusement leurs larmes, qu'elles offrent en sacrifice au défunt. Quatre mois sont nécessaires à un chagrin moyen pour remplir ces flacons. Mais les femmes persanes ont recours à des artifices, et utilisent l'oignon, la fumée de paille et le poivre pour abréger les délais... qui leur permettront de se remarier.

—o—

Il est inouï ce que l'on fait avec le temps quand on a la patience de l'attendre.—Lacordaire.

UN ROMAN COMPLET

DE L'OR, DE L'AMOUR, DU SANG !

par PAUL DE GARROS

I

C'était une grise et maussade journée de novembre.

L'humeur du jeune baron Georges d'Everlange était de même nuance que le temps.

Sombre et hargneux, il tournait depuis le matin, comme un ours en cage, dans son entresol de la rue Fortuny, qui était bien pourtant la plus élégante, la plus gaie, la plus charmante garçonnière qu'on pût rêver.

Tantôt arpentant d'un pas saccadé les quatre pièces qui composaient son appartement, tantôt se jetant d'un geste las au fond d'un fauteuil anglais, parcourant une gazette d'un oeil distrait, ou grillant fébrilement une cigarette, il ne cessait de maugréer à demi-voix :

— Cette situation ne peut pas se prolonger... c'est à devenir fou... Que ce soit de ma faute si j'en suis arrivé là, je ne chercherai pas à le nier, mais c'est un fait, je suis dans une impasse... et maintenant que j'y suis, il faut bien que j'essaie d'en sortir.

“Or, il n'y a pas trente-six moyens d'en sortir... il n'y en a que deux. Le premier, c'est que ma charmante cousine, Hélène d'Everlange, m'accorde sa main, avec l'agrément de son papa, bien entendu. La seconde,

c'est qu'à défaut de ce mariage, M. le vicomte d'Everlange, mon sympathique cousin, qui, lui, n'a pas gaspillé son patrimoine, consente à me prêter une centaine de mille francs que je lui rendrai un jour... si ma tante de Bressy ne me déshérite pas.

“En dehors de ces deux combinaisons, dont la première serait infiniment plus avantageuse, puisqu'elle me mettrait en possession d'une femme charmante en même temps que d'une dot princière, je ne vois rien qui puisse me tirer d'embarras.

“Alors, ce sera la culbute, car mes créanciers n'attendront pas plus longtemps.”

A force de se répéter indéfiniment la même antienne, à force d'évoquer le même problème angoissant, qui se posait devant lui avec une si cruelle précision, Georges d'Everlange en arriva à perdre à peu près le sens des réalités.

Et après le déjeuner, qu'il prit seul, comme d'habitude, servi par son groom, le négriillon Pemba, lequel cumulait les fonctions de cuisinier et celles de valet de chambre, il finit par s'engourdir dans une torpeur bienfaisante.

Un coup de sonnette le tira de son assoupissement.

Et quelques secondes plus tard, Pemba pénétrait dans le petit salon où somnolait son maître, portant un télégramme sur un plateau.

Georges saisit vivement le papier bleu, fit sauter la bande et lut :

“Obligé de venir à Paris pour quelques jours, je te demande sans cérémonie l'hospitalité. Espère pas te déranger. Arriverai aujourd'hui trois heures. Amitiés.—Pierre Villars.”

—Ah! par exemple, mâchonna d'Everlange, en voilà une surprise! Pierre Villars à Paris! Et pour quelques jours, qui plus est! Lui qui, malgré toutes mes instances, n'a jamais consenti à quitter même pour quelques heures, sa gentilhommière de Normandie! Qu'est-ce qui a pu le déterminer à sortir de sa retraite?... Il faut une raison grave... Serait-il amoureux, par hasard?...

Le jeune homme consulta sa montre et constata qu'il était deux heures et demie.

Pierre sera à la gare Saint-Lazare à trois heures, poursuivit-il à demi-voix. Je vais au-devant de lui, naturellement, et j'y vais à pied, ça me fera une promenade. Eh bien, je peux partir tout de suite, je n'arriverai pas beaucoup trop tôt.

Il sonna son groom et lui dit :

—Tu vas préparer ma chambre pour M. Villars, qui vient passer quelques jours ici. Pour moi, tu installeras le lit-cage dans le cabinet de toilette.

—Bien, monsieur.

—Maintenant, apporte-moi ma pelisse et mon chapeau.

Deux minutes plus tard, Georges d'Everlange descendait tout doucement le boulevard Malesherbes, se dirigeant vers la gare Saint-Lazare.

Le train de Rouen arriva avec une louable exactitude et les deux jeunes

gens reprirent contact avec toutes les apparences d'une sincère cordialité, mêlée cependant, de la part du Parisien, d'une nuance de curiosité inquiète.

—Quel bon vent t'amène? lança-t-il après l'échange des poignées de mains et les habituelles congratulations.

—“Bon vent”, ne me semble pas l'expression de circonstance, répondit le voyageur en riant, car c'est sous l'empire d'une véritable angoisse que je me suis décidé à quitter le toit familial.”

Il s'arrêta, perplexe. Georges le regarda d'un air étonné, puis interrogea :

—Voyons, raconte-moi ça.

—Non, pas maintenant, pas dans la rue, le bruit, la cohue. Tout à l'heure, quand nous serons chez toi, bien seuls je verrai... si je peux...

—Oh! oh! des mystères!

Pierre hocha la tête sans répondre et, au bout de quelques secondes, se contenta d'ajouter :

—Nous prenons un taxi pour ma valise, n'est-ce pas?

—Bien sûr.

Les deux jeunes gens silencieux se dirigèrent côte à côte vers la cour du Havre.

Ils offraient au regard un contraste frappant.

Georges, de taille moyenne, mais élégamment tourné, les cheveux et la moustache très noirs, les traits réguliers et fins, était incontestablement un garçon séduisant et donnait l'impression d'un homme du monde parfaitement élevé.

Cependant, son air impertinent, le regard dur de ses yeux trop noirs, toute son attitude en un mot rendaient sa

physionomie absolument antipathique.

A l'inverse de son compagnon, Pierre Villars était grand et svelte, entièrement rasé, avait les yeux bleus et les cheveux blonds, le regard caressant et la voix douce.

Cette profonde différence d'allures, d'opinion, de caractère n'empêchait pas d'ailleurs les deux jeunes gens, qui se connaissaient depuis le collège, d'entretenir des relations fort amicales.

Lorsqu'ils furent dehors, un chauffeur complaisant les accueillit tout de suite avec empressement et, dès qu'ils furent installés dans la voiture, Georges voulut de nouveau poser des questions.

Mais Pierre protesta, se déroba.

—Non, plus tard... Quand nous serons seuls, nous verrons...

—Donne-moi au moins des nouvelles de ton père, de ta mère...

—Ils vont bien, très bien, mais... je dois t'avouer que mon départ leur a causé de l'inquiétude.

—Ah! pourquoi donc?

—Parce qu'ils m'ont vu m'éloigner dans un état d'esprit inquiétant... je ne sais pas dissimuler, tu le sais, et mon attitude trahissait trop visiblement ma préoccupation, mon angoisse...

—Tu continues à piquer ma curiosité sans vouloir la satisfaire?

—Ça viendra... Sois tranquille, tu sauras, mais laisse-moi me remettre... Nous avons toute la soirée devant nous:

—Soit!

Cependant, dès qu'ils furent assis dans le petit salon du baron, Pierre Villars ne put pas retenir plus longtemps le secret qui l'étouffait et qu'il ne demandait d'ailleurs qu'à verser

dans le sein de son confident naturel, de son vieux camarade de collège, de son ami de toujours.

—Ecoute, commença-t-il, je vais sans doute te causer une grande surprise et peut-être quelque chose de plus, mais il faut que je décharge mon cœur. Tu sais que ton parent M. Didier d'Everlange, que tu appelles ton oncle par déférence, mais qui n'est qu'un cousin assez éloigné...

—C'est entendu, interrompit Georges, Didier d'Everlange n'est qu'un cousin issu de germain de mon père, mais c'est lui, tu le sais, qui, depuis la mort de mes parents, les a remplacés auprès de moi. Je lui dois donc du respect et de la reconnaissance, quoique...

—Quoique?...

—Quoiqu'il n'ait pas toujours bien rempli le rôle qu'il avait assumé auprès de moi.

—Il n'est pas facile d'être un éducateur parfait... surtout d'un enfant dont on n'est pas le père.

—Sans doute, sans doute... mais mon cousin a vraiment manqué à ses devoirs...

—Par exemple! Je suis confondu de t'entendre parler ainsi! balbutia Pierre Villars stupéfait. Je n'aurais jamais supposé que tu pouvais avoir une aussi mauvaise opinion de celui qui a bien voulu te servir de tuteur—tâche ingrate entre toutes.

Georges comprit qu'il avait été trop loin. Il s'excusa:

—Je suis peut-être injuste envers mon cousin, bredouilla-t-il. Oui, il faut tenir compte des circonstances, des difficultés... Après tout, il a pris soin de moi dans mon jeune âge, comme mes parents en auraient pris soin; c'est bien quelque chose. Et comme tuteur, je n'ai rien à lui reprocher:

c'est avec une grande prudence et une scrupuleuse honnêteté qu'il a administré mes biens jusqu'à ce que je sois majeur.

—Tu vois.

—J'aurais même aussi bien fait de les lui laisser administrer depuis que je suis majeur; il aurait sans doute défendu mes intérêts mieux que moi-même et ma situation serait probablement plus brillante qu'elle n'est...

—Ah! tu m'étonnes... je croyais...

—La question est d'ailleurs sans importance, coupa Georges d'un air embarrassé... Voyons, c'est de toi qu'il s'agit. Continue ton récit.

Après être resté quelques secondes interloqué, Pierre Villars poursuivit:

—Je disais donc que M. Didier d'Everlange, accompagné de sa fille Hélène, était venu cette année, comme d'habitude, passer les mois d'été à sa propriété de Villette, laquelle, tu ne l'ignores pas, est voisine de Bois-Renaud notre propriété de famille.

“Le rapprochement qu'a permis ce voisinage—rapprochement qui se renouvelle chaque année vers la même époque depuis un certain temps—devait infailliblement amener le... résultat... qui s'est produit.

Georges sentit à ses tempes un afflux de sang qui fit bourdonner ses oreilles et, pendant quelques secondes, il resta abasourdi, bouche bée. Après quoi, se ressaisissant, il balbutia d'un ton hésitant:

—Quel résultat?... Je crois comprendre... mais je ne suis pas sûr... Explique-toi plus clairement.

—Tu as deviné certainement... je n'aurai pas besoin de m'étendre longuement... un mot suffira... Voici: le charme qui se dégage de toute la personne d'Hélène a opéré sur moi,

comme il opère sur tous ceux qui l'approchent.

“Je n'ai pas pu m'empêcher de lui faire comprendre quelle profonde impression elle avait faite sur moi et, à son tour, elle m'a laissé entendre qu'elle n'était pas insensible à mon aveu.

“Bref, après quelques semaines de marivaudage, j'ai fini par lui déclarer mon amour et elle m'a avoué qu'elle serait heureuse de devenir ma femme.

Georges d'Everlange était en proie à un trouble violent. Il eut néanmoins assez d'énergie pour se dominer, et ce fut d'un ton calme, affectant l'indifférence, qu'il répondit:

—En d'autres termes, vous avez, pendant les deux ou trois mois de vacances, filé le parfait amour, mais probablement à l'insu des parents qui n'ont pas été invités à donner leur avis sur la question.

—Il est très vrai que nous n'avons pas commencé par nous inquiéter de l'opinion de nos parents, nous nous sommes préoccupés d'abord de l'essentiel, c'est-à-dire de savoir si nous étions d'accord... Ce point capital étant acquis, le reste ne sera, je pense, qu'une formalité...

—Hé! hé! On a vu des projets d'amoureux anéantis irrémédiablement par des oppositions irréductibles.

—Ce ne sera pas le cas, j'en suis convaincu, répondit Pierre avec assurance. Du reste, j'ai pressenti mes parents tout récemment: ils verraient ce mariage d'un très bon oeil.

“Quant à M. Didier d'Everlange, j'ai tout lieu de croire qu'il serait très heureux de me donner sa fille. Nos familles se connaissent depuis toujours, occupent le même rang social, possèdent des fortunes équivalentes.

Ce serait donc à tous égards une union parfaitement assortie.

Georges, dans son for intérieur, trépignait de rage. Cependant, affectant toujours l'indifférence, il poursuivit avec beaucoup de calme :

— Alors, tu es venu pour achever ta conquête ou plutôt pour t'assurer des dispositions du père d'Hélène à ton égard ?

— Ainsi que je viens de te le dire, je crois les connaître... à peu près ; et j'ai l'impression qu'elles sont favorables. Cependant, dans une question aussi délicate, je préfère, tu le comprends, avoir une certitude... Je pense, d'ailleurs, que je l'aurai tout de suite.

— Tant mieux pour toi, mon ami !

— Oui, j'ai prévenu M. d'Everlange de mon voyage et il m'a répondu aussitôt en me priant de venir déjeuner chez lui dès que je serais arrivé.

— Or, je suis trop amoureux, par conséquent trop impatient, pour ne pas provoquer dès la première entrevue une explication d'où sortira, j'espère, la décision favorable que j'esc compte.

Georges, de plus en plus maussade, ne daigna pas répondre. Pierre continua :

— Je vais donc écrire tout de suite à M. d'Everlange pour lui annoncer mon arrivée et lui dire que j'irai déjeuner chez lui demain. Ça ne te dérange pas ?

— Comment veux-tu que ça me dérange ? Je n'ai pas l'intention de t'accompagner chez mon cousin.

— C'est juste, nos... affaires ne t'intéressent pas.

— C'est-à-dire que ma présence au milieu de vous serait gênante pour... tout le monde.

Pierre regarda son ami d'un air soupçonneux, cherchant à deviner le sens exact de cette phrase énigmatique. N'y parvenant pas et peut-être ne tenant pas à éclaircir l'énigme, il passa outre, en se contentant de lancer une réponse d'une banale amabilité :

— Je reconnais bien là ton habituelle discrétion.

— Oh ! discrétion toute naturelle, grinça eljeune baron d'un ton pointu.

— Mais tu aurais pu, poursuivit Pierre conciliant, faire des projets pour l'emploi de notre journée de demain : expositions, musée, théâtre... que sais-je ? Tu n'ignores pas, en effet, combien je suis friand de toutes les manifestations artistiques de l'activité parisienne, dont je suis privé pendant la plus grande partie de l'année.

— Non, grogna Georges gêné, je n'ai fait aucun projet, je n'ai pas eu le temps, j'ai reçu ton télégramme un quart d'heure avant ton arrivée.

Et puis même si j'avais fait des projets, j'y renoncerais pour te laisser réaliser les tiens, qui sont beaucoup plus intéressants.

— Merci, mon vieux. Ah ! tu n'as pas changé : tu sacrifies toujours tes préférences à celles des autres.

— Oh ! je ne crois pas, dans la circonstance, faire preuve d'une abnégation surhumaine, car il me semble qu'en t'offrant—de tout coeur—l'hospitalité, je n'ai pas acquis le droit de t'accaparer. Je tiens au contraire à ce que tu restes absolument libre de tous tes mouvements.

— Merci, merci... Ah ! tu es un ami, toi, un ami vrai... Allons, donne-moi de quoi écrire, et prie ton négriillon de s'apprêter pour porter ma missive à la poste.

—Il faudra l'expédier comme pneumatique, ce sera plus sûr. Nous l'enverrons nous-mêmes en sortant toute l'heure, si tu veux, car nous n'allons pas, je pense, rester enfermés ici : il faut bien que tu reprennes contact avec les boulevards, le cercle...

—Soit! Je n'ai aucune objection à faire. Et je vois d'ailleurs l'avenir sous des couleurs assez brillantes pour être tout disposé à ne pas boudier la farandole parisienne.

Une lueur de haine flamba dans les noires prunelles de Georges d'Everlange, mais il avait tourné la tête et son confiant ami ne s'aperçut de rien.

II

Hélène était depuis longtemps sous les armes lorsque la femme de chambre, soulevant la lourde portière de soie qui séparait le grand salon de l'élégant boudoir où elle se tenait, annonça enfin :

—Monsieur Villars.

Toute rose d'émotion, elle lui tendit la main, qu'il baisa longuement, pieusement, puis ayant esquissé un geste pour indiquer un siège au visiteur, elle se laissa tomber elle-même sur un fauteuil, comme si ses jambes eussent refusé soudain de la soutenir; et elle demeura muette, haletante, angoissée.

—Quelle joie de vous revoir, Hélène! balbutia enfin le jeune homme d'une voix vibrante. Depuis tant de jours, j'appelle de mes vœux cette minute!... Mais votre attitude me dérouta un peu... Qu'en dois-je conclure?... Seriez-vous souffrante?

La jeune fille passa la main sur son front, comme pour chasser un nuage, secoua la tête d'un geste mutin, qui irisa ses boucles blondes dans lesquel-

les se jouait à ce moment un rayon de soleil, et plantant le clair et souriant regard de ses yeux pervenche dans les yeux de Pierre, elle murmura d'une voix douce :

—Non, monsieur, je ne suis pas malade; mais, moi aussi, depuis des jours et des jours, j'appelle de mes vœux cette minute... et je n'ai pas pu dominer le trouble qu'elle m'a apportée... C'est donc l'émotion seule qui m'a empêchée de vous faire l'accueil que j'avais préparé, que je voulais... Vous me pardonnerez?

—Oh! Hélène! Vous pardonner!... Vous parlez par ironie, je pense!... Pouviez-vous me faire un accueil plus charmant, plus délicieux que celui qui me montre votre cœur battant à l'unisson du mien?

—Rien ne pouvait m'être plus agréable que cette émotion, qui trahit vos sentiments... Non seulement je vous pardonne, mais je vous bénis, car vous me comblez de joie.

—Puisse votre père s'associer à nos vœux, partager nos sentiments!... Alors, rien ne s'opposera plus à ce que notre bonheur devienne tout de suite une réalité. Je pense que vous le désirez, comme je le désire.

—Oui, murmura-t-elle à demi-voix, et du reste je ne vois rien qui puisse faire obstacle à nos projets. Votre père et votre mère sont avec nous, ils l'ont écrit tout récemment à papa.

—Et votre père lui-même?

—Papa ne demande qu'à me faire plaisir et il sait qu'il comble mes vœux en me laissant vous épouser. Vous lui êtes, d'ailleurs, tout à fait sympathique.

—Je me sens pénétré pour lui d'une reconnaissance infinie... Avec quelle ardeur je vais le remercier, ce cher papa, pour le grand bonheur

qu'il m'octroie!... Ainsi, vous avez quelquefois parlé de moi?...

—Souvent. Surtout depuis les dernières vacances et particulièrement depuis la lettre de votre père, qui a précisé la situation. A la suite de cette lettre, nous avons eu de fréquentes, de longues conversations sur le sujet qui nous préoccupe, et je puis vous affirmer que ces entretiens ont toujours eu une conclusion favorable à nos desseins.

—Hélène, vous ne plaisantez pas?

—Je vous jure, mon ami...

—Alors, vous mettez ma modestie à une rude épreuve... Quels termes pourrais-je trouver maintenant pour exprimer à M. d'Everlange l'immense gratitude que j'éprouve pour tant de bienfaits?...

—Bannissez toute crainte à cet égard, les mots les plus simples seront les meilleurs, car ce sont ceux-là qui vont au coeur. Mais vous attendrez que papa vous ait dit lui-même tout ce que je viens de vous confier : en prenant les devants, vous l'offusqueriez peut-être... Et je ne sais pas s'il aura aujourd'hui l'occasion et le temps de vous faire des confidences.

“D'abord, il lui faudra sans doute choisir un moment où je serai absente. Il est vrai que je sortirai cet après-midi d'assez bonne heure...

—Oh!...

—Je n'avais pas prévu votre visite et je me suis engagée avec des amies. Ne vous plaignez pas: de ce mal, il sortira probablement un bien, puisque cette circonstance permettra à papa d'aborder avec vous les explications définitives.

—Peut-être avez-vous raison, mais l'idée de vous perdre, alors que je viens à peine de vous retrouver, me cause une invincible tristesse.

—Il faut être raisonnable et prendre le temps comme il vient, conseilla la jeune fille en souriant. D'abord, nous avons encore ce matin un bon moment à passer en tête-à-tête: papa ne rentrera pas avant midi et demi: un rendez-vous d'affaires qu'il avait accepté depuis plusieurs jours, ne prévoyant pas votre visite.. Il m'a même priée de l'excuser auprès de vous... il n'a pu se dispenser...

—Je vous assure qu'il est tout excusé, répondit Pierre.

—Evidemment, son absence fait votre affaire. Mais moi, je ne l'ai pas vu partir sans ennui, car je sais, ou plutôt je crois comprendre qu'il s'agit d'une entrevue qui lui est fort désagréable.

—Ah!

—Oh! mon Dieu, je peux vous dire mes soupçons, je ne commettrai pas une grave indiscretion, et personne, après tout, ne m'a demandé le secret. Eh bien, je crois comprendre qu'il s'agit de discuter, d'arranger une histoire d'argent, pas très claire et probablement pas très propre, dans laquelle mon cousin Georges d'Everlange est en cause.

—Tiens! fit Pierre surpris, Georges, avec qui je me suis entretenu longuement ce matin, ne m'a pas soufflé mot de cette histoire. Il est sorti en même temps que moi, il était sombre et taciturne, mais il n'a rien dit de ses soucis.

—Naturellement, votre cher ami n'éprouve pas le besoin de vous tenir au courant des complications de sa vie déréglée. Rien ne prouve, d'ailleurs, qu'il ait assisté ce matin à l'entrevue dans laquelle mon père intervient pour le tirer d'embarras, comme cela lui est arrivé si souvent.

—Peut-être même ignore-t-il ce que papa fait en ce moment pour lui. Alors son air maussade aurait une autre cause... Mais, d'ailleurs, il a tous les jours quelque cause nouvelle de contrariété, que lui vaut sa conduite incohérente et folle.

—Vous me paraissez, Hélène, fort bien documentée sur les faits et gestes de votre... cousin d'Everlange, observa Pierre Villars d'un ton grave, qui trahissait une nuance d'inquiétude.

—Oh! fort bien documentée n'est pas l'expression exacte, rectifia la jeune fille, je saisis simplement, au hasard des conversations, quelques allusions, quelques vagues indications, qui me suffisent pour me faire une idée approximative du genre de vie adopté par mon cousin et aussi des difficultés financières auxquelles ce genre de vie adopté par mon cousin l'a conduit.

—J'avoue que, moi, je ne m'en doutais pas, murmura Pierre, mais ce que vous venez de me dire m'ouvre des horizons nouveaux et me rappelle une allusion faite par Georges hier devant moi; je comprends maintenant ce que signifiait son insinuation.

—C'est étonnant qu'il se rende enfin compte de sa situation... Jusqu'à présent, il a, de parti pris, fermé les yeux... Enfin, c'est son affaire, après tout, et non la mienne.

Pierre timoré, perplexe, hocha la tête sans répondre, et il y eut une minute de silence embarrassant.

—Voulez-vous me permettre, Hélène, de vous poser une question à propos de votre cousin? reprit-il enfin.

—Vous n'avez pas de permission à me demander sur ce point, mon ami. En tous cas, je suis toute prête à vous répondre.

—Eh bien, voulez-vous me dire, en toute franchise, s'il n'y a jamais eu de projet de mariage entre vous et Georges d'Everlange.

Hélène ne put dissimuler un léger trouble, mais se ressaisissant tout de suite, elle expliqua d'un ton ferme:

—Je vous répondrai en toute franchise: "Oui, il y a eu des projets de mariage entre Georges d'Everlange et moi, mais je ne suis pour rien dans ces projets, qui ont été élaborés, échafaudés, caressés par mon père, exclusivement par mon père.

—Comment conciliez-vous ces projets avec les dispositions bienveillantes dont vous le dites animé actuellement envers moi?

—Très facilement: il ne s'agit pas de la même époque... Mais laissez-moi vous expliquer tout cela rapidement... Papa a le fétichisme de la famille, de la race, du nom. Il déplore de n'avoir pas d'enfant mâle à qui transmettre ses traditions et ses parchemins. Une fille, ça ne compte pas à ses yeux, pour la continuité de la lignée.

Pierre Villars eut un sourire amer, qui crispa pendant un instant sa physionomie d'ordinaire si ouverte, si serene.

La jeune fille ne parut pas s'en apercevoir et poursuivit:

—Partant de ce principe, que je ne défends ni n'incrimine, que je constate simplement, mon père s'est habitué à considérer Georges comme son héritier, tout au moins comme l'héritier de son nom. Mais celui-ci, dès qu'il fut majeur et libre d'agir à sa convenance, montra de telles dispositions à se conduire comme un fou, que mon père se dit: "Si je laisse cet écervelé se marier à sa guise, il ne manquera pas de contracter quelque union saugrenue, dont la vulgarité ou

l'indignité éclaboussera toute la famille.

“Il n'y a qu'un moyen de l'empêcher de faire une bêtise, c'est de lui choisir sa femme. Or, aucune ne saurait lui convenir aussi bien que ma fille, pour qui il semble d'ailleurs avoir une très vive inclination.

“En mariant Hélène et Georges, je réaliserai un double objectif. D'abord, j'assurerai le bonheur de ma fille, car ce fou n'est pas méchant et la rendra heureuse. Ensuite, j'assurerai l'avenir de la race, du nom d'Everlange ; car, si mon cousin a déjà dilapidé en partie son patrimoine, moi, je n'ai pas dilapidé le mien et, comme je garantirai par un contrat dotal les apports présents et futurs de mon enfant, la fortune de “la maison” sera à l'abri de tout risque.”

—C'est fort bien raisonné, observa Pierre Villars d'un ton aigre. La fusion des deux branches d'Everlange réalisée par l'union des deux derniers représentants offrait en effet une foule d'avantages, surtout pour la branche cadette et ruinée. Et je me demande pourquoi la combinaison n'a pas abouti.

—Je vais vous le dire, monsieur le jaloux, minauda Hélène en esquissant un petit sourire narquois. C'est tout bonnement parce que mon père, en étudiant soigneusement son petit-cousin, s'est rendu compte qu'il n'avait aucune des qualités qui font les bons époux et les bons chefs de famille.

“Le gaspillage effréné, qu'il affichait à vingt-deux ans comme un titre de gloire, n'avait fait que s'accroître avec l'âge. Il s'enlaidissait de plus en plus, dans des habitudes déplorables : jeux, débauches, fréquentations équivoques et tout ce qui s'ensuit.

“Bref, quand mon père se fut bien convaincu qu'un père de famille prudent et sage ne pouvait pas confier sa fille à un homme de moeurs aussi lamentables, il coupa court.

—Il y eut alors sans doute une explication orageuse entre Georges et lui?

—Pas du tout. Je ne le crois pas, du moins, car tout s'était passé dans l'esprit de mon père : il n'avait communiqué ses intentions à personne.

“Quand il eut reconnu que ses projets étaient impossibles à réaliser, il n'eut qu'à me prévenir de me montrer désormais extrêmement réservée envers Georges.

“Ce fut d'ailleurs à la suite de cet avertissement que la réflexion me permit de reconstituer toute la combinaison échaudée par mon père dans un but excellent sans doute, mais un peu trop à la légère, puisque la principale intéressée n'avait pas été consultée...

—Mais, alors, tout ce que vous venez de me raconter, simple hypothèse?

—Oh ! non, car lorsque mon père m'eut mise en garde, ce fut moi qui demandai des explications, et je reçus alors rétrospectivement tous les éclaircissements dont je fais état aujourd'hui.

—Etes-vous bien sûre que M. d'Everlange vous a tout révélé ? qu'il n'y avait pas une entente effective entre lui et son parent ?

—Je ne le crois pas.

—Mais vous ne pouvez pas avoir de certitude à cet égard. Peu importe, d'ailleurs ! L'essentiel est qu'il ne reste rien de tout cela ?

—Oh ! pour cela, pas l'ombre d'un doute, protesta Hélène avec vivacité. Comment voulez-vous qu'une chose... inexistante laisse des traces ?...

Pierre crut inutile de répondre, mais il lança à la jeune fille un regard douloureux qui en disait long sur son état d'âme.

Hélène, attristée, mécontente, allait de nouveau protester, lorsque la porte s'ouvrit. C'était M. Didier d'Everlange. Il s'efforçait de sourire, mais on le sentait soucieux.

Il serra avec une grande cordialité les mains du jeune homme, s'informa avec empressement de sa santé et de celle de ses parents et lui répéta à plusieurs reprises combien il était heureux de le voir.

Puis, soudain, coupant court aux effusions, il dit :

— Je vous prie de m'excuser... Deux minutes... J'ai un mot urgent à écrire. Hélène, tu peux sonner Valentin et lui ordonner de faire servir... je vous rejoins à l'instant.

— Bien, papa.

Le vicomte d'Everlange avait alors soixante ans passés. Il les portait légèrement et avait conservé sa magnifique prestance d'antan.

En le regardant s'éloigner, mince, étroit et souple, pincé dans son veston d'une coupe "très jeune", Pierre Villars ne put s'empêcher de faire une comparaison entre le père et la fille.

Sauf que les cheveux étaient grisonnants chez le vieillard et d'un blond vaporeux chez la jeune fille, celle-ci était la scrupuleuse réplique du premier. C'était les mêmes yeux pervenche, au regard caressant, la même bouche, le même menton, les mêmes traits réguliers, au modelé délicat.

Lorsqu'il eut disparu derrière la porte, Pierre murmura :

— Toujours étonnamment jeune, M. d'Everlange ! Depuis que je le connais, il n'a pas changé.

— Pourtant, depuis quelque temps, je l'entends souvent se plaindre.

— Ah bah !

— Et je crains que ce ne soit pas sans raison : le médecin ne m'a pas caché qu'il avait quelque chose au cœur.

— Il y a des cardiaques qui deviennent centaines.

— Heu ! Ils sont rares.

— Je crois tout de même que vous auriez tort de vous inquiéter : Votre père a si bonne mine !

A ce moment, Valentin, que la jeune fille avait sonné, apparut sur le seuil.

— Vous pouvez faire servir, ordonna-t-elle. Monsieur va nous rejoindre dans la salle à manger, après avoir écrit un mot qu'il faudra porter tout de suite à la poste. Prévenez Julie.

— Bien, mademoiselle.

— Vous lui rappellerez en même temps qu'elle s'apprête pour deux heures et demie. Je l'emmène chez Mme Arnould, qui a un lunch à servir et qui a perdu ce matin ses trois domestiques.

— Je crois que Mademoiselle a déjà prévenu Julie quand elle a reçu le pneumatique de Mme Arnould.

— Bien sûr, mais il n'est pas mauvais de lui rafraîchir la mémoire : elle est si étourdie.

— Alors, insinua le valet maussade, je vais être seul cet après-midi pour assurer le service de Monsieur et pour faire la cuisine du dîner, puisque la cuisinière va au baptême de sa nièce.

— Eh bien, vous n'en mourrez pas, Valentin, et je suis même persuadée que vous vous en tirerez très bien, car vous êtes très débrouillard quand vous le voulez. Allons, prévenez vite Mariette et passons dans la salle à man-

ger. Il se fait tard; je suis sûre que M. Villars meurt de faim.

*
* *

Le déjeuner se déroula dans une atmosphère de sincère cordialité, d'aimable abandon, car bien qu'aucune allusion ne fût faite au mariage de Pierre et d'Hélène, cette question était résolue dans l'esprit des trois convives à la satisfaction de tous, et il en résultait un rayonnement de bonheur qui créait une ambiance de joie.

A deux heures et demie, comme elle l'avait annoncé, Hélène prit congé de son père et du jeune homme, non sans que celui-ci éprouvât un petit serrement de coeur en voyant s'éloigner celle qu'il aimait.

—Quand vous reverrai-je? risquait-il d'une voix tremblante.

—Mais quand vous voudrez, demain, tous les jours... Vous serez toujours le bienvenu... N'est-ce pas, père?

—Mais certainement, mes enfants.

Elle tendit gentiment la main à celui qu'elle considérait comme son fiancé, embrassa son père et s'en fut, légère, heureuse.

Dès qu'elle fut sortie, les deux hommes abordèrent sans retard le sujet qui les préoccupait et tout de suite ils furent pleinement d'accord... Le mariage d'Hélène et de Pierre comblait les vœux du père, comme il remplissait de joie le coeur du jeune homme.

Dans ces conditions, la conversation entre le vieillard et son futur gendre ne pouvait se poursuivre que sur un ton d'amicale onfiance...

Qui eût pu prévoir alors que cette journée, si bien commencée dans une atmosphère de paix et de bonheur, se

terminerait par un drame horrible, inexplicable, odieux?

III

Gisèle Arnould, amie de pension d'Hélène d'Everlange s'était mariée—très jeune—deux ans auparavant et avait maintenant un bébé de sept mois dont la grand'mère avait voulu fêter la première dent par un goûter auquel avaient été spécialement conviées les amies d'enfance de la jeune maman.

C'était pour cette raison qu'Hélène, qui avait accepté l'invitation plusieurs jours avant l'arrivée de Pierre Villars à Paris, n'avait pas cru pouvoir se rétracter; son abstention eût causé une trop grosse déception à la bonne Gisèle qui avait pour elle une amitié toute particulière.

L'appartement occupé par Mme Arnould était situé rue Balzac et le petit hôtel habité par M. d'Everlange et sa fille s'élevait dans la partie de la rue de Courcelles qui est limitée, d'une part, par le boulevard du même nom et, d'autre part, par l'avenue de Wagram.

La distance, insignifiante, pouvait être aisément franchie à pieds.

Vers six heures et quart, Hélène, escortée de la fidèle Julie, s'achemina donc vers son domicile.

La charmante réunion à laquelle elle venait d'assister ne lui ayant laissé que des impressions agréables, elle souriait à de doux rêves d'avenir.

Son bonheur ne pouvait plus désormais d'Everlange et Pierre, au cours de la longue conversation qu'ils avaient eue durant cet après-midi, avaient sûrement abordé, discuté et résolu toutes les questions matérielles, dont tout projet matrimonial doit tenir

compte autant et plus peut-être que des questions de sentiment.

Et comme leur accord était certainement complet sur tous les points, rien ne pouvait désormais faire obstacle à l'union rêvée...

En arrivant devant le petit hôtel, la jeune fille s'aperçut qu'elle avait oublié sa clef. Elle dut sonner pour se faire ouvrir la porte de la rue.

En attendant qu'on vint à son appel, elle leva les yeux vers le premier étage et constata qu'une fenêtre, celle du cabinet de travail de M. d'Everlange, laissait filtrer une lueur discrète, tamisée et fort atténuée par l'épaisseur des rideaux, mais qui faisait tout de même une tache lumineuse dans la façade obscure.

Et elle pensa :

"Tiens, papa n'est pas allé, comme d'habitude, faire son petit tour au cercle. Voilà qui est extraordinaire, par exemple ! Il lit ou écrit là-haut, sans doute... à moins que... à moins que Pierre ne soit encore là."

La porte venait de s'ouvrir et la silhouette de Valentin apparaissait sur le seuil, se détachant, avec la netteté d'une image découpée, sur le fond de lumière crue qui tombait d'un plafonnier électrique.

Hélène demanda :

— Monsieur n'est pas sorti, Valentin ?

— Ma foi, mademoiselle, je n'ai pas vu Monsieur depuis quelque temps, mais je pense qu'il est dans son cabinet de travail.

— Et M. Villars ?

— Il est parti, mademoiselle, mais il n'y a pas très longtemps : une heure et demie ou deux heures, tout au plus.

— Merci !... Eh bien, vous vous ferez d'affaire pour votre dîner ?

— Je fais de mon mieux, mademoiselle, je ne quitte pas mes fourneaux.

— C'est parfait. Maintenant, voici Julie pour vous aider, tout ira encore mieux.

Le valet s'inclina sans mot dire et regagna sa cuisine, suivi de la femme de chambre, tandis que la jeune fille insouciant, heureuse, gravissait lentement l'escalier.

Hélas ! Sa quiétude, son insouciance, sa joie ne devaient pas durer longtemps.

Parvenue au palier du premier étage, Hélène hésita un instant. Entretrait-elle d'abord dans sa chambre pour se déshabiller ? Ou bien pénétrait-elle dans le cabinet de travail de son père pour l'embrasser, lui demander des nouvelles de la journée ?

Pressée de recueillir tout de suite les impressions du vieillard sur l'entretien qu'il venait d'avoir avec Pierre Villars, elle se décida pour ce dernier parti.

Après un heurt léger, sans attendre la réponse, elle tourna le bouton et poussa la porte du cabinet.

Mais à peine avait-elle posé le pied sur le seuil, qu'elle demeura clouée sur place, glacée d'horreur.

Etendu tout de son long au travers de la pièce, à un mètre du bureau, M. d'Everlange gisait inerte sur le tapis, et la pâleur de son visage, ses vêtements en désordre et ensanglantés révélaient avec une assez cruelle précision l'horrible réalité.

Hélène, poussant un cri déchirant, tomba à genoux auprès du corps inanimé et colla tout de suite son oreille sur le cœur, espérant percevoir un battement léger.

Rien. L'organe dispensateur, régulateur de la vie avait cessé de palpiter.

Alors, avec un sursaut de révolte et un geste de désespoir, elle toucha les joues puis les mains du vieillard. Elles étaient glacées. Plus d'espoir. La mort avait passé, accomplissant son oeuvre définitive.

Au surplus, un examinateur plus expérimenté n'eût pas hésité aussi longtemps. Car le flot de sang qui avait coulé du côté gauche et formé une large flaque, à moitié bue maintenant par le tapis, prouvait que le coeur avait été transpercé par un coup furieux. Et l'arme redoutable avec laquelle avait été porté ce coup furieux, mortel, était toujours là, d'ailleurs.

C'était un énorme couteau de chasse, que M. d'Everlange, au temps où il chassait à courre, utilisait pour "servir" les sangliers. Sans emploi depuis quelques années, il figurait dans une panoplie qui ornait un des murs du cabinet de travail du vicomte.

Quant à expliquer comment ce couteau était descendu de la panoplie pour devenir l'instrument d'un crime épouvantable, c'était impossible...

A l'appel d'Hélène, Julie était accourue, bientôt suivie de Valentin, qui marchait plus lentement et d'ailleurs comme en rechignant.

—C'est un crime abominable, leur cria la jeune fille en se tournant à demi, mon père a été assassiné lâchement... peut-être par un cambrioleur, qu'il a surpris... Cependant, il n'y a rien de dérangé ici... Vous n'avez rien entendu, Valentin?

—Moi, mademoiselle?... Oh! je n'ai rien entendu du tout; j'étais dans ma cuisine.

—Sans doute, sans doute, mais la maison n'est pas tellement grande et s'il y a eu cris, dispute, pugilat, ça fait du bruit...

—En tous cas, la porte d'en bas est toujours restée fermée et personne n'a pu entrer ici sans que je le sache.

—Il faut pourtant bien qu'un assassin se soit introduit ici, car c'est un assassinat... on ne peut pas admettre l'hypothèse d'un suicide... qui serait de toutes façons impossible à expliquer.

—Dame! je ne sais pas, mademoiselle, je répète que je n'ai rien vu, rien entendu...

—Aidez-moi toujours à transporter mon père dans sa chambre, sur son lit, et vous, ma bonne Julie, courez vite chercher le docteur Legrand.

Sans demander d'autre explication, Julie partit aussitôt à la recherche du médecin, et Valentin, qui paraissait complètement hébété, se prêta de la meilleure grâce du monde à tous les désirs de sa maîtresse.

Le corps inerte de M. d'Everlange fut étendu sur son lit, sa plaie lavée, ses pieds entourés de boules d'eau bouillante en vue de rétablir la circulation.

Hélas! Tous ces efforts furent inutiles, et lorsque le docteur Legrand arriva enfin au bout d'une demi-heure, il ne put que constater le décès de son ami.

Hélène qui, après une première crise de larmes, s'était un peu ressaisie et avait repris courage sous le coup du fouet de la nécessité, de l'action, se mit alors à sangloter éperdument, comme si, à ce moment-là seulement, elle eût vu s'évanouir sa dernière lueur d'espoir.

Heureusement, le docteur Legrand qui l'avait vu naître, qui la soignait depuis son enfance, était pour elle plus qu'un ami, presque un père. Il sut trouver pour la consoler, les mots qui vont au coeur et, lorsqu'il la quit-

ta, deux heures plus tard, la jeune fille avait recouvré un peu de calme et d'énergie: il lui en fallait beaucoup pour traverser la terrible épreuve que le Ciel lui imposait.

IV

—Un crime ayant été commis, mon devoir est de saisir la Justice, avait déclaré en partant le docteur Legrand. Du reste, si je ne le faisais pas, vous seriez obligée de le faire et j'aime mieux vous éviter cette corvée, ces tracas.

Hélène vit donc arriver chez elle, le lendemain dans la matinée, M. le juge d'instruction Duroc, son greffier Félix et deux inspecteurs de la Sûreté.

Ces messieurs commencèrent aussitôt leur enquête, procédant aux investigations et interrogatoires d'usage avec cette insensibilité, cette sécheresse, cette indifférence et ce manque d'égards, qui sont le propre des opérations de ce genre.

Et la jeune fille dut imposer une trêve à ses douloureuses préoccupations pour suivre leurs allées et venues, s'intéresser à leurs travaux, leur donner les renseignements qu'ils réclamaient.

Cette première séance de recherches ne fournit d'ailleurs aux magistrats que des éléments d'information très vagues.

Ils eurent beau fouiller les meubles, inventorier les papiers du défunt, tout cela n'aboutit à rien, pas plus que l'autopsie de l'assassiné qui fut pratiquée, dans l'après-midi du même jour, par le docteur Pierre, le médecin légiste.

Cette dernière opération établit seulement d'une façon péremptoire que le vicomte d'Everlange était mort

d'un coup de couteau au coeur—on le savait déjà—mais elle ne fournit aucune indication sur la personnalité de celui qui avait tenu le couteau.

L'inventaire de la corbeille à papiers offrit, seul, une particularité mystérieuse, mias dont personne ne put déchiffrer l'énigme.

Parmi les papiers déchirés ou froissés, on trouva un bouton de corozo gris, à la queue duquel adhéraient encore quelques brins de laine de même nuance arrachés évidemment à l'habit dont ils faisaient partie.

On pensa d'abord que ce bouton appartenait au vêtement du mort, mais un rapide examen permit de constater que ce vêtement possédait tous ses boutons et que ceux-ci, d'ailleurs, différaient absolument du bouton découvert dans la corbeille à papiers.

On demanda aux personnes présentes si elles reconnaissaient ce bouton, ces brins de laine.

Sur toute la ligne, la réponse fut négative.

Le juge se contenta donc de placer dans la serviette du greffier ce bouton qui pouvait être une pièce à conviction... si l'on découvrait son propriétaire; puis il poursuivit sa perquisition, laquelle ne donna aucun autre résultat qui valût la peine d'être relaté.

L'interrogatoire des gens de la maison ne répandit pas beaucoup plus de lumière sur le mystère.

Hélène absente ne savait rien, ne comprenait pas, ne soupçonnait personne, l'énigme était pour elle impénétrable.

Julie, qui avait accompagné sa maîtresse chez Mme Arnould, était dans le même cas.

Quant à Valentin, qui d'ailleurs depuis vingt-quatre heures, se montrait

de plus en plus ahuri, désespéré, désorienté par ce drame mystérieux, il déclara qu'étant seul à la cuisine, occupé à faire le dîner, à la place de la cuisinière absente, il n'avait pas pu exercer dans dans tout l'hôtel sa surveillance habituelle, et que, dès lors, un cambrioleur avait pu pénétrer dans la maison sans éveiller son attention.

—Alors, vous ne savez rien de plus? conclut le juge d'instruction.

—Non, je ne sais rien, mais il me semble que, s'il y avait eu une dispute, des cris, un pugilat, j'aurais entendu.

—C'est pourtant ce qui a dû se produire, car M. d'Everlange n'a pas été assassiné par un pur esprit. Voyons, faites appel à vos souvenirs... Pendant toute la journée d'hier—ce n'est pas loin la journée d'hier, avez-vous introduit quelqu'un auprès de M. d'Everlange? Un ami? Un quémandeur? Un fournisseur? Un créancier?...

—Non, monsieur, je n'ai reçu personne... Ah! pardon, le matin, j'ai introduit...

—Achevez.

—J'ai introduit M. Pierre Villars, qui a déjeuné avec Monsieur et Mademoiselle.

—Ah! enfin, voilà donc un être en chair et en os ayant pénétré dans la maison et non plus un fantôme... Continuez.

—Mais, monsieur, je n'ai plus rien à dire. M. Pierre Villars étant, je crois le fiancé de Mademoiselle, ce n'est pas sur lui que vous comptez, je pense, pour endosser le meurtre de M. le vicomte.

—Je ne compte sur rien, mon ami, et je ne songe pas jusqu'à présent, à incriminer M. Villars. Mais je suis ici pour trouver l'assassin de M. d'Everlange, et il faut bien que je me ren-

seigne sur ce que vous me révélez, puisque vous vous décidez enfin à dire quelque chose. Ainsi, ce M. Pierre Villars est venu hier matin voir M. d'Everlange et on l'a retenu à déjeuner?

—Oui, monsieur le juge, c'est-à-dire qu'il était invité d'avance, puisque la cuisinière avait été avertie et moi aussi.

—Bon. A quelle heure est-il parti, ce monsieur?

—Ma foi, je ne pourrais pas le dire au juste, peut-être quatre heures et demie, peut-être cinq heures.

—Vous l'avez vu sortir?

—Non.

—Vous ne savez donc pas si M. d'Everlange l'a accompagné jusqu'à la porte de la rue?

—Non.

—Et vous ne savez pas non plus, par conséquent, si Mlle d'Everlange était déjà sortie à ce moment-là?

—Oh, si, je suis sûr que Mademoiselle était déjà sortie, parce qu'elle est partie de très bonne heure, vers deux heures et demie, je crois.

Hélène, qui assistait à cet entretien, intervint et, d'un ton ferme, même un peu sec, déclara:

—Monsieur le juge d'instruction, par la façon dont vous interrogez mon domestique, vous semblez vouloir insinuer que M. Pierre Villars, mon fiancé, pourrait avoir joué un rôle dans le meurtre de mon père. Mon devoir est de protester vivement, avec indignation, contre une telle insinuation.

—Loin de moi cette pensée, mademoiselle, répondit le magistrat courtoisement, mais, comme je le disais tout à l'heure, je suis forcé de contrôler, d'examiner, d'éplucher tous les renseignements qu'on veut bien me donner, car c'est le seul moyen que je

possède de parvenir à la découverte de la vérité.

— Dans tous les cas, poursuivit la jeune fille d'un ton grave, si vous désirez vous renseigner auprès de M. Pierre Villars lui-même, vous pourrez le faire d'ici peu, car je pense qu'il sera ici bientôt.

Hélène, en effet, avait, dès le matin, envoyé un pneumatique à Pierre Villars pour lui annoncer l'horrible catastrophe et réclamer le réconfort de son affection; et elle pensait bien que le jeune homme répondrait tout de suite à son appel.

Au moment de confier ce pneumatique à Julie pour le porter à la poste, elle avait eu d'ailleurs un mouvement d'hésitation. Était-il bien convenable qu'elle appelât Pierre à son secours, alors qu'elle dédaignait d'appeler Georges?

Cependant, après quelques secondes de réflexion, elle avait passé outre.

"Bah! s'était-elle dit, ils habitent ensemble et vivent dans une grande intimité. Pierre préviendra Georges, et celui-ci ne pourra pas m'en vouloir d'avoir fait passer le fiancé avant le cousin."

La jeune fille, au surplus, avait vu juste en supposant que Pierre s'empresserait d'accourir à son appel: elle finissait d'annoncer au juge d'instruction sa visite prochaine quand il apparut.

Mais, chose étrange, il était seul, Georges ayant trouvé un prétexte pour s'abstenir; et cela surprit profondément Mlle d'Everlange.

Elle s'en consola pourtant assez facilement, car c'était à la présence de son fiancé qu'elle tenait et non à celle de son cousin.

Il y eut d'abord entre les deux jeunes gens une scène d'attendrissement, de larmes.

Puis le juge d'instruction, heureux de mettre une nouvelle personnalité sur la sellette, demanda la permission de poser quelques questions à M. Villars.

Pierre s'y prêta de bonne grâce et répondit à toutes les questions simplement, clairement, franchement.

— Après le départ de Mademoiselle, nous sommes montés dans le cabinet de M. d'Everlange, où nous sommes restés deux bonnes heures à bavarder très amicalement des projets qui me tiennent au cœur et à régler une foule de détails matériels s'y rapportant.

"Après, je suis parti — il pouvait être quatre heures et demie ou cinq heures — parce que M. d'Everlange avait d'abord quelques lettres à écrire et ensuite une course à faire chez son avoué. Je ne sais rien de plus.

Pendant que le jeune homme s'expliquait, le juge ruminait:

"Si j'ai en face de moi le coupable, il faut reconnaître que c'est un comédien de première force. S'il n'a rien à se reprocher, il joue avec le feu avec un calme déconcertant. Car enfin, en avouant qu'il est resté deux heures en tête-à-tête avec M. d'Everlange, il prête ingénument le flanc à l'accusation, s'il est prouvé que personne autre n'a pénétré hier auprès du vicomte.

"Evidemment, l'accord parfait, qu'on me donne comme existant entre M. d'Everlange, Mlle d'Everlange et M. Pierre Villars, écarte la possibilité d'une dispute violente, d'un pugilat, d'un drame sanglant.

"Mais qui prouve que cet accord, vraisemblable, incontestable même entre les deux jeunes gens, existait

également entre le père et le prétendant ?

— « Qui prouve que cette entrevue, qu'on me représente comme idyllique, ne fut pas au contraire, troublée par des discussions orageuses ? »

— « Qui prouve que ces discussions n'ont pas dégénéré en disputes violentes et que, des disputes, on n'a pas passé aux coups de couteau ? »

— « Dame ! Tout est possible car en matière criminelle, il ne faut s'étonner de rien. Mais, jusqu'à présent, je suis en face d'une énigme. Qui m'en donnera la clef ? »

Toutes ces pensées contradictoires avaient traversé l'esprit du juge avec une extrême rapidité. Il en résulta cependant un court silence qui parut à tout le monde embarrassant.

Pour dissiper bien vite cette mauvaise impression, le magistrat reprit aussitôt :

— « Valentin, le valet de chambre de M. d'Everlange, prétend qu'il ne vous a vu ni entendu partir. Est-ce vrai ? »

— « Voilà un point qu'il m'est difficile de préciser. »

— « N'avez-vous pas rencontré sur votre chemin ou aperçu au fond du vestibule le susdit Valentin, lorsque M. d'Everlange vous a accompagné jusqu'à la porte de la rue ? »

M. d'Everlange était pressé par son courrier, il ne m'a pas accompagné jusqu'au rez-de-chaussée et m'a serré la main sur le palier du premier.

— « Ah ! ah ! fit le juge, sans pouvoir dissimuler un sourire narquois. »

En lui-même, il pensait :

— « On ne peut pas le nier, ce M. Villars "joue" les âmes candides avec une incomparable maestria. Sa manœuvre est d'une habileté machiavélique, mais elle ne me donne pas le change. »

— « Sa présence hier auprès de M. d'Everlange et en tête à tête avec lui pendant une bonne partie de l'après-midi est très suspecte. C'est lui le coupable, je le parierais. »

— « Puis-je néanmoins le faire arrêter ? Les présomptions sont-elles assez fortes pour légitimer une mesure de rigueur préventive ? »

Pendant que le magistrat réfléchissait, un malaise pesait sur l'assistance. Enfin, prenant soudain son parti, le juge déclara d'un ton doux et ferme :

— « Je suis forcé, monsieur, de vous garder à ma disposition. »

Sans manifester la moindre colère, mais d'une voix grave et ferme, Pierre Villars répondit :

— « Je m'incline, monsieur le juge, devant votre pouvoir discrétionnaire, mais je proteste contre une mesure qui prouve que vous vous disposez à m'inculper du meurtre de M. d'Everlange, père de ma fiancée. Et je crois que, si vous êtes homme de cœur, vous regretterez bientôt d'avoir pris à la légère cette décision qui est parfaitement injuste. »

— « Car, est-il besoin de vous le jurer, je n'ai participé en rien au crime que vous voulez m'imputer. »

— « C'est un odieux abus de pouvoir, clama Hélène indignée, et il faut être aveugle ou de parti pris... »

— « Je vous en prie, ma chère amie, calmez-vous, interrompit le jeune homme, sans perdre son sang-froid. C'est une dure épreuve, évidemment, mais soyez tranquille, c'est une épreuve qui ne se prolongera pas longtemps : on me rendra justice d'ici peu. »

— « C'est tout de même abominable qu'on puisse vous supposer capable d'un acte criminel. »

— « Je me disculperai facilement. »

—Ce n'est pas à vous d'établir votre innocence; c'est à M. le juge d'instruction, qui prend sur lui de vous faire arrêter, de s'assurer d'abord que vous pouvez être coupable. Or, tout prouve le contraire...

—Il est évident, insinua Pierre, que M. le juge pourrait tout aussi bien faire arrêter votre valet de chambre, sous le prétexte qu'après mon départ, il est resté seul avec son maître dans l'hôtel.

—En effet, pourquoi Valentin ne serait-il pas suspect si vous l'êtes?

M. Duroc, impassible, laissa les deux jeunes gens exhaler leur indignation. Habitué à ces protestations violentes, il dédaignait d'y répondre. Il se contenta de dire lorsqu'Hélène eut fini de parler:

—Voulez-vous, monsieur Villars, me donner vos nom et prénoms exacts, votre profession, votre domicile.

Le jeune homme, sans mot dire, tira de sa poche un permis de chasse qui contenait toutes ces indications.

Le juge tendit le papier à son greffier, après l'avoir parcouru rapidement, puis ajouta:

—Et, pendant votre séjour à Paris, où résidez-vous?

—Chez un cousin de M. d'Everlange, un ami de collège à moi, M. Georges d'Everlange, rue Fortuny, 42.

—Bien, merci !... Si vous avez quelque chose à prendre à cette adresse ou des recommandations à faire à votre ami, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous vous rendiez rue Fortuny... accompagné d'un de mes inspecteurs.

—C'est inutile, répondit sèchement Pierre Villars, je ne tiens pas à me donner en spectacle là ou ailleurs. Et, puisque vous m'avez signifié que vous me gardiez à votre disposition, j'aime

mieux subir tout de suite le sort des détenus...

—Permettez, je vous garde à ma disposition jusqu'à ce que le mystère soit éclairci... Cela ne veut pas dire...

—Et s'il n'est jamais éclairci, ce mystère?

—S'il y a lieu, un jour, d'envisager cette hypothèse, nous verrons... Pour l'instant, nous n'en sommes pas là et le fait de vous garder à ma disposition n'implique pas du tout, je le répète, que j'aie l'intention de vous inculper du meurtre de M. d'Everlange.

—Je souhaite, au contraire, que cette éventualité ne se produise pas et qu'il me soit permis de vous rendre la liberté d'ici peu. Mais, encore une fois, je suis bien obligé de prendre certaines précautions, jusqu'à ce que le mystère soit éclairci.

—Je n'ai rien à répondre, murmura le jeune homme en se raidissant pour cacher sa colère. Faites de moi ce qu'il vous plaira.

—Je vous remercie de votre condescendance, conclut le juge d'instruction, toujours doux. Nous allons donc regagner tous ensemble le Palais de Justice et, comme je continuerai mon enquête aussitôt après le déjeuner, j'espère qu'avant ce soir j'aurai recueilli des informations qui me permettront de vous mettre hors de cause et de vous rendre votre liberté.

Pierre s'inclina, dédaigneux, indifférent.

Puis, se retournant vers Hélène qui le regardait, tremblante et désorientée, il lui tendit les bras.

Elle s'y jeta en sanglotant et, pendant quelques instants, la scène fut si poignante, que magistrat et policiers ne purent pas cacher leur émotion.

Enfin, il fallut se séparer.

—Au revoir! A bientôt! soupira la jeune fille. Et surtout, courage!... Je vais écrire tout de suite à notre ami, l'avocat Henri Mornas, il ira vous voir, vous conseillera, et, si vous êtes inculpé, il vous défendra, vous sauvera...

—Mais non, vous ne serez pas inculpé, vous ne pouvez pas l'être... et vous serez bientôt libre... Je vous attends pour rendre les derniers devoirs à mon cher papa.

V

Cette terrible épreuve, succédant à bref intervalle à celle qui l'avait si cruellement frappée, jeta la pauvre Hélène dans un désespoir profond, un anéantissement complet.

Heureusement, elle eut auprès d'elle pour la soutenir, dès le début de l'après-midi, sa chère amie d'enfance, Gisèle, qui, prévenue par un télégramme, s'empressa d'accourir.

Que fût-elle devenue, si elle n'avait pas eu le réconfort de cette sincère affection, de cette chaude tendresse?

La jeune femme, est-il besoin de le dire, fut mise tout de suite au courant du coup de théâtre du matin et consola de son mieux la chère petite, que tant d'infortunes accablaient à la fois.

Mais quelles consolations pouvaient avoir raison d'un si grand chagrin?

Gisèle fut là, du moins, pour éviter à son amie toutes les corvées si pénibles qui viennent accroître le désarroi et la douleur de ceux qui perdent un être cher.

Aidée par les trois domestiques de Mlle d'Everlange, qui se montrèrent d'ailleurs, dans la circonstance, extrêmement dévoués, elle se chargea de toutes les démarches, de toutes les

explications à donner, de toutes les mesures à prendre.

Il lui fallut cependant s'entendre avec Hélène au sujet de certaines dispositions à arrêter, entre autres, pour fixer l'heure des obsèques, décider par qui serait conduit le deuil.

—Cela revient de droit à mon cousin Georges d'Everlange, je ne peux pas l'évincer, répondit la jeune fille à la demande de son amie.

—Au fait, riposta Gisèle, comment se fait-il qu'on ne l'ait pas encore vu, ton cousin?

—Je me le demande.

—Tu l'as bien fait prévenir?

—Oui, oui, mais... indirectement. Pierre étant logé chez lui, j'ai cru pouvoir adresser le pneumatique à mon fiancé, en le priant de communiquer l'affreuse nouvelle à son ami.

—M. d'Everlange s'est peut-être froissé du procédé.

—C'est possible. En tout cas, il a argué, pour ne pas venir tout de suite, d'un prétexte bien futile. Cependant, il avait promis de venir dans la soirée, mais jusqu'à présent...

—S'il n'est pas venu quand je partirai, coupa Gisèle, tu prépareras pour lui un mot que j'emporterai et mettrai à la poste en passant.

Georges d'Everlange était resté invisible, Hélène se résigna à lui écrire, comme le préconisait Gisèle, pour lui notifier d'abord officiellement la mort de son père et lui apprendre ensuite que Pierre Villars ne rentrerait pas, ce soir-là, rue Fortuny, était retenu ailleurs.

Et poussé ainsi dans ses derniers retranchements, le jeune homme se décida à venir le lendemain matin assurer sa cousine de sa sympathie et de son entier dévouement, puis de-

mander des explications sur la disparition de son ami.

La jeune fille lui exposa alors la cruelle réalité.

Georges joua la surprise, le désarroi, la douleur, sans parvenir toutefois à montrer une bien vive, une bien sincère émotion. Il parut d'ailleurs, pendant tout cet entretien, extrêmement gêné, cherchant tous les prétextes d'abréger l'entrevue.

Quand il put enfin s'esquiver, ce fut un soulagement pour Hélène aussi bien que pour lui.

Le lendemain, son attitude à la tête du cortège fut digne, correcte. Mais on sentait qu'il s'imposait une contrainte, qu'il avait hâte de s'y soustraire.

En effet, dès que la cérémonie fut terminée, dès qu'il eut satisfait aux obligations mondaines auxquelles l'astreignait sa parenté avec le défunt, il prit en termes onctueux congé d'Hélène et s'en fut.

Mlle d'Everlange passa le reste de l'après-midi en compagnie de la bonne et tendre Gisèle, qui s'ingénia, comme la veille, à calmer sa douleur par le baume apaisant de son affection.

Les jours suivants, la jeune femme ne quitta presque pas le petit hôtel de la rue de Courcelles: sa présence, elle le sentait, faisait tant de bien à la pauvre abandonnée!

Mais cette situation ne pouvait cependant pas se prolonger indéfiniment. Gisèle se devait aussi à son enfant, à son mari, à son foyer... Elle fut bientôt obligée d'espacer ses visites. Et Hélène, pour tromper son ennui, pour échapper à l'étreinte des idées noires, dut chercher d'autres dérivatifs.

Dès l'arrestation de Pierre, elle avait écrit à Me Henri Mornas, un ami et un obligé de son père, pour le prier de mettre son talent et son activité au service de l'infortuné jeune homme, victime d'une épouvantable fatalité. Et l'avocat s'était mis aussitôt en campagne.

Le jour de l'enterrement il s'était bien gardé et n'avait pas d'ailleurs trouvé l'occasion d'aborder avec la pauvre éplorée un sujet qui n'eût pu qu'augmenter son désarroi et sa douleur.

Mais, le surlendemain, il était venu voir la jeune fille chez elle et avait eu avec elle un long entretien, qui l'avait laissée fort désespérée, car il ne lui avait pas caché que Pierre Villars se trouvait en très fâcheuse posture et que le juge d'instruction était décidé à l'inculper du meurtre de M. d'Everlange.

— Mais c'est à la fois inique et absurde, avait protesté Hélène.

— Peut-être, mais le juge ne trouvant personne pour endosser le crime veut à toute force établir que le fiancé est le coupable.

— Il n'y parviendra pas, puisque cette hypothèse ne correspond aucunement à la réalité.

— La déposition, plus sottise, je vrais, que malveillante de Valentin, votre valet de chambre, est très dangereuse pour M. Villars.

Mlle d'Everlange avait baissé la tête sans répondre et la conversation en était restée là. Mais, une semaine plus tard, la présence moins assidue de son amie lui laissant plus de temps pour se torturer, la jeune fille n'avait pas pu résister au désir de s'entretenir de nouveau avec l'avocat.

Celui-ci lui expliqua alors que la situation n'avait pas beaucoup varié,

mais que cependant il y avait maintenant, en faveur de M. Pierre Villars, une légère présomption, c'est que les empreintes digitales relevées dans le cabinet de M. d'Everlange ne correspondaient aucunement à celles de l'infortuné, que le juge d'instruction s'entêtait à charger du crime.

Hélène sortit de cette entrevue un peu rassérénée.

Mais, dès qu'elle fut de nouveau seule en face de ses sombres pensées, cette bonne impression s'effaça et elle retomba dans son marasme.

La nuit qui suivit fut une des plus pénibles qu'elle eût passées depuis la mort tragique de son père et l'arrestation de son fiancé. Elle eut des cauchemars affreux et même, à l'état de demi-veille, des hallucinations qui la glacèrent d'effroi, la laissèrent épuisée, désespérée.

Enfin, le jour vint la délivrer, mais elle demeura néanmoins sous une impression de terreur, que la présence de ses domestiques ne dissipa pas; au contraire. Ce Vaïentin, qui avait pourtant vieilli au service de la famille depuis quarante ans, lui faisait peur, elle le détestait... Julie elle-même, si complaisante, si douce, ne trouva pas grâce devant elle ce matin-là.

Une visite de Gisèle sur ces entrefaites la calma un peu, mais quand elle eut expliqué à son amie quelles appréhensions folles elle éprouvait, celle-ci conseilla:

—Tu ne peux pas, ma chérie, rester seule plus longtemps. Il faut que tu aies auprès de toi une personne de confiance avec qui tu puisses t'entretenir sans cesse de tes sujets d'anxiété. C'est le seul moyen d'apaiser tes nerfs.

—Julie est une très brave fille, qui t'est certainement dévouée, mais ce

n'est qu'une excellente femme de chambre; tu sembles, d'ailleurs, avoir de l'aversion pour elle en ce moment.

—Oui, je l'avoue, mais il est vrai que j'ai tout le monde en grippe, sauf toi.

—Et M. Pierre Villars, je pense?

—Naturellement.

Soudain Gisèle qui réfléchissait, se frappa le front.

—Je suppose, dit-elle, que tu n'as pas non plus en grippe ta jeune protégée, Angèle Duprat?

—Oh! certes non. La chère petite a toutes les vertus:

—Eh bien, voilà ton affaire. Je suis sûre qu'elle ne demandera pas mieux que d'abandonner son métier de stoppeuse, avec lequel elle gagne sa vie si durement, pour venir habiter pendant quelque temps avec toi. Elle est bien élevée, discrète, instruite. Sa société ne peut être qu'agréable.

—Tu sais bien que je le lui ai déjà offert et sans succès. Elle préfère tout devoir à son travail, qu'elle trouve pénible mais très rémunérateur, et repousse fièrement mes subsides.

—Elle acceptera peut-être cette fois en raison des circonstances, en lui faisant comprendre que c'est pour ton bien et non pour le sien.

—J'en doute.

—Mais, si elle acceptait, tu consentirais, toi, à la prendre comme demoiselle de compagnie?

—Oui.

—Eh bien, veux-tu que nous allions la voir tout de suite, nous saurons immédiatement ce qu'elle en pense.

—Soit!

Angèle Duprat occupait un modeste logement composé d'une chambre et d'une cuisine tout au bout de la rue de Lévis aux Batignolles.

Les deux amies décidèrent, malgré le temps peu favorable, de s'y rendre à pied. Elles y furent en un quart d'heure et trouvèrent, comme d'habitude, la jeune fille assise auprès de la fenêtre, absorbée par son travail.

Elle s'interrompit aussitôt pour accueillir les visiteuses.

— Oh ! mademoiselle, dit-elle en s'adressant à Hélène, je vous demande bien pardon de n'être allée vous voir qu'une fois depuis votre malheur ; mais j'ai tant à faire pour donner satisfaction à ma clientèle...

— Vous êtes tout excusée, ma bonne Angèle ; ayant votre vie à gagner, vous n'avez pas de temps à perdre.

— Oh ! maintenant que ma pauvre maman est morte, je n'ai pas besoin de grand'chose pour moi toute seule, et je pourrais bien, de temps en temps prendre un peu de repos, si les clients n'étaient pas toujours pressés.

— Alors, ça va, le métier, vous avez toujours plus de travail que vous n'en pouvez faire ? ... Tiens ! Il me semble que j'ai vu sur le dos de quelqu'un le vêtement que vous êtes en train de stopper.

— C'est bien possible.

— Mais vous savez d'ailleurs à qui appartient ce veston.

— Ma foi non... C'est un monsieur, un monsieur... Voyons, comment était-il fait, au juste ? ... Si je le voyais, je le reconnaîtrais tout de suite, mais pour le décrire ce n'est pas facile.

— Regardez donc dans une des poches intérieures, vous y trouverez sans doute l'étiquette indiquant le nom du propriétaire et la date de livraison.

— Il n'y a rien... Tiens ! Elle a été décousue, l'étiquette. Voici les bouts du fil.

— Et le nom du tailleur ?

— Enlevé également.

— Oh ! mais, c'est un monsieur qui veut se cacher.

— A moins que, le fil ayant cassé, les étiquettes n'aient été arrachées par... hasard ! C'est un vêtement qui a beaucoup d'usage.

— Ce serait une étrange coïncidence.

— Oh ! non, ça peut très bien arriver.

— Mais comment allez-vous rendre ce veston à son propriétaire, si vous ne connaissez ni son nom ni son adresse ?

— Il m'a dit qu'il viendrait le chercher lui-même, que je n'avais pas besoin de me déranger.

— Ah !

— Ce doit être un habitant du quartier : il a observé qu'il passait souvent de ce côté en se promenant.

— Je me demande, d'ailleurs, conclut Hélène, pourquoi je m'occupe de ce monsieur. De ce que je crois me souvenir d'avoir vu cet habit sur le dos de quelqu'un, il ne s'ensuit pas que son propriétaire soit l'homme que j'ai remarqué. La même pièce de drap sert à fabriquer beaucoup de costumes.

— Evidemment, approuva Gisèle.

— Laissons cette question qui est sans importance, poursuivit Mlle d'Everlange, et permettez-moi, ma chère Angèle, de vous soumettre un projet... un projet... qui est une des raisons de notre visite.

— Quoi donc, mademoiselle ? S'il s'agit de vous rendre service, vous savez que je suis toujours prête.

— Voici. Depuis la mort de mon père, je suis dans un état de dépression nerveuse qui est extrêmement pénible. Or, pour combattre cet état

maladif... oui, maladif, il n'y a pas d'autre mot, la solitude n'est pas précisément ce qu'il faut.

—C'est certain. Comme je vous plains, mademoiselle!

—Sans doute, ma bonne et chère Gisèle vient me tenir compagnie aussi souvent qu'elle le peut. Mais une femme mariée, une jeune maman, ne s'appartient guère.

—Mes domestiques, Julie surtout, sont très dévoués, mais leurs soins ne sont toujours que des soins de mercenaires. Je voudrais mieux.

—Je voudrais avoir toujours auprès de moi une personne comme vous, ma bonne Angèle, une personne instruite et bien élevée, qui fût pour moi une amie, une compagne, qui partageât ma vie et mes peines, qui me soutînt et me consolât.

—Accepteriez-vous, ma chère petite, de jouer ce rôle auprès de moi.

—Oh! certainement, mademoiselle, j'accepterais avec joie, mais je ne sais pas si j'ai les qualités nécessaires pour cela.

—Certes, je suis toute prête à me dévouer entièrement à vous, car je n'oublie pas que je vous dois tout, mais ma bonne volonté suffira-t-elle à réaliser ce que vous souhaitez trouver en moi.

—Vous êtes trop modeste, ma bonne petite. Mais moi qui vous connais, qui vous ai appréciée, qui sais ce que vous valez, je suis sûre que vous êtes capable de réaliser mon idéal. Donc si vous consentez à venir auprès de moi, ce sera moi votre obligée, et je vous garderai une reconnaissance infinie.

— Alors, j'y vais, mademoiselle. Accordez-moi seulement cette journée pour terminer mon travail et mettre tout en ordre ici. Après quoi, je serai tout à vous.

—Oh! merci! merci! Vous êtes bonne. Eh bien, nous allons nous retirer pour vous laisser faire tranquillement vos préparatifs. Et je compterai sur vous, soit ce soir, si vous êtes prête, soit demain, si vous ne pouvez pas plus tôt.

—C'est entendu, mademoiselle, je vous le promets.

—Je vais, en attendant, faire préparer votre chambre auprès de la mienne, car je tiens beaucoup à ce que vous soyez près de moi pendant la nuit; j'ai des insomnies si douloureuses ou des cauchemars si épouvantables... et je serai si heureuse de confier à quelqu'un mes terreurs, mes hallucinations!... Votre présence seule, d'ailleurs, me calmera.

—Vous me prêtez, mademoiselle, un pouvoir que je n'ai pas. Tout ce dont je suis sûre, c'est de faire de mon mieux pour vous être utile.

—Ainsi donc, à bientôt, ma chère enfant!

—A bientôt, mademoiselle! Vous pouvez compter sur moi.

La jeune fille se confondit de nouveau en remerciements. Et les deux amies se retirèrent, laissant la brave Angèle à ses travaux et à ses préparatifs.

VI

Bien qu'aucune charge nouvelle n'eût été relevée contre M. Pierre Villars et qu'au contraire l'enquête eût fourni plutôt des présomptions en faveur de son innocence, le juge d'instruction, furieux de n'avoir pas d'autre coupable à se mettre sous la griffe, se décida à inculper le fiancé d'Hélène du meurtre de M. Didier d'Everlange.

Cette décision était parfaitement arbitraire, n'ayant pas d'autre base

que la déposition de Valentin, le valet de chambre, lequel persistait à soutenir qu'une seule personne étrangère avait pénétré dans l'hôtel le jour du crime, et que cette personne était M. Pierre Villars.

Sans doute, à cette déclaration catégorique, il ajoutait un correctif, à savoir qu'étant seul pour surveiller l'hôtel et étant retenu à la cuisine où il remplaçait la cuisinière, il avait parfaitement pu ne pas entendre un cambrioleur adroit, qui aurait pris des précautions pour s'introduire.

Mais, si cette insinuation timide indiquait dans son esprit un certain flottement, elle n'établissait pas qu'une autre personne s'était réellement introduite dans la maison, et la présence de Pierre Villars demeurait, seule, bien établie.

Or, le meurtre — le magistrat ne cessait de le répéter à lui-même et aux autres — n'avait pas été commis par un pur esprit.

Donc, c'était certainement M. Pierre Villars le meurtrier.

Il ne s'agissait que de le démontrer ou... d'arracher un aveu à l'inculpé.

Mais cet aveu, Pierre Villars, avec une obstination bien compréhensible s'entêtait à ne pas le lâcher.

L'imbroglio était sans issue, le juge et le prévenu persistant, chacun de son côté, à demeurer irréductibles.

Dans de telles conditions, le rôle de Me Henri Mornas, l'avocat de Pierre, n'était pas facile.

Il croyait à l'innocence de son client d'abord parce que Hélène la lui avait affirmée, ensuite parce que Pierre Villars lui avait juré qu'il n'avait rien à se reprocher.

Mais il y croirait en quelque sorte instinctivement et sans pouvoir d'ailleurs s'empêcher de reconnaître que

la déposition du vieux domestique, bien qu'elle ne fût confirmée par aucun autre témoignage, constituait contre M. Villars une présomption grave.

Par contre, il est vrai, l'impossibilité d'adapter les empreintes digitales relevées dans le cabinet de M. d'Everlange à celles de Pierre Villars constituait, à l'actif de ce dernier, une présomption favorable.

C'était par cette remarque optimiste, par cette affirmation consolante, que l'avocat accueillait Mlle d'Everlange chaque fois qu'elle venait le voir.

— Alors, qu'on le relâche, ripostait invariablement Hélène, dont l'esprit clair, épris de logique, s'offusquait d'une contradiction, flagrante à ses yeux.

— Evidemment, on pourrait, on devrait le mettre en liberté, expliquait Me Mornas, mais le juge hésite, parce que M. Villars pourrait être, sinon l'auteur principal du crime, du moins le complice..

— Voyons, voyons, dans toute action humaine, il faut chercher la fin, le but, l'intérêt. Eh bien, je vous le demande, quel intérêt M. Villars pouvait-il avoir à faire disparaître mon père?

— Ça, nous l'ignorons, c'est le secret de son coeur.

— Voudriez-vous laisser croire que vous supposez mon fiancé capable d'avoir pu commettre un pareil crime?

— Loin de moi cette pensée, ma chère enfant! Je cherche simplement à m'éclairer, mais je me mets aussi à la place du juge d'instruction, que la déposition de votre domestique a sans nul doute impressionné très fâcheusement, et je vous expose, comme il le ferait lui-même, les raisons qui

l'incitent à garder M. Villars en prison.

Cette allusion au récit du vieux Valentin, basé unique et bien fragile de l'accusation exaspérait Hélène.

—La déposition de mon domestique n'a ni queue ni tête, lançait-elle aigrement, car mon père n'ayant pu être assassiné par un pur esprit, comme le répète si justement le juge d'instruction, et mon fiancé était hors de cause, il faut bien qu'une autre personne ait pénétré dans l'hôtel, et si Valentin n'a rien vu, ça prouve qu'il a la berlue. Cet homme est vieux, fatigué, un peu de gâtisme ne serait pas étonnant chez lui...

“D'autre part, c'est, je crois, un adage absolu en droit criminel qu'un témoignage unique n'a pas de valeur. Par conséquent, M. le juge d'instruction commet un abus de pouvoir en s'entêtant...”

—Peut-être, mais mettez-vous à sa place. Un crime a été commis, il lui faut un coupable...

—Qu'il le cherche ailleurs!...

Généralement, ces conciliabules entre Mlle d'Everlange et Me Mornas aboutissaient à des conclusions pessimistes.

Un jour, cependant, l'avocat laissa entrevoir à la jeune fille que la chambre des mises en accusation paraissait assez disposée à accorder à M. Villars sa mise en liberté provisoire, que le juge d'instruction avait refusée.

Puis il ajouta:

—Mais vous, mademoiselle, au lieu de vous lamenter sur les coups de la fatalité, vous devriez joindre vos efforts aux miens et, puisque vous trouvez, avec raison sans doute, que la justice n'a pas cherché avec assez

d'activité le coupable, vous devriez le chercher vous-même.

—Comment voulez-vous, avec les moyens dont je dispose, que j'arrive à un résultat?...

—Qu'en savez-vous? Il me semble, au contraire, que vous êtes mieux placée que quiconque pour éclaircir le mystère.

—Vous croyez?

—J'en suis sûr. Pour démasquer un coupable, il y a deux procédés: ou bien saisir des preuves matérielles qui le confondent, contre lesquelles toute dénégation est, sinon impossible, du moins inutile et puérile. Ou bien grouper des preuves morales.

“Les preuves matérielles sont difficiles à trouver et il n'y a guère que le hasard qui puisse les fournir. Tandis que les preuves morales peuvent être établies par le raisonnement, par la réflexion. Ces dernières sont mieux à votre portée.

“N'êtes-vous pas mieux placée que personne pour savoir par exemple, qui, dans l'entourage de votre père, entretenait avec lui des relations tendues? qui nourrissait contre lui des pensées hostiles, même des sentiments de haine?”

—Je crois que mon père n'avait pas d'ennemi, du moins pas d'ennemi mortel.

—Vous voyez, vous avez sur cette question une opinion que beaucoup d'autres ne sauraient se former.

—C'est vrai, mais cela ne m'avance guère, puisque cette opinion est en quelque sorte négative et que mes renseignements ne me fournissent aucune donnée sur le problème à résoudre.

—Vous n'avez peut-être pas réfléchi suffisamment. Fouillez un peu dans vos souvenirs, remontez le cours

des dernières années, des derniers mois surtout. Votre père n'a-t-il pas eu affaire récemment à quelque parent, à quelque ami, avec qui il a échangé des paroles amères à propos... de votre mariage, par exemple, ou encore d'un règlement d'argent?

—Je ne sais pas, balbutia Hélène gênée.

—Vous ne savez pas, mais c'est possible.

—Evidemment, tout est possible... Eh bien, je vais réfléchir à ce que vous venez de me suggérer et je vous ferai part, un de ces jours, du résultat de mes réflexions.

—Ne négligez pas pour cela les preuves matérielles. Ainsi, il me semble impossible que l'assassin n'ait pas laissé quelques traces de son passage dans le cabinet de M. d'Everlange.

—S'il a laissé des traces, il est douteux qu'elles soient assez caractérisées pour constituer des preuves matérielles. Il y a cependant le bouton arraché, mais tant de boutons se ressemblent!... Enfin, j'ai tout de même une grande joie à vous entendre parler comme vous venez de le faire, car je constate qu'en parlant de l'assassin vous ne pensez plus à mon fiancé, mais à une autre personnalité encore inconnue...

—...et que je voudrais bien connaître, acheva l'avocat, car alors je serais sûr d'obtenir l'élargissement immédiat de M. Villars.

—Tandis qu'il faudra nous contenter pour l'instant d'une mise en liberté provisoire, si la chambre des mises en accusation veut bien l'accorder.

—Espérons et travaillons chacun de notre côté. Le triomphe de la vérité est peut-être plus proche que nous ne le pensons.

—Vous voulez me rassurer.

—Non, non, c'est ma conviction... Vous verrez... Ayez confiance... J'ai l'impression que nous touchons au dénouement.

—Puissiez-vous dire vrai! Mais que de tribulations peut-être avant d'en arriver là!

Ce jour-là, Mlle d'Everlange entra chez elle moins sombre, moins abattue. Elle fit part aussitôt à sa demoiselle de compagnie de sa conversation avec Me Mornas, et la bonne Angèle trouva dans son affection des termes si exquis, si persuasifs pour encourager sa protectrice dans ses heureuses dispositions, qu'elle se coucha, ce soir-là, le cœur tout à fait apaisé.

VII

Dans son élégant entresol de la rue Fortuny, Georges d'Everlange, pré-occupé, grognon, achevait de déjeuner, lorsque le timbre de l'entrée résonna.

Avant de courir à la porte, Pemba demanda à demi-voix:

—Monsieur, faut-il recevoir?

Le jeune homme réfléchit un instant, puis balbutia tout bas:

—Ça dépend... Si c'est Mlle Joséphine, tu fais entrer, bien entendu. Si c'est un importun, comme, par exemple, cet André Maréchal—que le diable emporte—tu réponds que je n'y suis pas, que j'ai déjeuné dehors.

—Bien, monsieur.

C'était justement M. André Maréchal; dès que la porte fut ouverte, le nouveau venu ne demanda pas la permission pour entrer.

Bousculant l'infortuné négrillon, qui tenta en vain de s'opposer à son passage en refermant le panneau, il se précipita dans l'appartement en vociférant des imprécations.

Et comme la porte faisait communiquer le vestibule avec la salle à manger était ouverte, il se trouva soudain en face du baron.

— Ah! te voilà, brigand! gronda-t-il. Je peux donc enfin mettre la main sur toi. Cette foi, tu ne m'échapperas pas.

En reconnaissant l'homme qui s'avavançait vers lui, la canne haute, Georges d'Everlange devint livide et un frisson d'angoisse lui courut sur la peau, des talons à la nuque.

Se levant prestement, il bondit de l'autre côté de la table, de façon à mettre un obstacle entre son adversaire et lui, puis cria de toutes ses forces:

— Pemba, cours vite chercher les agents.

Mais M. Maréchal avait prévu le cas. Sortant vivement un revolver de sa poche, il le braqua sur le jeune homme en déclarant froidement:

— Si ton domestique sort d'ici, je t'abats comme on abat un chien enragé.

— Alors, cessez de me menacer, répondit d'Everlange qui commençait à se ressaisir. Je ne demande pas mieux que de discuter.

— Discuter! c'est tout à fait inutile. On ne discute pas avec un menteur, un fourbe, un escroc.

— Voilà des épithètes charmantes en vérité! Si, après cela, je ne suis pas content, c'est que j'ai le caractère mal fait.

— Mais je ne me soucie aucunement de satisfaire et de ménager un homme qui m'a volé, trompé, berné odieusement.

— Ça vous avance bien de m'injurier.

— Certes, je n'y gagne pas grand-chose, mais, en criant mon mépris,

j'apaise mon exaspération. D'ailleurs, en face de procédés aussi inqualifiables, il n'y a pas d'autres sanctions que les injures et les coups.

— Les tribunaux n'ont pas de prise sur des êtres abjects comme le noble baron d'Everlange. On peut le poursuivre, obtenir des jugements contre lui. Peine perdue! Il est insolvable! L'appartement est au nom d'un ami, ses loyers et ses fermages sont délégués à des prêteurs privilégiés. Il peut ainsi commettre impunément toutes les vilénies.

— Joli monsieur! Joli monde!...

— Voyons, assez d'insolences! Où voulez-vous en venir?

— A ceci tout simplement. J'ai la prétention, excessive sans doute aux yeux d'un débiteur de mauvaise foi, de rentrer en possession des cent mille francs que j'ai prêtés, il y a deux ans, au noble baron d'Everlange et qu'il s'était engagé à me rembourser au bout d'un an.

— Toutes mes réclamations depuis cette date étant restées sans résultat, je pose une dernière fois un ultimatum... qui sera suivi de sanctions impitoyables, si je n'ai pas satisfaction.

— Ah! Qu'est-ce que vous ferez?

— Je me paierai sur la bête, selon l'expression populaire.

— Ça vous avancera bien! Vos cent mille francs seront toujours perdus et vous vous mettrez de plus dans un mauvais cas.

— Tant pis! Je me serai vengé et, ayant eu la peau du baron d'Everlange, je l'empêcherai du moins de me narguer.

— Il me semble que ça colère vous aveugle et vous fait perdre la tête, monsieur Maréchal.

— Il est certain que je suis en colère, mais mes idées sont très nettes.

—Alors, vous êtes accessible au raisonnement?

—Je le crois.

—Eh bien, pourquoi n'essaieriez-vous pas de la conciliation, au lieu d'avoir sans cesse à la bouche les injures et les menaces?

—Vous vous moquez de moi. De la conciliation! Mais je n'ai fait que cela depuis un an, depuis que j'ai voulu me faire rembourser ces cent mille francs que, pour mon malheur, j'ai eu la naïveté de vous prêter sur des garanties illusoires!

—Comment ai-je pu, moi, un vieux routier des affaires, me laisser berné, entortiller par vos boniments?...

—Mes garanties ne sont pas aussi illusoires que vous le prétendez. J'attendais moi-même un remboursement qui n'est pas venu et qui m'eût permis de vous verser la moitié de ma dette. Pour le reste, je comptais que mon cousin m'aiderait...

—Mais c'est en vain que je me suis adressé à lui, que j'ai insisté, prié, supplié: il est resté inflexible.

—Cependant, un changement très sensible venait de se produire dans son attitude, il était sur le point de céder et de me prêter justement les cent mille francs que je vous dois, quand ce stupide assassinat a brutalement dissipé tous mes espoirs.

—C'est vraiment très regrettable... pour moi surtout.

—Pour moi aussi, croyez-le bien, riposta Georges, car j'aurais été fort heureux de vous donner satisfaction et de vous prouver ainsi ma loyauté.

M. André Maréchal ne répondit pas. Il réfléchissait.

C'était un homme pratique.

Après l'explosion de rage qu'il n'avait pas pu contenir et que la mauvaise foi de son débiteur légitimait d'ail-

leurs entièrement, il se ressaisissait, se calmait tout doucement et commençait à se demander s'il n'avait pas, en effet, intérêt à se montrer, une fois de plus, conciliant.

La violence ne pouvait donner aucun bon résultat, tandis que la patience unie à la fermeté pouvait peut-être amener le baron à composition.

Partant de ce nouveau point de vue, l'infortuné créancier, si souvent berné déjà pourtant, crut pouvoir suggérer une combinaison susceptible de lui donner satisfaction.

—La mort de M. Didier d'Everlange, dit-il, n'a pas fait disparaître sa fortune. Elle existe toujours, cette fortune, et se trouve entre les mains de sa fille, sa seule héritière.

—Evidemment, mais ce n'est pas cela qui m'enrichit.

—D'accord... Cependant, si M. d'Everlange, au moment où il a été assassiné, était décidé à vous prêter cent mille francs, sa fille pourrait peut-être réaliser ses intentions.

Georges fit la moue.

—Heu! grogna-t-il, je ne crois pas que je puisse compter sur sa bonne volonté. Il n'y a pas entre nous beaucoup de sympathie et elle ne mettrait certainement aucun empressement à me rendre service. Aussi, je ne veux même pas le lui demander. Ce serait m'exposer à un refus presque certain, et ce refus me serait fort pénible.

—Alors, il n'y a aucune chance que la situation change, conclut André Maréchal d'un air désappointé.

—Hé! Dame, non, mâchonna le baron.

Puis tout aussitôt, comprenant qu'il faisait une gaffe en enlevant tout espoir à son créancier, il reprit:

—Après tout, ce que j'en dis, c'est une impression... je peux me trom-

per... je veux bien faire tout de même une tentative... Mais laissez-moi choisir mon heure. Avec ma cousine, il faut agir prudemment. Quand je jugerai le moment venu de la pressentir sur cette question, je ne laisserai pas échapper l'occasion, croyez-le bien.

—Et si elle ne marche pas?

—Nous chercherons autre chose, mon cher monsieur Maréchal, et nous trouverons, soyez-en persuadé. J'ai l'esprit inventif et j'ai mille tours dans mon sac.

—Ça, je n'en doute pas. Mais, en attendant...

—Eh bien, en attendant, dame! il faudra faire comme les camarades, il faudra prendre patience.

—Vous en parlez à votre aise, bougonna le visiteur. Prendre patience! c'est très joli à dire; mais moins facile à réaliser. Quand on est harcelé par des échéances et que les rentrées sur lesquelles on compte pour y faire face n'arrivent pas, on est plutôt porté à perdre patience.

—C'est mon cas depuis que vous me devez ces cent mille francs et que vos promesses de remboursement sont sans cesse éludées, car je ne jongle pas avec les millions, et ces cent mille francs me manquent, je vous l'affirme.

—C'est pourquoi votre mauvaise volonté m'exaspère...

—Ce n'est pas de la mauvaise volonté, c'est de la guigne, je vous le certifie. Mais, soyez tranquille, vous n'attendrez pas longtemps maintenant. Je vais tout d'abord, comme vous me le conseillez, prier ma cousine de me rendre ce service et, si elle refuse, j'aviserais à prendre un autre moyen pour vous donner satisfaction.

—Lequel donc, s'il vous plaît?

—Eh bien, j'ai encore, en un coin perdu de Bretagne ou de Normandie...

—Ah! vous n'êtes pas fixé...

—Si, si, je sais, mais la chose étant sans importance pour vous, je préfère ne pas la préciser... Donc, je possède encore une ferme... que vous ne connaissez pas, monsieur Maréchal, une ferme qui n'est pas hypothéquée et dont les fermages ne sont pas dévorés d'avance.

—Est-ce bien vrai?

—C'est vrai, je vous le jure. Et je vous promets que, si je n'obtiens pas ces cent mille francs de la complaisance de ma cousine, je vendrai cette terre pour me les procurer.

M. Maréchal esquissa un geste de doute, de défiance.

—Non, vraiment, vous auriez tort de vous méfier, insista Georges d'Everlange, je tiendrai ma promesse.

M. Maréchal s'inclina, moitié résigné, moitié souriant.

—Allons, soit! répondit-il, j'attendrai encore... mais si vous me manquez de parole une fois de plus, je serai féroce.

Devant les serments de son débiteur, le malheureux prêteur avait recouvré toute sa confiance, toutes ses illusions.

Il prit congé du jeune baron dans des termes presque amicaux, en s'excusant de l'avoir dérangé — alors qu'un quart d'heure auparavant, il l'injurait grossièrement.

D'Everlange n'en revenait pas d'un changement d'attitude si brusque, si complet. Mais il ne laissa rien voir de son étonnement et reconduisit son hôte à la porte avec tous les égards dus à un créancier aussi complaisant.

Puis, lorsque celui-ci eut disparu dans l'escalier, le jeune homme s'es-

claffant exécuta un pas de gigue d'une étourdissante gaieté.

—Allons, voilà toujours quelques semaines de gagnées, s'écria-t-il joyeusement. Après, c'est-à-dire lorsque l'orage grondera de nouveau, j'aviserai.

Et très satisfait de lui, il rentra dans la salle à manger pour avaler son café qui refroidissait.

VIII

Depuis qu'Angèle Duprat avait élu domicile à l'hôtel d'Everlange, la vie coulait un peu plus douce pour Hélène, qui trouvait ainsi sans cesse à côté d'elle une compagne pour recevoir ses confidences.

Cependant, ses tracasseries, ses inquiétudes devenaient chaque jour plus aigües depuis que la chambre des mises en accusation, confirmant la décision du juge d'instruction, au lieu de la réformer, avait repoussé la demande de mise en liberté de Pierre Villars.

—Quoi! se répétait-elle sans cesse, si tout le monde est d'accord pour le considérer comme coupable, c'est donc que toutes les apparences le condamnent."

Accablée par ce nouveau coup, elle fût devenue folle, si elle n'avait pas eu sa fidèle Gisèle et la brave Angèle pour soutenir son courage et lui rendre l'espoir.

Mais si ces consolations atténuaient la crise morale dont elle souffrait et lui permettaient de prendre son mal en patience, cela n'améliorait pas, hélas! la situation lamentable de l'infortuné Pierre Villars, qui, accusé d'un crime horrible, se morfondait dans l'impossibilité de se défendre et de prouver son innocence.

Depuis la mort tragique de son père, Hélène n'avait revu qu'une fois,

en passant, son cousin Georges, et cette entrevue rapide, banale, n'avait laissé dans son esprit qu'un souvenir vague.

Cependant, la jeune fille avait été assez surprise—et s'en souvenait très bien—que le baron, au cours de cette entrevue, n'eût fait à l'arrestation de son ami Pierre Villars qu'une allusion courte et embarrassée.

—Que signifiait cette attitude étrange?... Georges ne souffrait donc pas cruellement de l'accusation odieuse et absurde dont Pierre était l'objet?"

Autant de questions, auxquelles Hélène avait été dans l'impossibilité de répondre.

La seconde visite que George d'Everlange fit à sa cousine ne fut pas de nature à dissiper l'impression désagréable que lui avait laissé la première.

Cette seconde visite, on le devine, fut la conséquence de l'entretien tumultueux que Georges d'Everlange avait eu avec son terrible créancier, M. André Maréchal.

Affolé, beaucoup plus qu'il n'avait voulu le laisser paraître, par les menaces dudit Maréchal, Georges s'était décidé soudain à faire auprès de sa cousine une tentative qui lui coûtait une peine infinie et sur les résultats de laquelle il était, d'ailleurs, fort sceptique.

Mais nécessité ne connaît pas d'obstacle.

Le premier contact fut glacial, car Hélène, qui n'avait jamais eu, nous le savons, une très grande sympathie pour son cousin, éprouvait pour lui depuis quelque temps une véritable aversion.

Georges, glacé par cette froideur, pensa perdre le peu de présence d'esprit qui lui restait. Par un prodigieux

effort d'énergie, il parvint cependant à se ressaisir, s'informa avec un air empressé de la santé de la jeune fille, puis demanda :

— Où en est l'instruction ouverte contre Pierre ? J'ai sollicité la semaine dernière la permission de le voir, mais il est au secret le plus absolu, on m'a refusé l'autorisation.

— Je n'ai pas été plus heureuse, répondit sèchement Mlle d'Everlange.

— Mais tu dois avoir des nouvelles par Me Mornas ?

— Oui, quelquefois.

— Je l'ai rencontré, il y a une dizaine de jours, Me Mornas, ajouta Georges, il m'a donné sur l'état du procès, quelques renseignements... mesurés avec parcimonie. De sorte que je ne sais pas grand'chose. D'ailleurs depuis cette date, il y a sans doute du nouveau ?

— Oui... un peu... c'est-à-dire que la situation ne fait qu'empirer.

— C'est désolant... Je ne comprends pas l'entêtement de ce juge d'instruction.

— Laissons cela, interrompit Hélène agacée. Je ne crois pas que le sort de ton ami te tourmente beaucoup. Par conséquent...

— Hélène, c'est une gageure que tu soutiens là ! coupa vivement d'Everlange. Moi qui, depuis l'arrestation de Pierre, vis dans une angoisse atroce !

— On ne le dirait pas... à voir le mal que tu t'es donné pour le tirer des griffes de la justice.

— Que pouvais-je faire ? Je suis impuissant, désarmé... De plus, j'ai été souffrant depuis quelques semaines... le docteur m'avait recommandé de sortir le moins possible, c'est pourquoi tu ne m'as vu qu'une fois depuis le drame. Autrement, je me serais fait un devoir...

— Tu as très bien fait de te soigner, riposta aigrement Mlle d'Everlange.

— Oh ! c'est à contre-cœur que je me suis conformé aux instructions de la Faculté, car je suis tellement dégoûté, que ma pauvre carcasse m'inspire un bien médiocre intérêt.

— Ah ! à ce point ?... Enfin, maintenant, tu vas bien ?

— Oui, très bien, physiquement. Mais, moralement, je suis très bas.

— Qu'as-tu donc ?

— Des ennuis... je traverse de redoutables difficultés.

— Ce n'est pas nouveau, je crois ? risqua la jeune fille.

— Hélas ! non, mais ça ne fait que croître et empirer.

— Il faudrait avoir le courage de prendre d'énergiques résolutions, d'adopter un autre genre d'existence et d'abord de travailler.

— Oh ! travailler !... A quoi donc quand on n'a pas de métier ?... Et puis l'habitude, l'entraînement me manquent.

— Cependant, lorsqu'on n'a pas d'argent, il n'y a pas d'autre moyen... honorable de s'en procurer.

— Je suis tombé trop bas pour être sauvé par le travail seul. Il faudrait que quelqu'un m'aidât d'abord à sortir des embarras inextricables où je me débats. Et une fois remis à flot, je pourrais peut-être reprendre goût à la vie, c'est-à-dire travailler pour assurer mon avenir.

— Ton père l'avait bien compris. Et quelques jours avant sa mort, il m'avait promis formellement de me prêter cent mille francs, avec lesquels j'aurais pu me refaire une vie nouvelle. La Fatalité n'a pas permis que cette promesse se réalisât... —

Georges, comprenant à quel point l'allusion était brutale et l'invitation

cynique, s'arrêta, un peu honteux, mais attendant néanmoins une réponse, un geste de pitié.

Rien ne vint.

Hélène, distraite autant que perplexe, ne broncha pas.

Alors, le jeune homme se résigna à ajouter :

— On peut dire que le bandit qui a tué mon pauvre cousin m'a joué en même temps un bien vilain tour. Ton père vivant, j'étais sauvé. Lui mort, je n'ai plus devant moi que la perspective d'une fin lamentable.

Hélène ouvrait la bouche pour protester contre un pessimisme qui ne lui paraissait pas justifié, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et Angèle Duprat apparut sur le seuil.

— Oh ! pardon, mademoiselle, balbutia-t-elle, je croyais que vous étiez seule.

— Qu'y a-t-il, ma chère petite ?

— Je vous cherchais, mademoiselle, pour vous demander...

Elle ne put en dire davantage. Elle avait levé les yeux sur le visiteur et la surprise avait soudain figé les mots sur ses lèvres.

— Vous aviez besoin de moi ; je suis à vous dans un instant, ma bonne Angèle, mais vous pouvez parler librement ; que désirez-vous ?

Après être restée un instant silencieuse, la demoiselle de compagnie se décida :

— Ce n'est pas pressé, mademoiselle, murmura-t-elle, je ne veux pas vous déranger, j'attendrai...

Et exécutant un petit salut discret, elle disparut derrière la porte sans ajouter un mot.

Hélène lui fit de la main un signe comme pour dire : "c'est entendu", puis elle se retourna vers son cousin et constata alors qu'il était aussi éton-

né et peut-être plus ému qu'Angèle ne l'avait été lorsqu'elle s'était trouvée brusquement en face du jeune homme.

— Ah ! ça, pensa-t-elle, que signifie ce mystère ?

Mais elle n'eut pas le temps de se livrer à de plus profondes réflexions.

Georges était debout et prenait congé—avec une brusquerie un peu déconcertante, d'ailleurs.

— Adieu, Hélène ! Je ne sais pas quand nous nous reverrons... je suis si découragé que je n'ose pas faire de projet d'avenir... Pour toi, je souhaite que tu sois bientôt délivrée du cauchemar qui pèse sur ta vie et qui enténébre ton cœur, en d'autres termes, que le juge d'instruction, en rendant la liberté à Pierre, te rende le bonheur.

"C'est un souhait que je n'aurais pas pu faire sans douleur, il y a quelques mois, car, alors, je me berçais d'espairs... dont je reconnais aujourd'hui la vanité. Mais, maintenant que mon sacrifice est consommé, je peux tout supporter.

Il s'inclina, serra la main qu'on lui tendait et disparut avant que Mlle d'Everlange, médusée, eût trouvé un mot à répondre.

Hélène, tristement impressionnée, quoiqu'elle voulut s'en défendre, par cette formule d'adieu si profondément désenchantée, ne se ressaisit qu'au bout de quelques minutes. Elle pénétra alors dans sa chambre, où elle savait retrouver sa demoiselle de compagnie.

— Eh bien, qu'y avait-il tout à l'heure ? interrogea-t-elle.

— Oh ! mademoiselle, répondit Angèle, la chose que j'avais à vous demander était tout à fait insignifiante,

je l'ai même oublié en me trouvant en face de...

Elle s'arrêta, hésitante.

—Quoi, voyons?... en face de mon cousin?

—Oui, en face de... de... du monsieur qui m'a apporté, il y a trois semaines, son veston à stopper.

—Ah! ce n'est que cela! fit Hélène en affectant un air indifférent.

Mais, aussitôt, elle sentit que ses jambes tremblantes refusaient de la porter et elle se laissa tomber précipitamment sur un fauteuil, en murmurant à la cantonade, pour dire quelque chose:

—Je savais bien que j'avais vu ce veston sur le dos de quelqu'un de ma connaissance.

Puis, soudain, un souvenir lui revint à l'esprit. Son regard trahit un profond effarement, elle esquissa un geste d'épouvante, machonna une phrase indistincte et se plongea dans une méditation douloureuse, dont ses traits crispés révélaient l'angoisse.

Enfin, au bout d'un quart d'heure d'un silence pénible, que la demoiselle de compagnie n'osa pas interrompre, Mlle d'Everlange se leva. Sa résolution était prise.

Elle demanda à sa femme de chambre son chapeau, son manteau, ses gants, et sortit, l'air accablé, sans donner d'explication.

IX

Hélène se rendait chez Me Henri Mornas, le seul ami, le seul confident, qui pût, dans l'horrible crise qu'elle traversait, lui donner un conseil sage et pratique.

Lorsqu'elle entra dans le cabinet de travail de l'avocat, la jeune fille était en proie à une émotion violente, car,

si elle était sûre, instinctivement sûre qu'elle possédait maintenant la preuve de l'innocence de son fiancé, il lui fallait, pour administrer cette preuve, accuser d'un crime odieux un homme qui était son parent, son camarade d'enfance, qui portait son nom.

Et malgré le peu de sympathie qu'elle éprouvait pour cet homme, il lui en coûtait terriblement de formuler cette accusation.

L'avocat comprit tout de suite, à l'attitude de la visiteuse, que quelque chose de grave se passait. Il s'avança au-devant d'elle avec bonté, le fit asseoir dans un fauteuil et lui demanda avec douceur:

—Qu'avez-vous, mon enfant? Vous êtes pâle et tremblante, vous souffrez, n'est-ce pas?

Me Henri Mornas, qui avait reçu jadis de nombreux services du vicomte d'Everlange, ce dont il lui gardait une reconnaissance infinie, avait connu Hélène tout enfant et avait pour elle une affection toute paternelle.

C'était donc avec tout son cœur qu'il s'était consacré à la défense de Pierre Villars.

Hélène ne parvint à se ressaisir, à dominer son trouble qu'au bout de quelques secondes. Alors, elle dit:

—Ah! maître, si vous saviez!...

Puis, elle s'arrêta, essoufflée, tremblante.

—Voyons, calmez-vous, ma chère petite... Auriez-vous de mauvaises nouvelles?...

—Non, non, maître, ce ne sont pas précisément de mauvaises nouvelles... je crois même que ce sont de bonnes nouvelles pour Pierre... Mais comment vous dire cela?... C'est terrible...

—Prenez votre temps, ma chère enfant... Vous savez que je suis votre

ami et que vous pouvez avoir confiance en moi.

—Je le sais et c'est bien pour cela que je suis ici, car à qui me confier, sinon à vous? N'est-ce pas vous qui m'avez sauvée du désespoir depuis l'horrible drame? Que serais-je devenue toute seule, si vous n'aviez pas été là pour me soutenir?

—Si encore les parents de Pierre avaient pu venir! Mais l'attaque de paralysie, dont M. Villars a été frappé en apprenant l'arrestation de son fils, n'a pas cédé et sa femme n'a pas pu le quitter un seul jour.

—J'étais donc seule, seule avec vous, pour défendre mon fiancé et jusqu'à présent, hélas! nous n'avons pas obtenu de résultats appréciables. Mais, maintenant, je crois que je peux fournir la preuve de l'innocence de Pierre.

—Ne nous emballons pas, ma chère enfant. Voyons cette preuve...

Après s'être recueillie un instant, Hélène commença:

—Vous vous souvenez que le juge d'instruction, lors de sa première perquisition dans le cabinet de mon père, a trouvé dans la corbeille à papiers un bouton de corozo, arraché à un vêtement... inconnu.

—Ce vêtement, nous le connaissons maintenant. Ma protégée, Angèle Duprat, qui est aujourd'hui ma demoiselle de compagnie et qui vivait, il y a quelques jours encore, de son métier de stoppeuse, a eu ce vêtement entre les mains pour réparer la brèche produite par le bouton arraché. Et ce vêtement appartient à mon cousin, Georges d'Everlange.

—Vous en êtes bien sûre?

—Absolument sûre. Georges qui, pour cause, avait caché son nom et son adresse à la stoppeuse est venu

cet après-midi chez moi, et Angèle, naturellement, l'a tout de suite reconnu.

—Il a paru, d'ailleurs, très gêné lui-même en la reconnaissant et s'est éclipsé aussitôt tout penaud.

—Evidemment, si ce n'est pas une preuve absolue, c'est un indice très grave, observa Me Mornas. Alors, il faut en conclure que votre cousin est venu chez vous le jour du crime, après le départ de M. Pierre Villars.

—Sans nul doute.

—Mais avait-il une raison de se quereller avec votre père?

—Il en avait au moins une, très sérieuse. Et, après avoir longuement réfléchi sur ce sujet, je crois pouvoir reconstituer la scène telle qu'elle s'est passée.

—Mon pauvre père était très monté depuis quelque temps contre mon cousin, qui l'accablait de demandes d'argent répétées; il lui a donc probablement fait des reproches au sujet de ses débordements et lui a certainement refusé le prêt d'une somme importante, dont Georges avait un besoin urgent.

—Comment pouvez-vous avoir sur ce point des données aussi précises?

—Je crois en avoir, car tout à l'heure, chez moi, mon cousin a renouvelé cette demande de prêt, en ajoutant même que mon père, avant sa mort, lui avait fait une promesse à cet égard.

—Ce détail est troublant, avoua Me Mornas.

—Or, Georges est très violent, poursuivait Hélène, et mon père l'était aussi. Il est donc très vraisemblable qu'ils se sont disputés et que la dispute a dégénéré en pugilat, lequel a mal fini, hélas!

—Oui, tout cela est fort plausible ; mais comment concilier cette explication avec le récit de Valentin ?

—Je n'y comprends rien.

—En quels termes votre domestique est-il avec votre cousin ?

—Oh ! en très bons termes, je crois. Valentin a vu Georges tout petit et le traite avec beaucoup d'indulgence.

—Alors, alors, il est possible que votre valet de chambre ait caché au juge la visite du baron d'Everlange, ce jour-là, pour ne pas le compromettre.

—C'est, en effet, très possible.

—Il faut nous en assurer, poursuivait l'avocat, je vais vous accompagner chez vous.

Un quart d'heure plus tard, Hélène et Me Mornas pénétraient dans le salon du petit hôtel de la rue de Courcelles. Et Valentin, mandé aussitôt par Hélène, ne tarda pas à paraître.

Pauvre Valentin ! Rongé sans doute par un tourment secret, il avait, depuis la mort de son maître, vieilli de dix ans.

Quand il fut en face d'Hélène, pâle et grave, et de Me Mornas sévère comme la justice, il se mit à trembler de tous ses membres.

—Valentin, commença l'avocat avec douceur, Mlle Hélène et moi, nous vous avons prié de venir pour que vous nous disiez la vérité, toute la vérité, que vous avez—nous en avons la preuve—cachée au juge d'instruction lors de la mort de M. d'Everlange.

—Vous êtes un brave homme, Valentin, et vous aimiez sincèrement votre maître ; vous devez donc désirer que son misérable assassin soit puni comme il le mérite.

—Vous aimez aussi votre jeune maîtresse et vous voyez quelle douleur lui cause l'injuste accusation dont son

fiancé est victime. Réfléchissez, Valentin... et songez qu'en vous taisant, vous vous faites le complice de l'assassin.

—Moi !... Moi !... bégaya le vieillard, complice de l'assassin !... Non, non, je ne veux pas... J'aimais tant le vicomte...

—Alors, pourquoi n'avez-vous pas dit la vérité, Valentin ? demanda Hélène d'un ton de reproche.

—Je ne pouvais pas... je ne savais pas, protesta le domestique.

—Voyons, répondez nettement à mes questions, reprit Me Mornas. Qui est venu voir votre maître après le départ de M. Villars ? Qui a eu, là-haut, avec M. d'Everlange une altercation violente ? Qui a perdu, dans la lutte, ce bouton que le juge a retrouvé dans la corbeille à papiers lors de la première perquisition ?

Le domestique regarda ses deux juges d'un air effaré.

—Vous voyez, poursuivit l'avocat, que nous savons toute la vérité. Il est donc inutile de dissimuler. Mais nous voudrions savoir tout particulièrement pourquoi vous avez caché la visite de M. le baron d'Everlange et laissé ainsi accuser M. Villars, que vous saviez innocent ?

Pour toute réponse, le pauvre Valentin éclata en sanglots.

Enfin, au bout d'un instant, quand il fut un peu calmé, il bégaya :

—Non, non, M. Georges n'a pas tué M. le vicomte, ce n'est pas possible... je n'ai pas voulu l'admettre, c'est pourquoi je n'ai pas dit qu'il était venu.

—Un enfant que nous avons élevé !... Un d'Everlange !... C'était impossible, n'est-ce pas ?... Je n'ai donc pas voulu qu'on pût le soupçonner.

“Seulement, je ne supposais pas qu'on pût accuser M. Pierre Villars, le fiancé de Mademoiselle; et quand j'ai vu comment l'affaire tournait, j'ai été désorienté et je n'ai plus su que faire ni que dire.

“Quel malheur, mon Dieu! Arriver à mon âge pour voir des horreurs pareilles! C'est moi qui aurais dû mourir à la place de M. le vicomte.

Me Mornas arrêta ce débordement de lamentations.

—Cela suffit, Valentin, ordonna-t-il, nous savons maintenant ce que nous voulions savoir. Vous jurez que, cette fois, vous avez dit la vérité.

—Je le jure.

—Et que, devant le juge, vous réitérez ce que vous venez de nous déclarer?

—Je le promets.

—Je ne dois pas vous cacher que vous avez encouru une grosse part de responsabilité et que la justice pourrait vous demander compte de votre faux témoignage. Mais, comme vous êtes repentant et que vous avez péché par pusillanimité et manque de jugement, je ferai tous mes efforts pour que vous soyez traité avec indulgence.

—Merci, monsieur.

—Maintenant, vous pouvez vous retirer. Nous avons besoin de nous concerter, Mademoiselle et moi, afin de prendre de très graves résolutions.

Le domestique s'inclina et disparut.

Le conciliabule de la jeune fille et de l'avocat ne fût pas long. En quelques minutes, ils eurent arrêté leur plan.

Et Me Mornas prenant aussitôt congé d'Hélène, partit pour exécuter ce plan, qui devait—ils l'espéraient—assurer le triomphe de l'innocent et la punition du coupable.

X

Sans perdre une minute, l'avocat se dirigea vers le Palais de Justice.

Lorsqu'il y arriva, il était près de six heures.

—M. Duroc sera probablement parti, songeait-il en gravissant à la hâte les degrés de l'escalier central, je ne pourrai pas lui parler ce soir... C'est de la guigne.

Cette crainte était chimérique.

M. le juge d'instruction Duroc, dont la journée avait été très chargée, était encore dans son cabinet, occupé à étudier des dossiers.

Me Mornas lui fit passer sa carte, sollicitant la faveur d'être entendu le plus tôt possible. Et le magistrat le reçut aussitôt.

—Monsieur le juge, commença l'avocat sans préambule, c'est au sujet de l'affaire Pierre Villars que je désirerais vous entretenir.

—Qui ça, Pierre Villars?

—L'assassinat de M. d'Everlange.

—Ah! parfaitement. Eh bien, qu'avez-vous de neuf à me communiquer?

—Des choses très importantes, monsieur le juge, et qui, certainement vous paraîtront de nature à modifier complètement votre opinion sur la culpabilité du prévenu actuel.

—Ah! bah! Qu'est-ce donc, maître?

—Voici. Vous vous souvenez peut-être qu'en perquisitionnant, le lendemain du crime, dans le cabinet de M. d'Everlange, vous avez découvert dans la corbeille à papiers un bouton de corozo gris à la queue duquel adhéraient quelques brins de laine de même nuance.

—En effet, je crois me souvenir.

—Vous avez confisqué ce bouton en disant — c'est Mlle d'Everlange qui m'a rapporté vos paroles — en disant

ceci ou à peu près: "Si nous découvrons un jour le propriétaire de ce bouton, il y a de grandes chances pour que ce soit l'autur du crime."

—Il est possible que j'aie dit cela. C'est très vraisemblable.

—Eh bien, monsieur le juge, le propriétaire de ce bouton ou plutôt du veston auquel ce bouton était attaché, nous le connaissons maintenant.

—Vraiment?

—Cet homme, dissimulant son nom et son adresse, a porté, il y a quelques semaines, son veston chez une stoppeuse pour faire réparer l'accroc... Or, cette stoppeuse, nommée Angèle Duprat, est aujourd'hui demoiselle de compagnie chez Mlle d'Everlange et, cet après-midi même, elle a reconnu dans le salon de Mlle d'Everlange, où il était en visite... intéressée, l'homme inconnu qui lui avait confié son habit.

—Ah! par exemple, voilà une série de coïncidences!... Et cet homme s'appelle...

—Ce homme s'appelle M. le baron Georges d'Everlange; c'est un petit-cousin du défunt.

—Je reste confondu... Alors, ce Georges d'Everlange serait l'assassin du vicomte?

—Dame! Il me semble que je viens de vous en fournir une preuve péremptoire. Ce n'est pas la seule, d'ailleurs. J'en ai une autre, c'est la confession que nous a faite, dans un magnifique élan de repentir et d'attendrissement, Valentin, le vieux domestique de M. d'Everlange.

"Il avait soutenu jusqu'à présent que M. Pierre Villars avait seul pénétré chez son maître pendant la journée du crime. Aujourd'hui, il nous a avoué qu'après le départ de M. Villars, M. Georges d'Everlange avait eu

avec le vicomte un long entretien... dont la fin lui avait échappé.

Le magistrat regarda l'avocat d'un oeil étonné, narquois, un peu hargneux et grogna:

—Sait-il bien ce qu'il dit, ce vieux Valentin?... Tantôt blanc, tantôt noir! Quand doit-on le croire?

—Il nous a expliqué les raisons pour lesquelles, par suite d'une restriction mentale assez fréquente, il avait cru pouvoir dissimuler la vérité lors de la première enquête. Et, certainement, c'est aujourd'hui qu'il est sincère.

"Mais vous n'avez qu'à le convoquer. Lorsqu'il aura renouvelé devant vous le récit que nous venons d'entendre, je pense que vous serez convaincu de sa sincérité.

—C'est mon devoir, je le ferai appeler demain. Je ferai venir aussi cette Angèle Duprat... C'est bien ce nom-là?

—Oui.

—Et cette jeune personne habite?

—Chez Mlle d'Everlange, rue de Courcelles.

—Très bien.

—Maintenant, monsieur le juge, ajouta l'avocat, voulez-vous me permettre une dernière observation?

—Dites.

—Vous savez que les empreintes digitales de votre prévenu ne correspondent nullement aux empreintes relevées dans le cabinet de M. d'Everlange, ce qui, à mon sens, aurait dû suffire à mettre M. Villars hors de cause.

"Vous l'avez reconnu vous-même, d'ailleurs, implicitement, car, pour refuser la mise en liberté de mon client, vous n'avez pu arguer que de sa complicité hypothétique.

—C'est exact, avoua le magistrat.

—Eh bien, monsieur le juge, poursuivit Me Mornas, si à la suite des dépositions de Valentin et d'Angèle Duprat, vous vous décidez à faire arrêter M. Georges d'Everlange—notez qu'il habite rue Fortuny, 92 — vous pourrez comparer les empreintes digitales du baron avec celles que vous avez relevées chez M. d'Everlange, et je serais bien surpris qu'il n'y eut pas coïncidence absolue...

—Je ne désire qu'une chose: faire éclater la vérité et triompher la justice, conclut le juge d'instruction, avec gravité. Si les indications que vous venez de me fournir me permettent d'obtenir ce résultat, vous aurez droit, maître, à toute ma reconnaissance.

Il se leva, tendit la main à l'avocat et celui-ci s'inclinant avec déférence, se retira tout joyeux, avec l'impression qu'il avait enfin gagné la partie et sauvé son client.

*
* *

Le lendemain matin, Angèle Duprat et Valentin furent convoqués d'urgence au Palais de Justice.

Le juge d'instruction les interrogea séparément. Ce fut d'abord le tour d'Angèle Duprat.

—Mademoiselle, est-il vrai que vous avez eu à stopper un veston de couleur grise, lequel vous fut apporté un jour par un monsieur que vous ne connaissiez pas et que vous avez su depuis être M. Georges d'Everlange?

—Oui, monsieur.

—Les étiquettes portant le nom du propriétaire de ce veston et le nom du tailleur avaient été enlevées, paraît-il?

—Parfaitement, monsieur.

—Le veston que vous avez eu à réparer est bien de même couleur que les brins de laine qui sont attachés à ce bouton?

M. Duroc montrait le bouton de corozo, trouvé dans la corbeille à papiers le lendemain du crime, qu'il venait d'extraire de la serviette de son greffier.

La jeune fille s'approcha pour mieux voir et répondit d'un ton énergique:

—Ces brins de laine appartiennent certainement au veston que j'ai réparé ou du moins à un veston qui serait fait avec la même étoffe.

—Je vous remercie, mademoiselle. Voulez-vous signer votre déposition... Là... Maintenant, vous pouvez vous retirer.

Elle fut remplacée dans le cabinet du juge par Valentin.

—Monsieur, commença-t-il, j'ai dit tout ce que je savais...

—Attendez, attendez... Laissez-moi vous interroger... Vous m'avez déclaré, n'est-ce pas? lors de votre première comparution devant moi, qu'une seule personne, M. Pierre Villars, avait pénétré auprès de votre maître pendant la journée du crime.

—Oui, monsieur. N'ayant pas quitté la cuisine, je croyais...

—Pardon, coupa le magistrat, vous vous êtes carrément rétracté, paraît-il, et vous avez affirmé qu'après le départ de M. Villars, M. Georges d'Everlange avait eu, avec M. Didier, un long entretien, dont la fin vous avait échappé.

—C'est exact, bredouilla le vieux domestique, je ne pouvais pas supposer, puisqu'il s'agissait de M. Georges..

—Vous n'aviez pas de suppositions à faire. Vous deviez simplement dire la vérité. Oui ou non, M. Georges d'Everlange est-il venu chez votre maître dans l'après-midi du crime?

—M. Georges est venu. Là-dessus, pas l'ombre d'un doute...

—Alors, la première fois, vous avez fait une déposition mensongère?

—Je l'avoue... Je ne savais pas comment faire pour concilier tout...

—Il suffit, interrompit le juge. Vous pouvez vous retirer.

Une fois seul, le magistrat, la tête dans ses mains, se mit à réfléchir. Ce fut l'affaire d'un instant. Sa résolution fut bien vite prise. Saisissant sur son bureau une feuille à en-tête, il y traça quelques mots, puis sonna un huissier, à qui il remit le papier en glissant tout bas:

—Pour M. Gaucher, commissaire aux délégations judiciaires.

Une heure plus tard, M. Georges d'Everlange était devant la juge d'instruction, qui lui fit simplement subir un interrogatoire d'identité et lui déclara ensuite qu'il l'inculpait du meurtre de M. Didier d'Everlange.

Le baron protesta avec véhémence, s'emballa, s'indigna, mais dut se résigner tout de même à aller passer la nuit à la prison de la Santé.

Le lendemain, à deux heures, d'Everlange fut ramené au Palais de Justice et, cette fois, put être interrogé sur le fond en présence de l'avocat qu'il avait choisi: M. Lebief.

Sans préambule, le juge commença:

—Lorsque vous avez appris que M. Didier d'Everlange avait été assassiné, quelle fut votre impression?

—Je fus violemment ému, profondément affligé, répondit le baron après une légère hésitation. J'avais, en effet, une reconnaissance infinie et

une affection sincère pour mon cousin, qui avait remplacé auprès de moi mon père trop tôt disparu.

—Comment se fait-il alors que vous ne vous soyez pas dérangé pour aller porter tout de suite vos condoléances à Mlle d'Everlange?

—J'avais, ce matin-là, un rendez-vous extrêmement important. Dès que je fus libre, je me redis chez ma cousine.

—Vous n'y êtes allé qu'après l'arrestation de votre ami Pierre Villars? Quelle fut votre impression en apprenant cette arrestation?

Je fus terrifié d'abord, puis en réfléchissant, je me consolai rapidement, en me disant: "Bah! Pierre ne peut pas être coupable. L'erreur sera vite reconnue et réparée."

—Vous n'aviez pas vu M. Didier d'Everlange depuis quelque temps?

—Je ne me souviens pas très bien. Une semaine ou deux peut-être...

—Cependant, Valentin, le valet de chambre de votre cousin, affirme que vous êtes venu le voir chez lui pendant l'après-midi du crime.

—Valentin?... Il a affirmé au contraire que M. Pierre Villars seul avait pénétré ce jour-là auprès de son maître.

—Il s'est rétracté.

—Ah!... Mais quand doit-on le croire?... Au surplus, si j'étais venu, ce jour-là, à l'hôtel de la rue de Courcelles, mon ami Pierre Villars qui avait déjeuné chez mon cousin m'aurait vu.

—Valentin déclare que M. Villars était parti quand vous êtes venu.

—C'est un mensonge.

—Vous ne pouvez pas le savoir. D'ailleurs, il y a une preuve de votre passage, ce jour-là, dans le cabinet de travail de votre cousin.

—Laquelle donc?

—Ce bouton... ce bouton, qui a été arraché de votre veston au cours de la lutte que vous avez soutenue contre votre adversaire et qui est tombée dans la corbeille à papiers, où je l'ai trouvé moi-même. Le reconnaissez-vous?

—Ce bouton ressemble à beaucoup d'autres.

—Sans doute, mais celui-ci est bien votre propriété.

—S'il est à moi—ce que je ne saurais préciser—j'ai pu le perdre lors d'une visite antérieure chez mon cousin.

—Non, vous l'avez perdu le jour du crime, car, ce jour-là, vous aviez précisément le veston auquel il a été arraché, et que... ce veston avait besoin, le lendemain ou quelques jours plus tard, d'une sérieuse réparation, puisque vous l'avez porté chez Mlle Angèle Duprat pour le faire stopper.

Le baron, la tête basse, resta muet, confondu.

—Vous avouez?

—Jamais.

—Bien; on va vous ramener à votre cellule. Demain, nous poursuivrons cet interrogatoire.

Et le lendemain, Georges d'Everlange, qui avait passé la nuit à réfléchir, avait compris l'inutilité de ses dénégations en face des charges accablantes qui pesaient sur lui.

A peine était-il en présence du juge d'instruction qu'il s'effondra—loque lamentable—en confessant son crime.

XI

Hélène d'Everlange, que deux mois de tortures morales, atroces, avaient littéralement épuisée, dormait, ce matin-là, d'un sommeil lourd.

Angèle ayant frappé plusieurs fois à la porte de sa chambre sans résultat, se décida enfin à entrer, prise déjà d'une vague inquiétude.

S'approchant du lit, elle contempla un instant la dormeuse, se demandant ce qu'elle allait faire.

“Quel malheur de réveiller Mademoiselle! pensait-elle; après tant de tribulations, elle a tant besoin de repos!... Au moins, pendant qu'elle dort, elle oublie ses peines... Il faut pourtant que je lui remette cette dépêche.”

A ce moment, Mlle d'Everlange fit un mouvement et ouvrit les yeux.

Apercevant Angèle à côté d'elle, son télégramme à la main, elle se redressa vivement et demanda:

—Qu'est-ce que c'est, ma bonne petite?

—C'est une dépêche qui vient d'arriver pour vous, mademoiselle, mais je n'osais pas vous réveiller, vous dormiez si bien!

—Donnez vite.

La bande arrachée, Hélène lut d'un coup d'oeil les deux lignes du message et poussa un soupir de soulagement.

—Rien de grave, Angèle, murmura-t-elle. J'ai eu peur, je suis si nerveuse, je me crois toujours sous la menace de quelque catastrophe... Heureusement, la nouvelle est agréable, c'est Mme Villars, la mère de Pierre, qui annonce son arrivée pour aujourd'hui. Son mari va un peu mieux et elle peut s'absenter un jour ou deux.

—Tant mieux! Cette visite va vous faire du bien, mademoiselle.

—Oui, je suis très contente. La mère de mon fiancé est si bonne, si charmante, si intelligente. Moi qui n'ai pas connu ma pauvre maman, je

sens que je vais l'aimer comme si elle était ma propre mère.

Elle s'arrêta un instant, pensive ; puis regarda la pendule.

— Oh ! déjà dix heures vingt ! s'écria-t-elle. Vite Angèle, donnez-moi mes affaires et dites à Valentin d'aller dans une demi-heure, chercher un taxi, il faut que je sois à la gare St-Lazare à onze heures et quart. . .

*

* * *

Hélène était déjà depuis un bon moment sur le quai quand le train du Havre stoppa. Elle se précipita vers un wagon de première classe, à la portière duquel se penchait une femme aux cheveux blancs, au visage fatigué, mais dont les beaux yeux bruns gardaient une délicieuse expression de candeur et de bonté.

Les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en pleurant mais sans pouvoir articuler une parole.

— Ma pauvre petite, murmura enfin la vieille dame, quelle horrible épreuve !

— Ma mère ! balbutia simplement Hélène.

— Oui, ma fille, je suis bien votre mère... une mère qui vous aime tendrement et qui vous remercie de votre fidélité, de votre confiance envers son fils.

— Oh ! comment aurais-je pu douter de lui ? Le soupçon ne m'a pas effleurée une seconde... J'ai toujours été sûre de son innocence, comme je suis presque sûre maintenant qu'il sortira triomphant de cette épreuve.

— Puissiez-vous dire vrai ! Mais vais-je pouvoir le voir ? demanda Mme Villars anxieuse.

— Sur ce point, je ne puis rien affirmer, répondit la jeune fille. Le juge d'instruction, qui ne voit pas clair du tout dans cette affaire, n'est guère conciliant. Cependant, il me semble que nous touchons au dénouement... un dénouement favorable, naturellement.

— Ah ! ah !

— Je l'espère du moins.

— Il y aurait donc du nouveau ?

— Oui, notre avocat, Me Mornas, se livre en ce moment à des démarches, dont nous attendons les meilleurs résultats. Il est donc possible que Pierre soit libre d'ici peu.

— Libre et hors de cause ?

— Peut-être ; je ne peux rien préciser.

— Quelle joie ce serait pour nous tous, mon Dieu !... Espérons.

Tout en échangeant ces propos, les deux femmes avaient gagné la cour du Havre où le taxi les attendait. Celui-ci, dès qu'elles furent installées, fila rapidement vers la rue de Courcelles.

Lorsqu'il s'arrêta devant la porte de l'hôtel, Hélène aperçut sur le seuil la bonne Angèle, qui attendait avec impatience, l'air très ému, et qui s'écria aussitôt :

— Vite, vite, madame, mademoiselle, entrez au salon. Il y a là Me Mornas qui a une bonne nouvelle à vous annoncer.

La jeune fille se précipita dans le salon, suivie lentement par sa future belle-mère.

L'avocat était là, en effet ; il avait l'air rayonnant.

— Eh bien ? interrogea-t-elle.

— Eh bien, le coupable a avoué hier soir. M. Pierre Villars sera libre dans un instant.

Mme Villars, que les inquiétudes et les veilles depuis plusieurs semaines

avaient épuisée, ne put pas supporter cette nouvelle émotion. Elle regarda d'un air désorienté Me Mornas et Hélène et porta la main à sa poitrine comme si la respiration lui manquait; puis ses yeux se voilèrent, et elle tomba sans connaissance.

Heureusement, un fauteuil se trouva là pour la recevoir.

Quand, au bout d'un instant, elle eut repris ses sens et que le calme fut rétabli, l'avocat expliqua en quelques mots ce qui s'était passé depuis la veille, puis ajouta :

—Maintenant, je vous demande la permission de me retirer pour courir à la prison. La levée d'écrou aura lieu sans doute à midi ou midi et quart, je veux être là pour que M. Villars ne soit pas seul en cette minute si poignante...

—Je vous accompagne, s'écria Hélène.

—Non, non, ma chère enfant, vous n'avez pas besoin de cette émotion... et puis vous ne pouvez pas laisser Madame seule ici. Restez donc toutes les deux. Dans une heure, je vous ramènerai votre fils, votre fiancé.

La jeune fille s'inclina mais bien à regret: elle avait si grande hâte de revoir celui qu'elle aimait!

Après deux mortelles heures d'attente, l'auto, qui ramenait l'avocat et son client devenu son ami, stoppa enfin devant la porte de l'hôtel. Et Pierre Villars, sautant à terre le premier, fut bientôt dans les bras de sa mère, puis dans ceux de sa fiancée.

Quelle joie après tant de tracas et de si cruelles inquiétudes!

—Mon enfant!... mon cher enfant! ne cessait de répéter la pauvre mère éplorée, que je suis heureuse!... Et ton père!... Il va être guéri du coup, j'en suis sûre.

—Comment va-t-il?

—Mieux, beaucoup mieux. Il devenait le dénouement favorable... C'est pour cela qu'il m'a permis de partir.

—Bon et cher papa, quelle joie ce sera pour lui de presser dans ses bras son fils retrouvé... un fils n'ayant jamais cessé d'être digne de lui!

—Ça, il n'en a jamais douté, comme moi-même, comme nous tous, déclara la jeune fille d'un ton ferme.

—Je sais, affirma Pierre, et c'est cette confiance inaltérable qui m'a soutenu dans l'épreuve... Vous ne pouvez pas savoir, maman, quelle femme admirable Hélène a été pendant ces jours horribles, quelle fermeté, quel courage elle a montrés... C'est grâce à elle que j'ai pu lutter...

—Vous exagérez, Pierre, protesta doucement la jeune fille, j'ai essayé d'être courageuse, mais je n'ai pas toujours réussi. Sans les conseils sages et réconfortants de Me Mornas, sans l'amitié de Gisèle et le dévouement d'Angèle, je ne sais pas ce que je serais devenue.

—Brave Angèle, s'écria Pierre, quelle reconnaissance je lui dois! C'est grâce à elle que nous avons été mis sur le chemin de la vérité.

—C'est vrai, murmura Hélène tristement, mais pour moi quelle horrible chose!... Mon père tué par cet homme à qui il avait fait tant de bien!... Dans ma joie de vous revoir, j'oubliais cette honte... Vous l'évoquez avec raison... Pourrai-je l'effacer jamais?

—Si, si, affirma le jeune homme sur un ton d'ardente conviction, ma tendresse vous fera tout oublier.

Pour toute réponse, Hélène lui tendit la main qu'il baisa longuement en balbutiant tout bas:

—Ma chérie!

—Voyons, intervint Mme Villars, ce n'est pas le tout de parler, il faut prendre des résolutions. Je trouve que le séjour de la prison a pâli et amaigri mon fils. Ma chère Hélène me semble avoir également besoin de changer d'air et de se reposer.

—Si vous êtes de mon avis, nous allons partir tous les trois pour la Normandie. Vous serez mieux là-bas, dans le calme et la paix des champs, pour vous remettre de vos émotions et de vos fatigues. Notre affection vous y aidera, d'ailleurs.

D'un regard, Pierre interrogea la jeune fille.

—J'accepte, répondit-elle. Maintenant que je vous ai retrouvé, il me semble que je ne pourrais plus me passer de votre présence.

—Donc, voilà qui est convenu, conclut la maman tout attendrie. Nous partons tous les trois ce soir. Et dans un mois, le mariage!...

—J'espère, dit Hélène, que ma chère Angèle voudra bien me suivre : il me serait pénible de me séparer d'elle.

—Bien sûr que Mlle Angèle nous accompagnera, approuva le jeune homme, et puisque c'est à elle que nous devons notre bonheur, elle aura toujours au milieu de nous une place privilégiée... jusqu'à ce qu'elle trouve l'époux rêvé qui puisse lui assurer l'existence heureuse qu'elle mérite.

*
* *

Ce fut seulement deux mois après—on avait reculé la date pour que M. Villars père fût bien rétabli et pût prendre sa part de la fête—que fut célébré, dans l'église de Châteaueux, le mariage de Pierre et d'Hélène.

Jamais union ne s'était annoncée sous de plus heureux auspices.

Pourquoi fallut-il qu'une ombre envahît ce jour-là l'âme ensoleillée d'Hélène?... La veille, le jury de la Seine avait condamné à mort M. le baron Georges d'Everlange!

FIN

DANS NOTRE NUMERO DE JUIN NOUS PUBLIERONS:

"UN DE PLUS"

par ARTHUR DOURLIAC

— suivi de —

"LE BOLCHEVISTE INFIRME"

par ROGER LANOUE

RETENEZ D'AVANCE VOTRE PROCHAIN NUMERO

ASTRONOMIE

LA LUNE EN FOLIE

La lune, pour des raisons scientifiques inconnues, dérive sensiblement de sa marche apparente.—Un corps étranger exerce sur elle une mauvaise influence.—Ce corps serait-il une énorme planète que nous ignorons ?

L'une des tâches les moins enviables de l'astronome est de pronostiquer à un degré de précision infinitésimal la position dans l'espace des différents corps célestes. Il doit calculer les positions respectives du soleil, des planètes et des étoiles les plus rapprochées, à toute heure du jour, et publier les résultats de ses recherches, sept ans d'avance, dans les almanachs à l'usage des navigateurs, des explorateurs et de tous ceux dont les travaux exigent son usage. En faisant ces prédictions, l'astronome table sur des données ou des formules, plus ou moins compliquées, qui ont été trouvées par des mathématiciens d'une habileté et d'une science souvent contestables et sur des observations antérieures relatives aux positions des corps célestes dans des époques reculées.

L'astronome localise un point donné dans l'espace, tout comme nous localisons un point sur la surface de la terre, en prenant son ascension et son inclinaison lesquelles correspondent exactement à notre longitude et à notre latitude. Tous les grands télése-

pes sont munis de cercles d'ascension et d'inclinaison sur lesquels les directions nécessaires peuvent être prises, après consultation d'un almanach pour amener tous les objets qui se trouvent dans les cieux dans le champ ou dans l'axe visuel du télescope.

Ce qui, il y a soixante-quinze ans, parut être une erreur dans le calcul de la position d'Uranus, amena la découverte d'une nouvelle planète, Neptune. La théorie sur laquelle furent basés les catalogues ou listes d'étoiles d'Uranus était basée sur toutes les forces ou influences connues s'exerçant sur Uranus. Mais il se trouvait un corps inconnu qui poussait légèrement la planète, l'écartant petit à petit de sa course coutumière. En calculant la force de déplacement et la direction de cette poussée, l'astronome en vint à localiser ce corps agité et à le tenir au bout de son télescope. C'était Neptune.

Mais aujourd'hui, l'astronome a à résoudre un problème beaucoup plus difficile et qui nous touche de plus près. La lune est en folie; elle sort de la bonne voie, elle fait des bêtises. Quelles sont ces mauvaises influences qui s'exercent sur notre satellite, la lune? A quoi doit-on attribuer sa mauvaise conduite? Malheureusement, les astronomes ne peuvent pas, comme dans le cas de la fréquentation d'Uranus et de Neptune, attribuer les écarts de la lune au voisinage d'un corps inconnu. Tout corps qui pourrait, qui aurait la puissance suffisante pour dé-



Quel est le corps étranger qui fait sortir la lune de sa voie ordinaire?

ranger ou incommoder la lune serait visible à nos yeux depuis très longtemps.

La lune, (à cause de son sale tempérament, peut-être!) est certainement de tout le système solaire le corps le plus désagréable, et pour prédire sa position même sous l'action de forces connues, les mathématiciens passés et présents ont dû y mettre toute leur science. Cette difficulté à situer la lune vient surtout de ce qu'elle est une satellite beaucoup plus considérable que sa planète-mère et que sa course est fortement incommodée par les planètes voisines du système solaire.

Il y a environ trente ans, un astronome célèbre entreprit une étude approfondie sur la marche de la lune. Après des recherches de vingt ans sur la théorie pure de cette marche, ce professeur put rédiger un nouveau catalogue sur la course de cette planète, qui a remplacé celui de Hansen, fait en 1857 et qui est déjà hors d'usage.

Les résultats des recherches de ce savant furent réunis en trois forts volumes, publiés en 1919 dans toutes les langues des pays civilisés, d'Europe et d'Amérique.

Pour donner une idée de la difficulté du travail entrepris par ce professeur, disons que quinze cents termes affectant la marche de la lune reviennent dans le catalogue au lieu de trois cents qui servirent à Hansen, pour parfaire le même travail.

Dans la préparation de son catalogue, le professeur trouva que, à moins de changements presque impossibles, la lune irait toujours en déviant de sa course primitive. L'accélération de la lune dans sa marche est telle qu'elle dérouté toutes les lois de la gravita-

tion. La marche de la terre autour du soleil, ou sa gravitation autour du soleil, est aussi accélérée au point de rendre absolument inexplicable la théorie de la gravitation.

Ce qui complique encore l'étude de la position de la lune dans l'espace, c'est que certaines irrégularités de marche, dues à des causes inconnues, qui se manifestent dans la lune, étaient moins sensibles il y a trente ans qu'aujourd'hui. Ces irrégularités augmentent tellement qu'elles ne peuvent plus être expliquées par les méthodes qui étaient satisfaisantes, il y a un quart de siècle.

Cependant, une erreur relevée dans la position de la lune ne peut être que très petite. La lune est au plus sortie de sa voie de quelques millièmes de son propre diamètre.

Imaginons, pour mieux illustrer ces données ingrates, deux lunes dans le ciel, l'une dans la position que nous connaissons et l'autre dans une position arbitraire que nous lui donnerons pour cette démonstration. Regardées au travers d'un télescope, les deux lunes apparaîtront à l'oeil de l'astronome comme n'en formant qu'une. La distance entre les deux centres n'excèdera pas beaucoup dix à douze milles, mais nous devons nous rappeler que pour trouver cette solution, l'astronome a eu recours à ses catalogues.

Ce que l'astronome veut avant tout trouver, c'est la nature de la force mystérieuse qui affecte la marche de la lune. Les irrégularités de sa course deviennent intolérables, comme le furent celles d'Uranus, il y a 75 ans.

Plusieurs théories ont voulu expliquer la conduite erratique de la lune. Aucune n'est satisfaisante, sinon concluante, définitive.

Si nos savants astronomes résolvent ce difficile problème, il n'est pas impossible qu'ils découvrent en même temps quelques lois inconnus de course ou de gravitation. La cosmologie est pleine d'exemples de ce genre. Presque toujours, en cherchant à expliquer ou à résoudre une erreur apparente, les astronomes en sont venus, sans le vouloir ou sans s'y attendre, à faire des découvertes de grande importance.

Espérons donc, puisque déjà cela s'est vu, que les erreurs sérieuses qui se manifestent dans la marche de la lune conduisent quelques savants à faire certaines découvertes sensationnelles qui feront mieux connaître aux profanes que nous sommes la composition de la calote des cieux.

— 0 —

PETITS FRUITS DE JARDIN

En utilisant les terrains inoccupés, en arrière des maisons d'habitation, plusieurs jardiniers amateurs ont négligé jusqu'à présent la culture des petits fruits.

Des fruits fraîchement cueillis sont un luxe pour la table. La cause des prix élevés de ces fruits provient de leur rareté sur les marchés, du manque de main-d'œuvre et des frais de cueillette et de transport.

C'est très facile de cultiver des framboises, des cassis et des groseilles. On devrait en cultiver autant que possible et les utiliser sous formes de fruits frais et en faire des conserves. Nulle autre espèce de fruits ne répond plus rapidement aux soins qu'on leur donne; toutefois, pour en obtenir un plein rapport, tant en quantité qu'en qualité, il faut leur donner une attention spéciale.

NOS ANCETRES LES GAULOIS

Découverte de tombes gauloises remontant au 1^{er} siècle de notre ère

Il y a quelques mois on a découvert en France, à Martres-le-Veyre, au sud de Clermont-Ferrand, plusieurs tombes gauloises, et on espère en découvrir d'autres encore au cours des fouilles que l'on va continuer. Le territoire de cette région, arrosée par l'"Allier", jouit d'un climat tempéré et très fertile; il était habité par de



nombreuses bourgades gauloises, et c'est principalement parmi les habitants de cette contrée que le célèbre Vercingétorix, ce vaillant chef gaulois, leva les guerriers qui, sous sa conduite, offrirent la dernière résistance aux romains envahisseurs.

Cette découverte, due au simple hasard d'un coup de pioche, révèle d'une manière inespérée, avec une émotion saisissante, toute l'activité industrielle et agricole, toute la vie intime d'une bourgade gauloise du premier siècle de notre ère.

Comment? M. Camille Jullian, avec le feu qui anime chacune de ses communications, l'exposait l'autre jour à ses confrères de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en analysant un rapport de M. Auguste Audolent, le savant correspondant de l'Institut en Auvergne.

Le coup de pioche avait heurté une planche. Cette planche était le couvercle d'un cercueil. Ce cercueil fut ouvert et alors, on vit, pendant quelques minutes, une femme très belle à la longue chevelure nattée. Puis, tout à coup, le visage de cette femme s'évanouit en poussière, et sous sa robe de serge, son corps s'affaissa, disparut aussi. Il ne resta qu'un squelette habillé, et divers objets constituant le "mobilier" funéraire.

Cette femme avait dormi là pendant dix-huit siècles, intacte, parfaitement conservée par les émanations de gaz acide carbonique provenant de sources minérales voisines.

On connût son âge par l'examen des objets trouvés dans le cercueil. Et l'on s'empressa de fouiller les terres d'alentour.

Elles livrèrent cinq autres tombes: celle d'une jeune femme blonde, vêtue de blanc et chaussé de très fins brodequins de cuir ne pesant pas plus de 112 grammes; celle d'une femme moins jeune qui, à sa chevelure naturelle, avait ajouté le renfort d'une natte postiche; celle d'une fillette, celle d'une autre femme encore, et d'un vieillard barbu.

Mais c'est le "mobilier" de ces tombes qui importe: des pièces de monnaie, d'abord, qui les datent; puis des vases, de la vaisselle, des corbeilles, des objets de toilette ou de parure, du linge, des vêtements et chaussures—le tout fabriqué d'hier, dirait-on,—et

jusqu'à des grains, jusqu'à des fruits à peine flétris, jusqu'à une branche de buis encore verte!

Ce miracle, les chimistes l'expliquent, nous l'avons dit, par le gaz qui, plus lourd que l'air, avait chassé celui-ci des cercueils, et qui avait, non point momifié les corps, mais entretenu leurs formes, en même temps que le "neuf" de tout ce qui avait été inhumé avec eux, pendant les dix-huit cents ans.

Jamais on n'avait trouvé des choses aussi anciennes en un pareil état de conservation. On comprend dès lors la valeur des révélations qu'a pu apporter l'étude par des spécialistes des tissus, des chaussures, de la verrerie, de la poterie, de tous les objets trouvés dans les cercueils de Martres-de-Veyres. On sait exactement aujourd'hui, par cette étude, quels étaient les procédés industriels dans ce coin de la Gaule du premier siècle, comme l'on sait, par la natte postiche et par maints autres détails, que les moins coquettes l'étaient plus que celles de la nôtre.

—o—

PLUS-VALUE DES PRODUITS DU BOIS

Un achat récent de matériaux de seconde main montre que l'on se rend compte de la valeur du bois de service. L'année dernière, on a démolé un pont de bois à Bellevue, Ont., sur le chemin de fer Algoma Central, pour le remplacer par un autre en fer. Ce pont fut construit il y a environ douze ans, avec du sapin Douglas. Les 1,250,000 pieds de madriers, employés en cette structure, ont été vendus plus cher qu'ils n'avaient d'abord coûté.

QUELQUES RECORDS PITTORESQUES

On vient d'admirer en France un plongeur vraiment extraordinaire qui a établi le record, jamais atteint par personne, de trois minutes entières sous l'eau. Ce séjour eut lieu dans un aquarium en verre sous les yeux mêmes du public qui put constater l'authenticité absolue de ce tour de force.

J'aime infiniment ceux qui ont ainsi le désir de posséder au milieu de leurs contemporains un titre exceptionnel qui leur permet d'avoir de quelque façon la suprématie sur tous les autres, même si leur record est pittoresque et peut être absurde. C'est une grande fierté d'être seul au monde à avoir pu faire quelque chose qu'aucun n'a été assez audacieux, assez patient ou assez malin pour réaliser.

Ces recordmen gardent une légitime fierté de leur exploit, qui, s'il n'a pas eu trop souvent, d'utilité pratique, fait d'eux des "as". Et il est toujours intéressants d'être l'"as" de quelque chose.

Je me souviens de la façon dont le père Tampicot, qui habitait justement mon quartier, faisait chaque soir son entrée au café où les gens le regardaient boire. Le père Tampicot avait cette gloire d'avoir au Creusot, marché à reculons, tout d'une traite, sans défaillance pendant 7 kilomètres huit cents mètres. Ce record n'avait jamais été battu, la marche des écrevisses étant un sport fort difficile. Je suis certaine que le père Tampicot chaque soir, espérait que quelqu'un viendrait le défier et que malgré l'âge et le

ventre qu'il avait maintenant, il se serait remis en ligne.

Je me souviens aussi dans cette formule sportive un peu spéciale de l'Italien Bianchetto qui exécuta 50 kilomètres à reculons, mais à bicyclette.

Un certain Cibrelrier, pendant l'Exposition de 1900 se distingua en roulant un demi-muid pendant toute une nuit sur la piste du vélodrome.

En 1901, un Français, Blanchon, se rend de Paris à Berlin sur des échasses, sans en descendre, dormant la nuit appuyé contre les murailles.

Un bûcheron du Mississipi, qui avait gagné dans son pays, nombre de ces courses peu banales que se disputent chaque année des bûcherons montés sur des bûches qu'ils roulent avec leurs pieds, s'exhiba à Londres et traversa la grande cité toute entière, juché sur un cylindre creux en fer blanc.

A Paris en 1908, les célèbres danois Baptiste et Franconi firent froidement une course entre eux sur le terreplein de la Place de l'Opéra avec cette légère particularité, que ces corrects gentlemen, tous les deux en frac "marchaient sur la... tête".

Shiers se rendit de Manchester à Londres en roulant sous ses pieds adroits un globe de 20 livres et, en 1904, Williamson étonna la même ville, en conduisant avec ses doigts de pieds une voiture à 4 chevaux.

On n'a pas oublié le concours musical de claqueurs de fouets qui eut lieu à Longjumeau. Le gagnant exé-

cuta "La Marseillaise", sans une fausse note.

A Gourdon, en 1897, se tint l'assemblée des casseurs de noix. Le gagnant en cassa 2,788 en une heure.

Depuis 1888, existe à Londres un championnat d'éplucheurs de pommes de terre. Chaque compétiteur reçoit 6 livres de ces légumes à peler. Le dernier gagnant, James Goddard, l'année qui précéda la guerre, les éplucha en dix-neuf minutes.

Le championnat des compteurs d'argent est encore une institution anglaise. Il s'agit de compter \$250.00 et les distribuer en des sacs devant contenir \$25.00. La somme est, bien entendu, réalisée en pièces de toutes sortes. Le record fut établi en neuf minutes.

Les fumeurs se livrent à de nombreux concours. L'Américain Lee fuma 50 cigares consécutivement sans boire ni cracher. Il y eut à Bruxelles en 1905, un concours de lenteur parmi des fumeurs. Le gagnant fit durer son cigare plus de deux heures.

K. Lowney est record du monde des écailleurs d'huîtres. Il ouvrit 100 huîtres en quatre minutes. Franck Barrette en écailla 2.500 en deux heures seize minutes.

Une Française, Mme Dublé triompha, en 1913 à Spa, dans une amusante épreuve où elle confectionna 2,000 sandwiches en dix-neuf heures, employant pour cette opération, 22 jambons et 40 pains de 4 livres.

On sait combien le sexe fort reproche aux femmes de s'attarder dans les magasins pour faire des emplettes. Une Anglaise a voulu faire mentir la médisance masculine. Elle fit le pari d'acheter un article, avec facture à l'appui, dans chaque magasin de Londres et de revenir à son domicile, dans

l'espace d'une heure et demie. Le pari fut gagné.

John Roberts, le plus célèbre joueur de billard du XIXe siècle, engagea une sensationnelle partie en se servant d'un parapluie en guise de queue.

Une partie de lawntennis fut jouée, à Edimbourg, en 1884, où l'on se servit de bouteilles de Soda en guise de raquettes.

Londres organise souvent des concours entre barbiers. Dix garçons coiffeurs "entreprennent" au même signal un client.

Le record du saut à la corde n'appartient pas à une jeune fille, mais à Fraskin qui exécuta 2,044 bonds en 13 minutes.

Allan Riffin est champion du monde de la valse. Il valsa vingt-cinq heures, trente-trois minutes, dix secondes, à New-York, devant un jury. Il avait parié de lasser le pianiste. Mais celui-ci tint bon. Il est vrai que l'Italien Kancia fit mieux encore. Pendant quarante-huit heures, il exécuta au piano 250 compositions, avec deux seuls repos de dix minutes.

Nombreux furent, en Amérique, les matchs entre bouchers. Dans l'un de ces curieux tournois, le vainqueur ne mit guère plus de trois minutes pour découper un mouton en dix morceaux.

Mais aucun sport ne compta plus de championnats que la goinfreterie. Tout New-York, il y a quelques années, s'intéressa au concours de mangeurs de biftecks. Patrick Wiwes y dévora en un seul repas 7 kilogrammes de boeuf, mais son principal concurrent Charles Ogram, battu sur la quantité, se rattrapa sur la vitesse; en 3 minutes 3 kilos. Frédérick Nackay, de Kansas, goba 300 huîtres en huit minutes. Sam Suffern, de New Jersey, ingurgita 30 bouchées à la reine en cent quatre-

vingt secondes. Williamsburg de Rotterdam empiffra 50 oeufs à la coque en une heure. Charles Pearsall, un Ecossais, pendant 60 jours, avala quotidiennement 5 douzaines d'oeufs durs à raison de 30 le matin et 30 le soir. Westwood vida un baril de pommes en une semaine. M. Finck, un Suédois, dégusta 90 abricots en sept minutes. Woewermanns absorba 14 demis en trois minutes.

La guerre n'a pas diminué ce besoin de se singulariser par l'établissement d'un record, auquel personne ne pense.

La vraie gloire n'est pas tant d'avoir pu faire des choses formidables. C'est surtout d'avoir fait ce que n'ont jamais fait les voisins...

Henry De FORGE.

—o—

COLERES D'ARTISTES

Un jeune peintre s'en étant allé un jour chez un marchand de tableaux pour se défaire de quelques toiles, s'en vit offrir un prix si grotesquement dérisoire, qu'il lui éclata de rire, et s'en fut chez un autre marchand... A défaut d'autre chose, ce geste prouverait quelque naïveté, puisque le second marchand lui offrit pour ses mêmes toiles, un peu moins d'argent que le premier.

—Qu'à cela ne tienne, se dit le jeune peintre. J'en verrai un troisième. Et, s'il le faut, je les verrai tous...

Dire est bien... Faire est autre chose... Au bout de la cinquième visite, le jeune peintre, las de brinqueballer ses "navets", les creva simplement du bout de sa bottine, et alla les jeter en Seine.

Voilà une colère d'artiste. Mais une colère élégante. De vieux maîtres, quand ils s'en mêlaient, y allaient de toute autre façon. Lamartine, dans son livre sur "Benvenuto Cellini", rapporte que l'auteur du "Persée" fit rencontre, à Florence, du sculpteur Pierre Torrigiani.

—Il avait plus l'air, dit Benvenuto, d'un guerrier que d'un artiste. Sa voix était éclatante, ses gestes hardis.

C'est lui qui, en effet, plaisanté un jour par Michel-Ange, dota ce dernier d'un coup de poing si formidable qu'il sentit, avoua-t-il, l'os et les tendons fléchir sous sa main, comme un cor-net. Michel-Ange en conserva le nez tordu pour le reste de ses jours...

Mais il faut pardonner à Torrigiani. Il avait le sang bouillant—et du courage. Puis, il s'estimait et estimait son art à grand prix. C'est ainsi qu'"ayant fait en Espagne une Vierge qu'on voulut mal lui payer, il la brisa à coups de marteau", nous conte Lamartine : ce qui le fit mettre dans les prisons de l'Inquisition, où il se laissa mourir de faim pour n'être pas brûlé.

—o—

D'après le dernier recensement qui vient d'être fait en Espagne, la population de ce pays est de 21,500,000 habitants.

—o—

Importante découverte—Le Dr Ells, géologue du gouvernement fédéral, a découvert à l'ouest de LePas, à un pied et demi sous terre, les restes d'un monstre préhistorique qui devait mesurer de 40 à 50 pieds de long. C'est l'animal de beaucoup le plus gros découvert jusqu'ici dans l'Ouest, et l'on croit qu'il sera d'une grande importance à la science. Le nom de cet animal est le "Gorgosaure".

LA DINDE, L'AIGLE OU LE PHENIX

Nos coutumes nationales sont à la fois d'origines française et anglaise. Bien qu'ayant conservé intactes les traditions et habitudes de nos ancêtres venus de France, avec les années, des coutumes nouvelles apportées d'Angleterre, celles-là, et de la Nouvelle-Angleterre (Etats-Unis actuels)

tes de langue anglaise font aussi d'ailleurs.

Aux Etats-Unis, la dinde fut en honneur bien avant l'aigle. Les Puritains d'Ecosse, qui émigrèrent de leur pays sous les règnes de Jacques 1er et de Charles 1er, pour fonder les différentes colonies anglaises d'où sont sortis



se sont greffées insensiblement aux premières. Ainsi ce goût que nous nous ressentons pour la dinde rôtie en certaines occasions. Les Anglais et Américains la mangent en grande solennité le Jour d'Actions de Grâce et les Canadiens-français, à la Noël et au Jour de l'an, ce que nos compatrio-

les Etats-Unis, marquaient toutes les grandes circonstances par la consommation d'un grand nombre de dindes sauvages. La dinde tenait à cette époque dans l'esprit des gens la place réservée aujourd'hui à l'aigle. C'était une sorte d'emblème national.

Il y a trois cents ans (à l'automne de 1621) que les Pèlerins, pour remercier le Seigneur d'avoir béni leurs travaux, eurent pour la première fois l'idée de se réunir en un banquet auquel ils convièrent les Indiens des environs avec lesquels ils entretenaient des relations amicales.

Le gouverneur de la colonie de Massachusetts demanda aux meilleurs tireurs d'aller par les bois abattre de la dinde en quantité pour en offrir abondamment à tous les invités.

Ce festin, où apparaissait pour la première fois sur le menu la dinde rôtie, resserra davantage les liens d'amitié entre blancs et sauvages. Il fut aussi le premier des dîners d'actions de grâces, devenu célèbre en Angleterre et aux Etats-Unis.

Nous nous habituons à donner aux Etats-Unis l'aigle comme emblème ; erreur qu'il serait bon de rectifier.

C'est le phénix que cette république choisit jadis pour son oiseau symbolique.

Sans doute le phénix était une sorte d'aigle, pour autant qu'il ait jamais existé, c'était même un aigle qui vivait depuis plusieurs siècles, soi-disant, dans le désert de l'Arabie. Sa tête était

ornée d'une huppe éclatante et sa queue blanche.

Quand il sentait la mort venir, il se faisait un bûcher de branches aromatiques et s'y couchait. Alors s'accomplissait ce magnifique phénomène : un oeuf se formait des os de la moelle du phénix mourant et il en sortait un phénix plein de vie.

D'où la devise : Je renais de ma cendre.

En langage de blason, le bûcher sur lequel est représenté le phénix à l'heure de la transformation se nomme "immortalité."

Détail piquant : il y eut un ordre de chevalerie du phénix au temps de la révolution. Mais ce fut en Allemagne qu'un prince de Hohenlohe-Waldenbourg-Bartenstein l'institua ; la plupart des officiers français de l'armée de Condé en reçurent la décoration.

Aux Etats-Unis il représente les armes parlantes de la république, tenant dans une serre la foudre, dans l'autre une branche d'olivier et dans le bec une banderole où court la devise : "E pluribus unum".

Mais le phénix est devenu un aigle, "l'american eagle", qui aujourd'hui plane très haut.

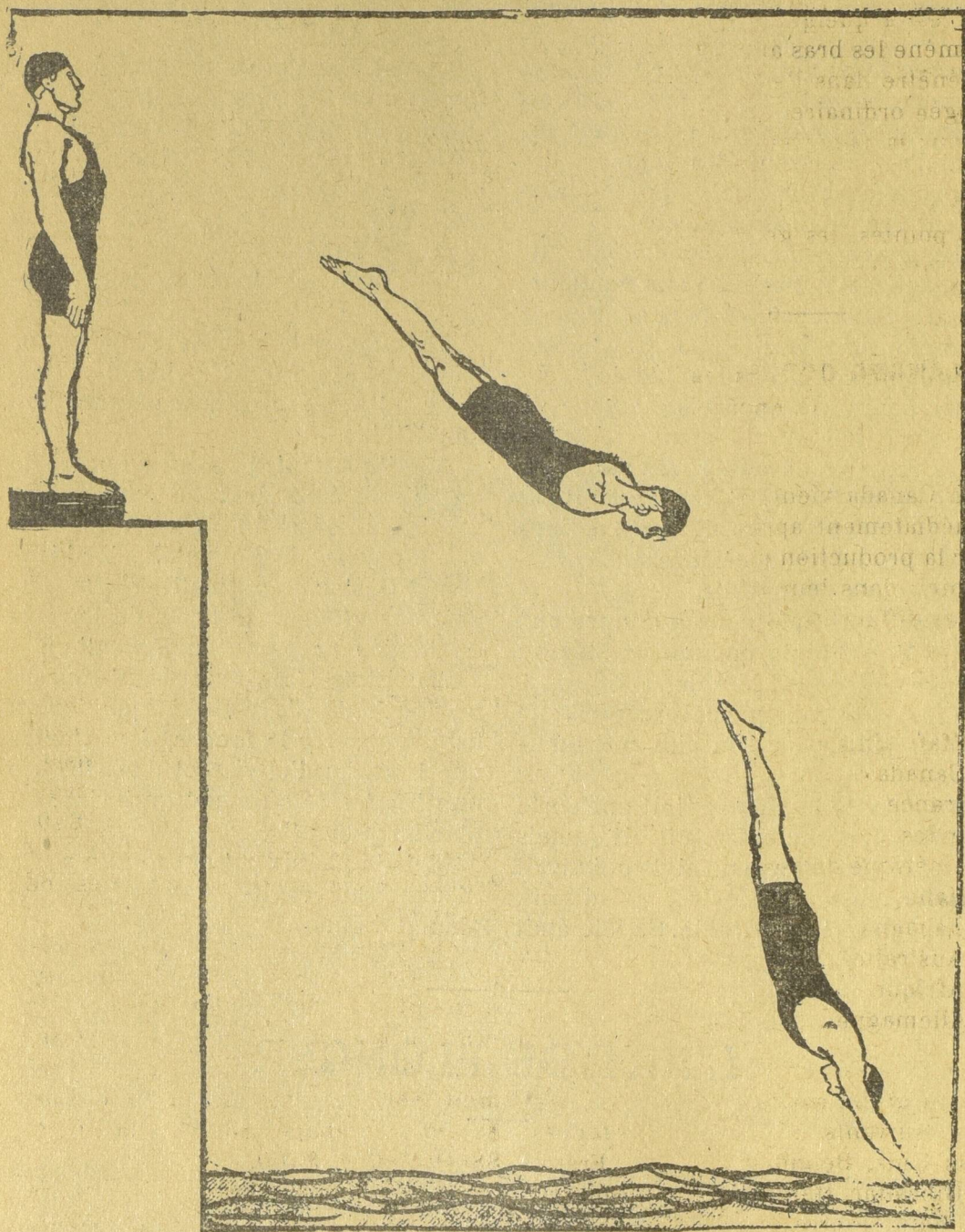
— 0 —

L'ART DE PLONGER

La première recommandation à faire à celui qui veut apprendre à bien plonger est de se tenir sur la planche ou le tremplin dans une position impeccable. Notre vignette ci-contre indique la seule bonne manière de se tenir. Maintenez le corps bien droit, la poitrine gonflée. Ne

penchez pas la tête et ne regardez pas non plus autour de vous.

Maintenant, il y a cent différents plongeurs à essayer. Nous parlerons d'abord de la plongée ordinaire et de la demi-culbute. Il y a aussi le plongeur en lame de couteau, alors que le corps dans l'espace est recourbé en



deux pour se redresser à quelques
pouces de la surface de l'eau. Troisième-
ment, nous mentionnerons le plon-
geon du cygne. Ce dernier est un des
plus difficiles. La position du départ

est celle des bras étendus en croix à
la ligne des épaules, les paumes des
mains en ligne horizontale avec le
corps. La descente se fait dans un
plan quasi-horizontale. Quand le plon-

geur est à quelque distance de l'eau, il ramène les bras au-dessus de la tête et pénètre dans l'eau comme pour la plongée ordinaire.

Pour la pénétration dans l'eau, le corps ne doit pas être absolument en ligne verticale avec l'eau. Les orteils sont pointés, les genoux rigides et le corps fixe.

—o—

LE CANADA OCCUPE LA SECONDE PLACE

—

Le Canada vient au second rang, immédiatement après les Etats-Unis, pour la production du froment.

Voici, dans leur ordre d'importance, les différents pays producteurs de blé avec leur production probable pour 1921:

	boisseaux
1 Etats-Unis	756,825,000
2 Canada	288,493,000
3 France	282,493,000
4 Indes	246,350,000
5 Amérique du Sud	212,000,000
6 Italie	188,128,000
7 Espagne	143,205,000
8 Australie	116,000,000
9 Afrique	104,948,000
10 Allemagne	100,000,000

Le Canada exporte son froment, soit en grain, soit en farine, dans les pays suivants : Grande-Bretagne, Etats-Unis, Belgique, Antilles, France, Gibraltar, Italie, Hollande, Roumanie, Saint-Pierre et Miquelon, Saint-Domingue, Suède, Turquie, Vénézuéla, Bermudes, Guyane anglaise, Afrique du Sud, Afrique de l'Ouest, Iles Canarie, Chili, Cuba, Danemark, Guyane hollandaise, Egypte, Haïti, Terre-Neuve, Norvège, Panama, etc.

LA VIE CHERE

Vous êtes-vous jamais demandé à combien pouvait revenir, aujourd'hui, la garde-robe d'un prince de l'Eglise, maintenant que tout a doublé et triplé ? Nous donnons à nos lecteurs d'intéressantes précisions sur ce sujet: La soutane écarlate vaut, en France, cent dollars et le camaïi, 30 dollars. Le rochet, ce surplis à manches étroites que portent les évêques, peut valoir de \$200 à \$2,400, selon la qualité de la dentelle; la manteletta de drap ou de moire écarlate, qui se met par-dessus le rochet, de \$120 à \$140; la mozette, en moire, soixante dollars. Quand la cappa magna, à grande traîne, est bordée d'hermine, elle coûte \$2,400. Le grand manteau que le cardinal retire en arrivant à la cérémonie vaut de \$400 à six cents. La ceinture à glands d'or vaut cent dollars; le cordon de croix en passementerie d'or, \$40; le chapeau cardinalice, orné de sept glands d'or, \$40; les gants et les bas rouges, à croix d'or brodée, \$6 la paire; les sandales de moire ou de satin rouge, \$50.

L'orfèvre et le chasublier travaillent aussi pour le cardinal: l'anneau d'améthyste peut coûter \$200; la croix pectorale, \$400; la croix en argent doré, \$1000; l'aiguière en vermeil, \$800; la chasuble de drap d'or, \$2000; la chape, \$3000; la mitre, \$800; l'étole, \$400.

En somme, en France, à l'heure actuelle, un cardinal dépense \$6,000 (30,000 francs) chez son tailleur et \$10,000 chez le chasublier et l'orfèvre, ce qui représente plus de cinq fois les prix d'avant-guerre.

Ces chiffres sont tirés du journal "Les Annales".

LA CRISE DES ENFANTS EN FRANCE

En 75 ans, la population française se maintient au chiffre de trente-cinq millions, pendant que doublent et triplent les populations des autres pays.

Nous extrayons d'un journal de Paris l'article suivant qui comporte des considérations et des chiffres lamentables sur la crise des naissances dans notre ancienne mère-patrie. On ne fait plus d'enfants! C'est à peine si la moyenne de deux enfants par famille peut être encore admise. La guerre a fait ses victimes, nombreuses et irréparables, puisque la mort a fauché dans le champ de la jeunesse; le traité a rendu, d'un autre côté, l'Alsace-Lorraine à la France, avec ses quelques millions d'habitants, mais cet accroissement ne semble pas être une compensation suffisante puisque la population de la France qui était de 35 millions en 1851 se totalise aujourd'hui, après soixante-quinze ans, à 36 millions!

L'Académie Française vient de distribuer les prix de la fondation Cognacq aux pères des plus nombreuses familles de France. Cette magnifique dotation, due à la générosité d'un véritable philanthrope, sera, pour les bons Français qui se la partagent, une aide et une récompense. Mais sera-t-elle pour les autres un encouragement?

Hélas! toutes les statistiques prouvent que si la population de notre pays décroît sans cesse, la faute en est, les pertes de la guerre mises à part, à l'é-

goïsme des chefs de famille pour qui une postérité nombreuse semble un amoindrissement de bien-être, voire une défaveur. Et pourtant, il n'en a pas toujours été ainsi. Longtemps la France fut la plus grande puissance de l'Europe occidentale. C'était l'époque, il est vrai, où le maréchal de Noailles s'enorgueillissait d'avoir eu 26 enfants, le premier duc de La Rochefoucauld 10, le marquis de Biron 26, l'époque où il en était pareillement dans toutes les classes de la société et où le père de Dumouriez, qui servait en 1730 dans le régiment de Picardie, annonçait glorieusement qu'ils étaient sept frères à porter le même uniforme.

Depuis lors, notre malheureux pays tend à devenir une puissance de troisième ordre. Comme le constate mélancoliquement M. Jacques Bertillon qui s'est spécialisé dans ces questions: "Tous les pays grandissent, excepté la France! Tous possèdent aujourd'hui plus de producteurs, de consommateurs, de lettrés, plus de force économique et intellectuelle, en un mot plus de vie!"

En voulez-vous une preuve? Une statistique parue en 1914 décompose ainsi la population française: 2,800,000 célibataires des deux sexes et 1,800,000 ménages sans enfants. D'autre part, 3 millions de familles n'ont qu'un enfant; 2,600,000 n'en ont que deux et 1,650,000 trois. A titre de curiosité, on peut signaler qu'à cette époque 89 familles seulement comptaient 17 enfants ou plus.

La signification de ces chiffres est claire. Pour un total de plus de 11 millions de ménages, on ne compte que 24 millions d'enfants, c'est-à-dire une moyenne de deux par famille.

Pendant ce temps, que se passe-t-il à l'étranger?

Il ne faut jamais trop se hâter de conclure du particulier au général. Voici une famille allemande, oui, une seule, réunie pour fêter le centenaire de l'aïeul. Autour de celui-ci, en effet, se pressent ses onze enfants, ses 75 petits-enfants, ses 174 arrière-petits enfants et les quatre enfants de ces derniers.

Malheureusement, de tels exemples ne sont pas rares de l'autre côté du Rhin et l'on peut s'expliquer comment la population de l'Allemagne qui, en 1851, était égale à celle de la France — 35 millions — a pu passer, par étapes successives, jusqu'à 67 millions à la veille de la guerre. Oui, en 60 ans, les Allemands ont doublé de nombre.

De quoi demain sera-t-il fait pour nous? On n'y peut songer sans crainte.

Le recensement effectué cette année, en France, et les dernières statistiques de l'étranger, ne sont pas pour nous donner grand espoir. En effet, de 1913 à 1921, la population anglaise s'est accrue de 4.7%; celle de la Prusse, la seule partie de la nouvelle Allemagne qui ait été récemment dénombrée, a augmenté de 2.6%; celle de la Suisse, de 3.4%; celle de la Suède, de 8.7%, et celle des Etats-Unis, la plus formidable de toutes, de 14.9%.

Chez nous, au contraire, le total des habitants a diminué de 39 millions à 36 millions. Même en y ajoutant la population récupérée de l'Alsace et de la Lorraine, la diminution est encore de 5,5%.

Malgré l'aridité habituelle des chiffres, avouez que ceux-ci sont émouvants dans leur simplicité tragique qu'ils suffisent, tels quels, à nous faire réfléchir.

— o —

L'ALCOOL D'AGAVE

L'agave est un genre de plantes amaryllidées, renfermant des formes américaines. Le type le plus remarquable et le mieux connu est l'agave d'Amérique. La souche de cet agave porte une touffe de feuilles longues souvent de plus de six pieds, larges et épaisses, convexes en dessous, creusées en gouttière en dessus, d'un vert glauque, se terminant par une pointe noire, recourbée et très acérée.

L'agave est employé surtout comme plante textile. En Espagne et en Algérie, on en fait des filets, des nattes, des toiles d'emballage. Au Mexique, les feuilles servent à couvrir les maisons.

Mais ce qu'il y a de plus important, c'est que les Mexicains font fermenter dans des jattes de terre la sève de l'agave d'Amérique, et en tirent une boisson alcoolique nommée "pulqué".

Un ingénieur français, établi à Mexico, M. Elie Delafond, affirme que, si l'on utilisait le jus des feuilles et des troncs des espèces d'agaves propres à la fabrication de l'alcool, on arriverait à un chiffre de production fantastique. Il cite qu'en 1899, le yucatan seul eût pu fournir 146.441,730 litres d'alcool.

M. Delafond énumère les contrées très nombreuses aussi bien sur l'ancien continent que dans le Nouveau-Monde où les agaves peuvent pousser à l'état sauvage dans les terrains les plus arides et les plus ingrats, et il y voit une source inépuisable d'énergie pouvant remplacer charbon et carburants.

ANNONCES

Le crison vient d'ouvrir par un débordement d'annonces qui est de bon augure pour la reprise des affaires.

Si la curiosité vous prend de rechercher à quelle époque de notre civilisation et où parurent les premières, vous trouverez une fois de plus à la tête de cette innovation la pratique en Angleterre.

Et pourtant, même en Angleterre, les annonces eurent du mal à se faire adopter, tant il est vrai que l'esprit humain repousse "a priori" tout ce qui est nouveau.

Les toutes premières, il y a trois cents ans, parurent à Londres en 1622; c'étaient de modestes annonces de librairie, et le journal qui le premier les imprima s'appelait le "Weekly News", fondé cette année-là.

Il annonça d'abord un poème héroïque au titre singulier : "Trenodia Gratulatoria", puis un livre de Milton : "Manière de purger l'Eglise des Simoniaques".

Les petites annonces, qui mettaient l'offre et la demande à la portée de tous, firent alors fureur. En 1660, la collection du "Mercurius publicus" donne avis que le roi Charles II a perdu un "King-Charles", curieuse coïncidence.

Quelque temps après, ce roi très pratique fait savoir par une annonce dans le même journal qu'il compte se rendre à Londres au mois de mai, pour y guérir les écouelles. Il prévient obligeamment les intéressés de ne pas se déranger auparavant.

Les défis des boxeurs apparurent en grand nombre dans les annonces dès 1667.

LE POURBOIRE

Le pourboire! C'est l'éternel sujet de discussion pour les voyageurs. Sans cesse, on parle de le supprimer. Ceux même qui le reçoivent réclament sa disparition. Mais comme on ne sait par quoi le remplacer, il subsiste. Pourtant, l'Italie vient de le voir disparaître. En Suisse, on s'achemine vers le même but.

Le pays où triomphe le pourboire est assurément la Turquie. On l'appelle, là-bas, le bakschich. Voici, à ce propos, une amusante histoire racontée dernièrement par un Français. Celui-ci, sous le règne d'Abdul-Hamid, habitait Constantinople et se trouvait créancier d'un grand vizir pour une forte somme. Comme il réclamait son dû, le grand vizir lui dit un jour :

—Je vais vous payer. Montez avec moi dans cette voiture découverte!

Le Français ne comprit pas mais obéit. La voiture fit deux ou trois fois le tour de la grande place de Péra, puis s'arrêta.

—Maintenant, reprit le grand vizir, vous pouvez rentrer chez vous. Vous êtes payé!

Le créancier, toujours ahuri, fit ce qu'on lui disait. Bientôt, il vit arriver une foule de Turcs, de Grecs, d'Arméniens. Tous venaient le féliciter, lui demander sa protection auprès du grand vizir et lui offrir, pour la peine, un bakschich. A la fin du jour, le Français avait reçu, en cadeaux ou en espèces, au-delà de la somme qui lui était due.

—o—

L'homme juste est celui qui mesure son droit à son devoir.—Lacordaire.

L'ORIGINE DES MONTAGNES

Une nouvelle théorie vient d'être formulée par une jeune école de géologues sur la formation des montagnes, formation lente et insensible, à travers les âges.—Les plus hauts pics auraient un poids moins élevé que les vallées qui s'étendent à leurs pieds.

Les savants viennent de découvrir que le poids d'une montagne est en raison inverse de sa hauteur et que les vallées, c'est-à-dire les espaces entre deux montagnes, pèsent plus sur la surface de la terre que les pics les plus élevés. Ils ont trouvé aussi (mais ceci n'est pas tout à fait nouveau) que l'intérieur de la terre ne serait pas formé de métal fondu, mais bien d'un globe de feu plus solide que de l'acier. S'il est vrai que les vallées sont plus lourdes sur la surface terrestre que les montagnes, ce serait leur poids qui provoquerait les volcans et éruptions, comme si une main gigantesque pressait entre deux doigts les côtés d'un mont jusqu'à le faire éclater. Ainsi fait le médecin qui fait sauter un mauvais bouton. Cette comparaison un peu vulgaire s'impose d'elle-même pour faire comprendre les assertions de ces savants géologues.

Les montagnes sont portées sur la surface d'un liquide. Leurs bases reposent, à plusieurs milles au-dessous du niveau de la terre, sur des masses mouvantes d'une chaleur incandescente.

La raison de l'altitude des montagnes est attribuée à ce que, pesées

cube par cube, elles ont un poids moins lourd que celui des vallées.

Si la croûte terrestre (id est: les substances qui forment la partie extérieure du globe) était taillée par tranches verticales en blocs de 400 milles carrés, leurs bases étant à soixante milles au-dessous du niveau de la mer, ces blocs seraient d'un poids égal.

Nous observons cependant que certains de ces blocs se tiennent plus hauts, que d'autres, formant ainsi les montagnes. Il faut en conclure que les matières qui les composent sont pour cela d'un poids moindre. Plus est légère la substance d'un de ces blocs, plus ce bloc a de hauteur. Et voilà notre affaire expliquée.

Suivant certaines écoles de géologues modernes, ce serait une grossière erreur de croire que la coquille de la terre est remplie de métal fondu et de liquide. Si cela était vrai, la terre se trouverait vis-à-vis de la lune et du soleil dans la position d'un globe liquide, susceptible d'avoir des marées ou saisons correspondant à celles de la mer.

D'après ces savants toujours, (et leur thèse reste contestable, quoiqu'ils disent) la terre est solide jusqu'à son centre, lequel est tenu par les pressions d'une rigidité égale à celle de l'acier.

Mais que veut dire ici le terme "solide"? La cire est solide. Les chandelles de suif sont solides. La tige est encore une matière solide qu'une pression fera couler. A un cer-

tain point à l'intérieur de la croûte terrestre, se trouve un niveau où la température et autres conditions transforment les matières solides en matières liquéfiables.

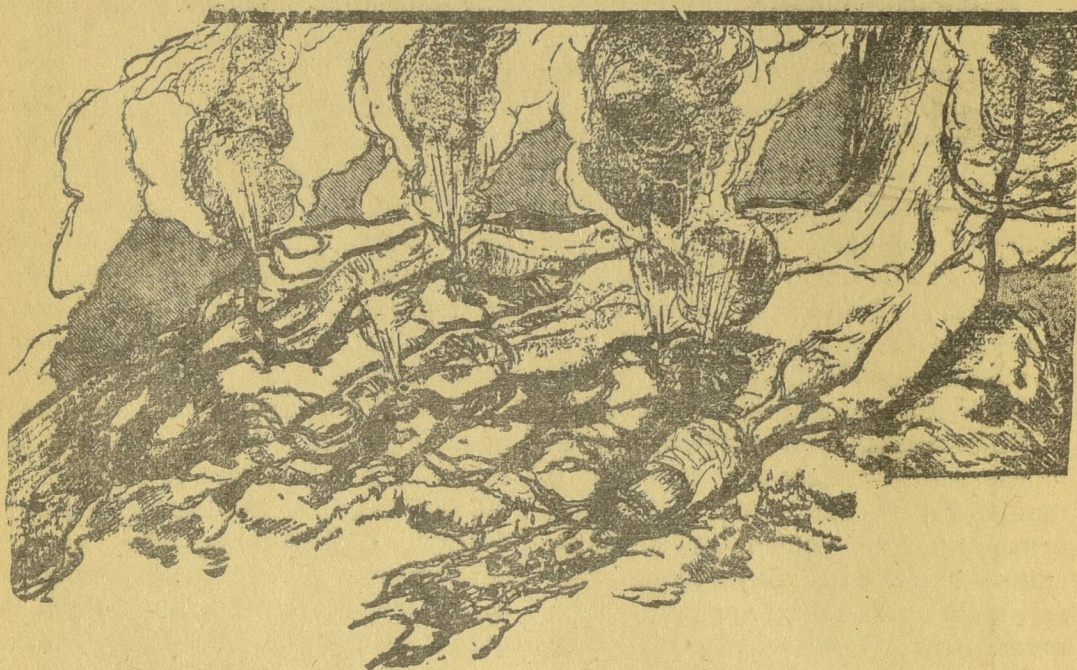
Appliquée à l'or, au cuivre et au plomb, cette même pression les liquéfie, quand ces métaux ne peuvent plus lui offrir de résistance. Il en est de même des parties montagneuses de la terre.

La croûte terrestre est maintenue en toutes ses parties dans un parfait

tagnes sont balayées par la pluie et décapitées par les vents; que des sédiments ou dépôts sont charriés par les rivières et laissés sur les rives de la mer comme de gigantesques alluvions.

Le delta du Mississipi en offre un curieux exemple.

On sait que le delta est cette étendue de terrain d'alluvions, en forme de triangle, comme celle qui se trouve encore à l'embouchure du Nil, en Egypte. Des sédiments ont été déposés



état d'équilibre — condition qui ne pourrait être obtenue si les blocs de 100 milles carrés n'étaient pas d'un poids égal.

Chaque bloc contient 600,000 milles cubes de matières au-dessous du niveau de la mer et pèse 8,500,000,000,000,000 de tonnes.

Mais l'observation journalière de la terre démontre que des matières de toutes sortes voyagent continuellement d'un bloc à l'autre; que les mon-

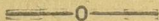
dans le delta du Mississipi pendant des siècles incalculables.

Toutes les chaînes des montagnes du monde—les Rocheuses, les Alpes et les Himalayas—se formèrent successivement sur un terrain qui fut à l'origine au niveau de la mer et où de vastes quantités de sédiments avaient été déposées.

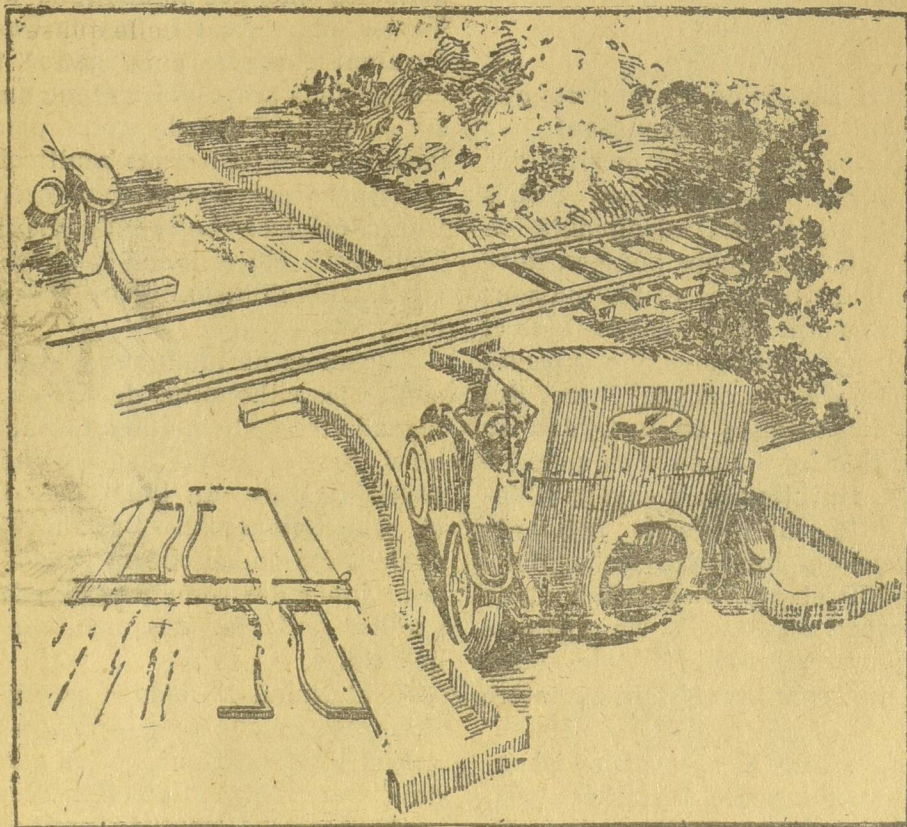
Ces sédiments les plus lourds firent baisser à la longue le terrain sur lequel ils se trouvaient pendant que les

blocs les plus légers s'élevaient dans les airs pour former des montagnes, selon que l'explique la vignette re-

marquable qui accompagne cet article et dont nous avons donné le sens plus haut.



LA SECURITE DES PASSAGES A NIVEAU



Nous lisons tous les jours dans les faits-divers des journaux qu'un automobiliste a été écrabouillé par un train, en traversant un malheureux passage à niveau. Il se peut, et c'est le cas ordinaire, que les environs de ces passages soient déboisés. Mais, par contre, il s'en trouve de forts dangereux où la voie ferrée est dissimulée

tout à fait par des arbres, des broussailles élevées ou des clôtures.

Pour prévenir ces nombreux accidents, un ingénieur a imaginé d'établir de chaque côté de ces passages une voie sinueuse dans laquelle les véhicules, automobiles ou hippomobiles, seraient obligés de ralentir, à cause de son étroitesse même et de ses courbes prononcées.

UNE NUIT A VENISE

Comme quoi toutes les gondoles d'Amérique ne marchent pas aussi bien que celles du Parc Lafontaine.

Il n'y a pas qu'en Europe et aux Etats-Unis que se commettent des excentricités qui sont le propre des millionnaires, des gens trop riches pour faire un emploi raisonnable de leur argent, trop riches pour en faire bénéficier les pauvres et les maisons d'enseignement. La fête fantastique et carnavalesque dont nous allons parler s'est passée à Vancouver, l'une des plus opulentes cités du Dominion du Canada. Elle fut donnée par une riche héritière, au retour d'un voyage à Venise où elle prit l'idée de cette réjouissance qui lui coûta la bagatelle de \$60,000 et qui, disons-le tout de suite tourna au fiasco. Nous disons fiasco pour rester dans la note, cette fête de nuit ayant revêtu un caractère italien.

Or donc, Mme X. recevait en l'honneur de sa jeune fille, Dorothee, héritière de quelques malheureux millions de dollars. Si nous ne donnons que le patronyme de cette dame, c'est qu'il serait de mauvais ton d'en dévoiler le nom de famille, cette personne étant l'une de nos plus ferventes lectrices et ayant horreur de la publicité!

Toutes les meilleures familles de la ville avaient reçu le bristol d'invitation et l'on attendait depuis quinze jours l'arrivée de cette fête qui devait

être le clou de la saison chic. A cette fin, les deux hôtes, la mère et la fille, avaient fait construire plusieurs gondoles que des gondoliers, nés à Venise ou... dans le bas de Québec, devaient conduire à la gaffe. Tout autour de la propriété, s'étend un bassin ou pièce d'eau de trente pieds de largeur. Des lanternes multicolores, illuminées par des feux divers, devaient éclairer cette fête magique. Tout avait été ordonné pour donner aux invités l'illusion d'une nuit à Venise.

Sur un écran lumineux, devaient se défilier les silhouettes de personnages légendaires de la vieille cité italienne, ainsi que les profils de la cathédrale de Saint-Marc, du Palais des Doges et du Campanile. Des musiciens avaient été embauchés à grands frais pour jouer des romances de carnaval sur des guitares, des mandolines et des violes.

Tout rimait là-dedans en italien : signores et signorinas—canals—gondolas! Mais c'est encore les gondoles qui devaient être la pièce de résistance de la soirée. Dorothee ferait ses débuts dans une gondole, charmée par une douce et mystérieuse musique, sous les reflets caressants des lanternes.

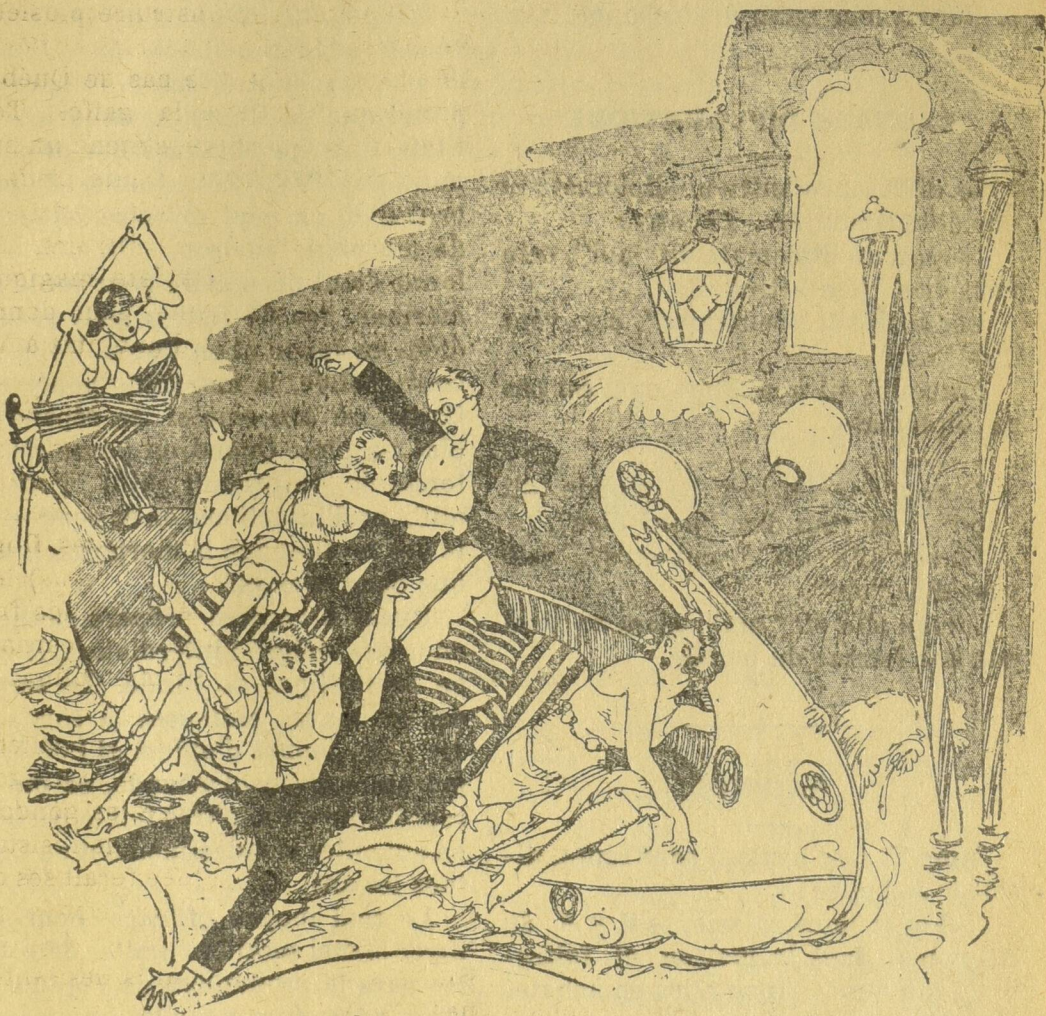
Le bassin n'étant pas assez profond pour bien représenter le Grand Canal de Venise, on le fit creuser de trois pieds; ce qui fut la plus funeste idée de Mme X.

Si 450 mortels fortunés furent les seuls à recevoir une invitation à ce

début d'une jeune fille riche, on peut dire qu'au moins 450,000 personnes lurent avec avidité, tous les soirs, dans les journaux, le compte rendu des préparatifs. Mais, avant de laisser parler les journalistes qui firent dans tous les journaux du Canada le récit détaillé

tout de bon, puisque deux d'entre elles crevèrent, capotèrent et déposèrent une vingtaine de couples au fond du bassin.

Une gondole à la mer! Deux gondoles à la mer! Deux cris de terreur se répandirent sinistrement dans tout



lé de cet événement mondain, disons qu'une catastrophe vint assombrir l'éclat de cette nuit splendide. Les gondoles, contrairement à celles du Parc Lafontaine, refusèrent de marcher. Et ce qui est pis encore, les gondoliers les conduisirent... à la gaffe pour

le domaine. On se précipita à la rescousse des naufragés qui, heureusement, ne risquaient pas de perdre leur vie dans quatre pieds d'eau. Mais quel spectacle! Les dames en décolletées et les messieurs en habit étaient trempés comme des soupes et grelottaient

sur le bord du Grand Canal. Des rires fusèrent, tellement ce spectacle lamentable et grotesque était imprévu.

Les victimes furent chaudement réconfortés par Mme X. et des serveurs leur remirent à chacun des vêtements nouveaux. La jeune fille vida sa garde-robe et les garçons de table prêtèrent leur habit de rechange...

— o —

LANGAGE DIPLOMATIQUE

La différence entre un diplomate et une jolie femme?.. Ecoutez:

Lorsqu'un diplomate dit "oui", cela veut dire "peut-être".

Lorsqu'il dit "peut-être", cela veut dire "non".

Lorsqu'il dit non, alors ce n'est pas un diplomate.

Lorsqu'une femme du monde dit "non", cela veut dire "peut-être".

Lorsqu'elle dit "peut-être", cela veut dire "oui".

Lorsqu'elle dit "oui", alors ce n'est pas une femme du monde.

— o —

NAIVETE

Mme T... se sentant souffrante, disait à sa bonne:

—Voyez donc, Marie, s'il y a du chiendent dans la maison et faites-m'en une tasse, sinon allez en acheter chez l'herboriste.

Quelques instants après Marie apporte la tasse de tisane.

—Vous avez été vite, Marie, vous aviez donc du chiendent?

—Oui madame; j'en ai arraché quelques brins au petit balai que vous savez.

LA MORPHINE ET L'OPIUM EN CHINE

Pour préserver la race chinoise des ravages causés par l'opium, les autorités de l'Empire du Milieu ont interdit l'usage de ce poison.

S'il est une loi qui n'est pas observée, c'est bien celle-là. Le "Journal de pharmacie et de chimie" nous apprend que la Chine a exporté aux Etats-Unis, pendant les dix premiers mois de 1919, 250 tonnes d'opium brut d'où on peut extraire 35 tonnes de morphine environ. Or, une seule tonne étant nécessaire pour toute l'Amérique, les 84 autres sont réexpédiées au Japon et en Corée. De là, par contrebande, la morphine pénètre en Chine, où son emploi se répand de plus en plus. Quand on pense qu'une tonne de ce produit suffit pour 32 millions d'injections, on se rend compte des ravages que la morphine provoque dans ce pays.

Quant à l'opium préparé, toujours en usage malgré l'interdiction, il vient en droite ligne de l'Inde. Le service des douanes chinoises a saisi, en 1919, 21 tonnes d'opium et 200 kg de morphine de contrebande, ce qui ne représente qu'une très faible partie de ce qui entre clandestinement en Chine tous les ans.

Le seul moyen efficace pour enrayer le mal serait de limiter dans tous les pays la production de l'opium au strict nécessaire pour les besoins médicaux, tandis qu'elle est actuellement 1,000 fois plus forte. Mais pourrait-on y arriver?

— o —

Dans la vieillesse de vos parents, souvenez-vous de votre enfance.—Ravignan.

LA REGENTE DE RUSSIE

Une jeune fille de 25 ans, colonel du fameux régiment d'amazones, connu sous le nom de "Bataillon de la Mort" mène par le bout du nez Lénine, le dictateur actuel de la Russie communiste.—Cette femme veut le triomphe des Soviets et travaille à l'organisation de la Russie collectiviste.

La Russie, paraît-il, serait retombée en quenouille, comme au temps de la grande Catherine, la protectrice des arts et des sciences. Une femme aurait le pouvoir derrière le trône... renversé. Cette femme, colonel d'un régiment d'amazones qui s'intitule le régiment de la Mort, Olga Gorokoff, dominerait en même temps Lénine, dictateur de toutes les Russies, et tous les chefs des autres factions, excepté Trotsky, le rival de Lénine, qui cependant la redoute plus encore que son adversaire.

Ce qu'elle va bien, cette république communiste et collectiviste, que les socialistes de tous les pays du monde ont entrevue, après la guerre, comme le modèle de toutes les républiques futures!

Olga, ebille grande et forte fille de 25 ans, est une communiste enragée. Elle ne met rien audessus de son pays qu'elle sert avec un fanatisme qui frise la folie. Elle ne sait parler que du soviétisme, ne s'intéressant à rien autre chose. Née dans la Russie centrale, le grenier des anciens souverains, ses parents possédaient peu de biens.

Elle souffrit de bonne heure de la puissance et de l'oppression de l'autocratie. Dans son village, elle réclamait déjà, en des discours enflammés, la liberté de parole et de pensée. Elle fut souvent emprisonnée et reçut même dans ses différents séjours à la prison quelques coups de knout. Pendant tout le temps que régnèrent les tsars, elle rumina sa vengeance et espéra voir enfin venir le grand soir. Mais, elle n'avait pas encore vu la fin de ses souffrances.

Un jour, son pays fut dévasté par les soldats du tsar et tous les habitants de sa contrée furent obligés de chercher un refuge dans les steppes, à moitié vêtus. Elle fut avec toute sa famille plusieurs jours sans manger, exposée au froid le plus dense et plus cruel. Ses parents moururent tous misérablement de famine et de froid.

Olga n'oublia jamais ce que virent ses yeux, pendant cette persécution injuste. En lambeaux, elle alla se réfugier à Moscou, au moment de la déclaration de la guerre de 1914. Les troupes d'infanterie et de cavalerie du général allemand Hindenburg avaient haché en morceaux les hordes russes, dans la Prusse orientale. La Russie venait d'être trahie par son propre ministre de la guerre. L'appel aux armes retentit dans tout le territoire du tsar. Olga fut la première à y répondre. Elle s'enrôla dans le fameux Régiment de la Mort, dont les membres—tous des femmes—avaient juré de ne jamais retourner dans leur foyer



Olga, belle grande et forte fille de vingt-cinq ans, est une communiste enragée.

avant que les envahisseurs eussent été boutés hors du pays russe.

Le bataillon de la Mort se battit courageusement. Graduellement, Olga monta en grade jusqu'à ce qu'elle devint Colonel. Et, entre deux batailles, quand se taisait le bruit du canon, le Colonel Olga prêchait le communisme à ses troupes. L'autocratie était en danger à Petrograd, puis subitement le tsar fut renversé et Lénine prit sa place.

Olga fit avancer ses troupes jusqu'à la capitale de la sainte Russie et alla présenter ses hommages à Lénine, le nouveau dictateur.

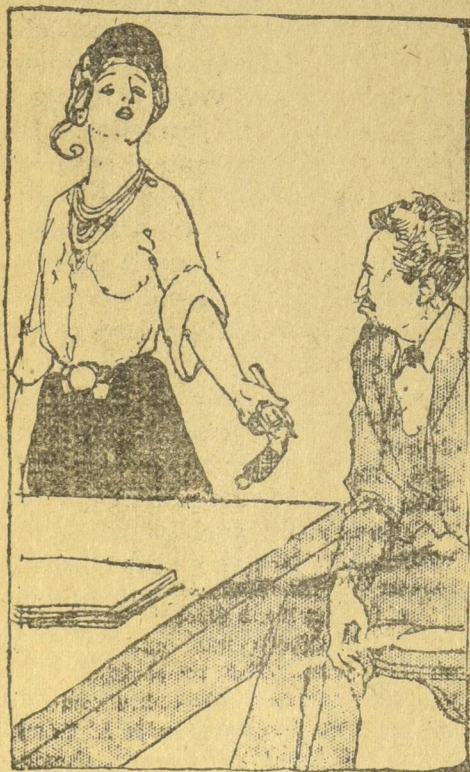
"Deux mille héroïnes se mettent à votre service, pour vous défendre et défendre votre cause, lui dit-elle".

Lénine considéra avec un certain amusement et avec une surprise enfantine, la jeune et jolie femme qui prononçait ces mots. Il avait entendu parler de ses audacieux exploits et se

l'était imaginée pour cela dans la peau d'une virago, une sorte de femme-cosaque ou de femme des cavernes. Au contraire, il la retrouvait très jolie, avec des manières gentilles et des yeux... à la perte de son âme.

Ce fut comme un coup de foudre, l'amour à première vue.

Leur relation devint la fable de Moscou et tous les gens prédirent que cet



"Trotzky, lui dit-elle, vous aurez à m'obéir ou à vous flamber la cervelle. Choisissez!"

amour entraînerait la chute de Lénine. Il arriva cependant que, loin de nuire à son maître, Olga administra ses affaires et celles de la république d'une façon très sage. Elle améliora le sort des ouvriers et de tous les travailleurs du Soviet, régularisa les distributions de vivres, etc. Et elle continue à dire à Lénine qu'elle l'aimera, tant qu'il saura servir la cause de la Russie et

celle du communisme. Jusqu'ici, c'est la seule personne qui ait exercé sur le tyran de la Russie une véritable influence. Il la craint et l'adore. Il a foi en son intelligence et en sa perspicacité.

Tout le jour et toute la nuit, elle travaille avec lui. Elle seule connaît ses secrètes intentions. Il gouverne la Russie, mais elle gouverne le dictateur de la Russie.

Olga sait parler à des hommes, sans mettre à contribution ses charmes féminins et sa splendide beauté. Non, au contraire, elle est de marbre avec les hommes. Combien de fois a-t-elle calmé la fureur des soldats ; combien de fois a-t-elle affronté les plus grands dangers pour arriver à apaiser les mécontents et rendre les mutins à la raison.

Lénine, de son côté, est très jaloux. On raconte qu'il fit mettre quatre officiers à mort, parce qu'ils avaient regardé Olga avec trop d'insistance. L'un d'eux, Féodor Petroff, officier de noble famille, fidèle à la cause de Lénine, servait d'aide-de-camp auprès du "colonel" Olga. Il l'adorait à distance, sans lui dire et sans lui laisser voir, d'aucune manière. Il devint même son esclave volontaire. Une nuit, elle le manda auprès de lui pour expédier un message à Pérograd. Il vint et Olga lui tendit un porte-feuille. Et là, il eut l'imprudence de baiser la main qui lui tendait ce papier.

A ce moment, la porte s'ouvrit et Lénine entra. Il leva un revolver sur le jeune homme et l'abattit à ses pieds.

Olga, rendue furieuse par cet acte de jalousie grotesque, refusa pendant un mois de voir Lénine, puis cédant à ses instances, revint auprès de lui et leurs bonnes relations reprirent.

Tiendra-t-elle ainsi longtemps en ses mains de femme les destinées de 170,000,000 d'êtres humains?

Pour le moment, le seul homme qu'elle redoute est Léon Trotzky le rival de Lénine. Voulant toutefois éprouver le courage de celui-ci, elle se rendit un jour aux appartements qu'il occupe au Kremlin, dans l'histoire Moscou, où logeaient les tsars.

Après avoir franchi sans difficultés les cordons de sentinelles qui en gardaient l'entrée, elle se campa devant cet homme et déposant un revolver sur la table: "Trotzky, lui dit-elle, d'une voix assurée, sachez vous conduire comme nous l'entendons, Lénine ou moi, ou ayez la bonté de vous flamber la cervelle". Décontenancé par cette brutale injonction, celui-ci ne sut que répondre et la laissa sortir. Elle revint auprès de Lénine et lui dit: "Nous n'avons rien à craindre de cet homme; s'il n'a pas eu le courage de se suicider, il ne trouvera pas celui de vous tuer ou de vous faire tuer par ses sbires. Nous règnerons encore longtemps seuls sur la sainte Russie."

—o—

LES MERVEILLES DE L'AIR

Une des dernières découvertes qui est d'un secours très précieux aux aviateurs, consiste en un appareil comprenant un gyroscope. Cet appareil placé à côté du pilote lui montre une ligne qui est toujours horizontale, ce qui lui permet de voir immédiatement quand sa machine monte ou descend trop. Au-dessus de cette ligne horizontale se trouve fixé un aéroplane minuscule qui reproduit exactement tous les mouvements de l'aéroplane lui-même.

Une autre idée destinée à montrer

les routes aériennes aux pilotes lorsqu'ils voyagent par des temps de brouillards et de nuages, consiste à établir, sur terre, le long de la route que doivent suivre les aéroplanes, un câble électrique très puissant duquel partiront continuellement dans les airs une série de signaux. En recevant ces signaux le pilote sera certain de ne pas s'éloigner de sa route.

Une nouvelle compagnie anglaise vient d'établir des services réguliers entre Londres et les villes suivantes: Paris, Amsterdam et Bruxelles. Les aéroplanes sont entièrement en métal et construits de façon à pouvoir rester sur l'eau, si, par suite d'un accident, ils tombent à la mer; munis du téléphone sans fil, ils pourront alors réclamer du secours qui ne tardera pas à leur arriver.

La même compagnie veut établir aussi entre Londres et New-York un service de dirigeables bi-hebdomadaire. La traversée n'excèdera pas 48 heures, et les dirigeables pourront transporter 50 passagers, en plus de l'équipage, qui comprendra 15 membres; ils auront des cabines, une salle à dîner et un fumoir. Le prix du passage sera le même que celui d'un voyage en première classe sur les bateaux.

Ce rêve, depuis longtemps à l'état de projet, se réalisera sous peu, deux ou trois ans tout au plus.

—o—

Au Siam, les débiteurs qui ont laissé une obligation en souffrance pendant trois mois peuvent être appréhendés par leurs créanciers et forcés à travailler pour eux jusqu'à concurrence de leur dette. Si le débiteur prend la fuite, son père, sa femme ou ses enfants sont substitués et deviennent responsables de sa créance.

LE STIGMATE DES CRIMINELS

Sous la monarchie en France et en Angleterre, sous les rois du dernier siècle, ainsi que dans de nombreux pays, on flétrissait les criminels et les repris de justice en les marquant au fer chaud. Le stigmat, note d'infamie, consistait en une marque gravée sur la peau des criminels, hommes ou femmes, à un endroit de la figure, de l'épaule ou de l'avant-bras.

Dans certaines contrées et particulièrement dans celles où l'immigration forme le fonds de la population, des hommes de loi ont voulu ramener cette espèce de tatouage pour distinguer les citoyens désirables des citoyens indésirables. Ainsi, le travail des officiers du gouvernement préposés à la visite des émigrants et immigrants serait simplifié. Tous les aubains, marqués du stigmat de la justice, seraient déportés, et il serait impossible à ces étrangers de pénétrer dans tout autre pays que le leur.

Dans ces pays, on conseille de faire usage d'un certain tatouage pratiqué avec une aiguille électrique—opération douloureuse mais sûre, plus indélébile, si l'on peut dire que la marque au fer chaud, couramment employée par les justiciers des anciens temps.

On retrouve dans le roman d'Alexandre Dumas, père, "Les Trois Mousquetaires" un exemple de ce procédé. A cette époque, sous le cardinal de Richelieu, tous les criminels, tous les délinquants étaient marqués de ce cachet de la honte et du déshonneur.

"Le mousquetaire gascon et la Milady s'étaient réveillés de fort mau-

vaise humeur. La Milady se précipita hors du lit mais d'Artagnan la retint par sa robe de nuit de fine toile indienne pour implorer son pardon. Elle fit un violent mouvement pour s'échapper et ce faisant, découvrit ses magnifiques épaules où d'Artagnan reconnut à son grand étonnement et à sa grande stupeur la Fleur-de-lis, marque indélébile imprimée par l'un des exécuteurs du Roi. Le crime de la Milady était dévoilé. Le jeune homme possédait son secret. Elle revint à lui, non plus comme une femme furieuse, mais comme une panthère blessée."

D'Artagnan la dénonça comme une ennemie du Roi. La Milady fut jugée et décapitée par le même justicier qui l'avait stigmatisée.

Cette pratique était très répandue en Angleterre à la même époque. Les laïques, convaincus de félonie qui imploreraient la grâce d'être jugés par les tribunaux ecclésiastiques plutôt que par les tribunaux civils, étaient marqués au fer rouge après avoir été déclarés coupables.

Sous le règne de Jacques Ier, le stigmat était imprimé sur le pouce gauche, mais cette flétrissure ayant été trouvée trop légère, il fut ensuite marqué sur la joue gauche.

Pour des raisons que nous ignorons ou qu'il nous répugne de connaître, les autorités judiciaires de cette époque prenaient plaisir à marquer les femmes au fer. Sans doute, les chevaliers trouvaient-ils plus intéressantes les femmes ainsi stigmatisées, ainsi exposées à la honte publique ? Une



D'Artagnan, à sa grande stupeur, vit alors sur sa blanche épaule la Fleur-de-lis, stigmate de la justice criminelle.

femme, coupable d'un vol de quelques sous, était marquée à la main. Sous Guillaume III, en Angleterre, cette flétrissure était imprimée sur la joue, comme un grain de beauté, pris en mauvaise part! D'un autre côté, les hommes accusés d'avoir fabriqué de la fausse monnaie, c'est-à-dire d'avoir fraudé la Couronne, recevaient le

même châtiment. Mais il est étonnant que les faussaires ne fussent alors punis que si légèrement, alors qu'on exposait les femmes à la vindicte publique pour un délit beaucoup moindre.

Dans d'autres pays du continent européen à cette époque ou un peu plus tard, les femmes d'un certain rang, suivant leurs moeurs et leurs occupations, portaient au doigt un anneau blanc ou noir. L'anneau noir était monté en tête de mort et en os croisés.

L'application du stigmate se pratiqua dans la Nouvelle-France et dans la Nouvelle-Angleterre, dans les premières années de la colonisation. Certains historiens de second ordre rapportent qu'en certaines parties de l'A-

mérique, les criminels portaient sur la poitrine en caractères rouges les initiales de leur faute et étaient exposés à la vue du peuple, pendant plusieurs jours, pour que tous connussent leur ignominie.

Dans ces temps-là aussi, et il n'y a pas plus de cinquante ans, les forçats étaient marqués au fer rouge avant d'être internés.

Le tatouage n'est pas une nouveauté en Amérique où tous les sauvages de toutes tribus se gravaient sur le corps les signes les plus cabalistiques, les ornements les plus compliqués. Mais ces marques imprimées sur la peau n'avait rien de déshonorant, bien au contraire.

Les Chinois, les Maures, les Syriens et tous les habitants de la Palestine connaissaient aussi le tatouage en même temps que les Hurons et les Iroquois.

De nos jours, le tatouage est devenu l'amusement grotesque des matelots et des soldats coloniaux qui en font leur principal passe-temps...

En Amérique, fort heureusement, car le contraire serait une tache à notre civilisation qui se prétend humanitaire, on ne marque plus au fer rouge que les bestiaux et les chevaux sauvages, en signe de prise de possession.

—o—

La moustache fut adoptée par l'armée britannique dans les premières années du XIX^e siècle. Les hussards la mirent à la mode et plus tard les lanciers. Ce n'est qu'après la guerre de Crimée qu'elle devint obligatoire dans l'infanterie. Durant la dernière guerre, le port de la moustache fut pratiquement facultatif dans toutes les armées.

LE PRIX NOBEL

L'Académie suédoise a décerné en janvier dernier le prix Nobel de littérature pour 1921 à Anatole France.

Anatole France est le quatrième écrivain français qui reçoit le prix Nobel de littérature, depuis l'institution de ce prix, en 1901, par le Dr Alfred B. Nobel, célèbre chimiste suédois, inventeur de la dynamite. Dans son testament, le savant suédois instituait un fonds de 50,000,000 de francs pour servir à créer des prix annuels de chimie, médecine, physique, littérature et paix. Le montant du prix est de 200,000 francs.

Les écrivains français qui ont été honorés du prix Nobel de littérature avant M. Anatole France, sont: Sully-Prudhomme (1901); Frédéric Mistral (1904); et Romain Rolland (1915).

—o—

UN JOLI RECORD

Est-il vrai qu'une doctylographe américaine ait "tapé", dans l'espace d'une minute, le chiffre fantastique de 235 mots? L'"Intransigeant" a demandé au vainqueur du dernier concours international, si ce record était possible. J'ai fait, le jour du concours, a répondu le champion de France, 113.7 mots à la minute pendant cinq minutes, ce qui représente 11,3 à la seconde; je suis arrivé, en m'entraînant, à 12.5. Mais 235 mots me paraissent excéder les forces humaines et... le mécanisme. En sténographie on considère 190 mots comme un maximum à peu près définitif. Pensez que 27 lettres frappées correspondent à 54 allers et retours de touches de la machine.

LE CONTREBANDIER D'EMERAUDES

Cette petite histoire a pour but de démontrer deux choses que connaissent tous les gens qui ont quelque peu voyagé : la facilité relative de la contrebande et la bizarrerie des douaniers.

Sur le quai du principal port de la Colombie ou Nouvelle-Grenade, république de l'Amérique du Sud, les voyageurs se tenaient auprès de leurs malles et colis. Le paquebot "Atrato", rivié au quai par les câbles tordus, attendait pour prendre la mer que les douaniers eussent terminé leur visite.

Les gens étaient beaucoup plus sur-excités cependant par la présence du consul anglais en Colombie que par les tracasseries des douaniers. En effet, ce personnage s'embarquait pour l'Angleterre et sur un coin du quai ses malles et valises... diplomatiques formaient une pyramide imposante. Sur chacune d'elles était collée une étiquette portant : "H. B. M. Envoyé extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire". Inutile de dire que les douaniers les marquèrent tout de suite d'une croix blanche, sans les ouvrir. Le représentant de l'Angleterre n'avait naturellement rien à déclarer.

Mais un des voyageurs qui regardait avec plus d'attention les bagages de l'ambassadeur vit tout-à-coup un porte-faix déposer subrepticement une petite malle de cabine auprès des colis de l'anglais. Cette malle portait la même étiquette et le douanier revint y marquer une croix blanche. Ce détail l'intrigua. "Pourquoi, se demanda-t-il, cette malle arrive-t-elle en re-

tard, portée par un débardeur qui a l'air d'avoir été soudoyé pour faire cette besogne?"

Le paquebot s'ébranla et le voyageur se trouva dans la même cabine que le petit jeune homme qu'il avait remarqué sur le quai aux côtés du débardeur colombien.

Il le surprit en train de gratter l'étiquette du consul anglais, ce dont le jeune homme parut contrarié. Sur les explications que lui demanda son compagnon de cabine, il répondit que ses bagages avaient été confondus avec ceux du plénipotentiaire, erreur qui lui avait valu le privilège de passer à la douane sans encombre.

Cependant, voyant que son ami de rencontre n'avait pas l'air de le croire, il lâcha, comme on dit, le paquet.

"Je mens, dit-il. Cette étiquette que je viens de gratter a été imprimée dans un atelier de Bogota, capitale de la Colombie, là même où le ministre commanda les siennes. J'ai suivi le secrétaire du ministre pendant plusieurs jours avant de découvrir l'endroit."

Il ouvrit alors sa malle et en sortit une paire de bottines contenant une merveilleuse émeraude d'un poids de plus de quinze carats.

"Voilà pourquoi, dit-il, je ne pouvais faire visiter mes malles par les douaniers qui surveillent tout particulièrement en Colombie la contrebande des émeraudes."

"Tout cela est très bien, mon garçon, lui dit son compagnon. Mais comment vas-tu maintenant faire passer

cette pierre précieuse à la douane de New-York?"

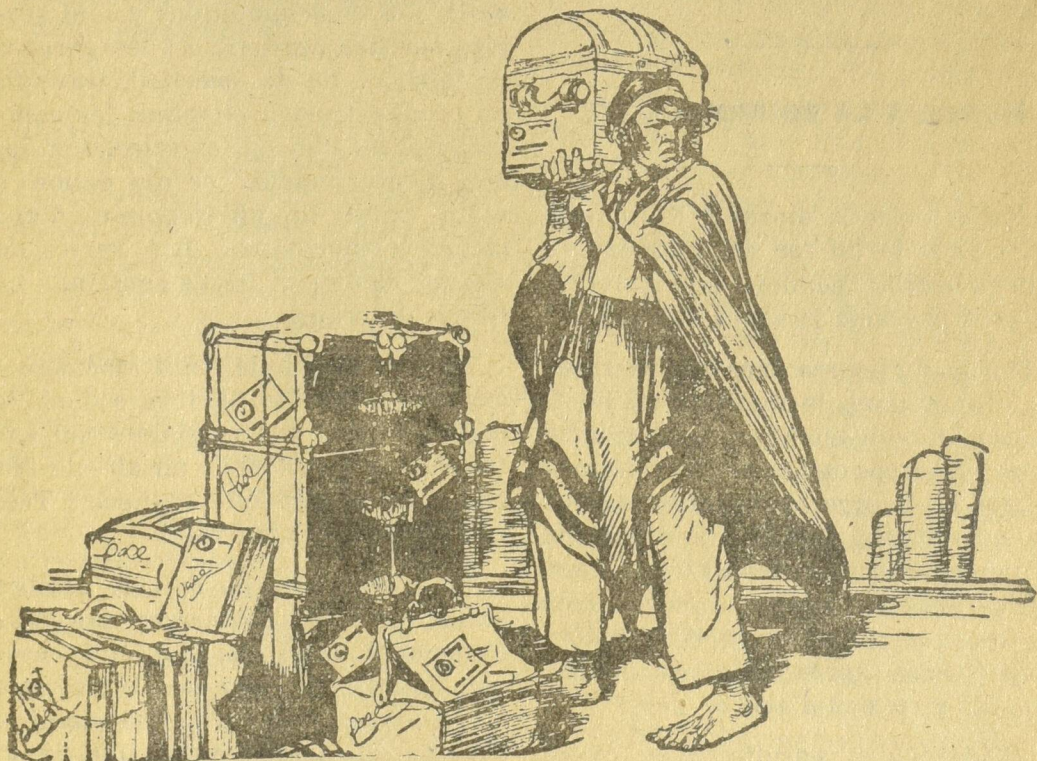
Cette question le désempara. Le malheureux n'y avait pas songé. La perspective de se faire pincer par les douaniers à son arrivée dans un pays dont il ignorait complètement et les gens et les coutumes; le risque de se faire emprisonner, lui coupèrent l'appétit et le sommeil.

Il en fit une maladie. Personne ne voulait à bord prendre la responsabi-

Le jeune colombien tremblait comme une feuille et la diète qu'il s'était imposée à bord avait encore jauni son teint qui était de safran.

Son compagnon de cabine avait tenu à assister à cette visite pour voir de ses yeux comment le jeune émigrant s'en tirerait. Il partageait son angoisse et vit avec anxiété les douaniers s'approcher de lui.

Alors, n'en pouvant plus, préférant perdre son trésor que d'être empri-



lité de l'aider et il eut pour cela plusieurs fois la tentation de jeter son émeraude à l'eau.

Enfin, apparut au loin la Statue de la Liberté. Le paquebot entra au port et les émigrants furent disposés sur un rang, leurs bagages à leurs pieds, pour passer la visite du médecin, des agents de l'immigration et des douaniers.

sonné ou renvoyé comme contrebandier dans son pays d'origine, le colombien tira l'émeraude de sa poche et la déposa sur la table, vis-à-vis lui. "Prenez-la, dit-il, elle me rend fou!"

Les agents d'immigration le regardèrent intrigué et la remirent entre les mains d'un douanier qui après lui avoir jeté un léger coup d'oeil la re-

mit au colombien, en disant négligemment:

—“Pierre brute et intaillée. Pas de droits à payer!” Sans doute, ce douanier distrait n'avait-il vu dans cette magnifique émeraude qu'une pierre sans valeur.

Quant au jeune colombien, il ne comprit jamais qu'un objet de ce prix ait pu entrer en Amérique du Nord aussi facilement qu'une épingle de cravate de 5, 10, 15...

—o—

MORUE A LA BOURGUIGNOTE

Faites cuire la morue à l'eau froide, retirez-la du feu au moment où elle va bouillir, écumez-la et couvrez-la, puis préparez la sauce suivante:

Mettez du beurre dans une casserole, gros comme la moitié d'un oeuf, laissez-le bien chauffer, puis ajoutez deux cuillerées de farine que vous mélangez au beurre et faites roussir. Lorsque votre farine a une couleur brune, ajoutez deux verres d'eau, tournez un moment pour que votre sauce se lie; si vous trouvez cette dernière trop épaisse après qu'elle a bouilli, ajoutez-y un peu d'eau.

Mettez cuire ensuite dans votre sauce une dizaine de petits oignons, un bouquet de persil, thym et laurier, sel, poivre et épices. Lorsque vos oignons sont cuits, remettez un peu votre morue sur le feu, et ne l'y laissez que juste le temps nécessaire pour qu'elle chauffe. Après cela, dressez-la sur un plat, égouttez-la bien et versez votre sauce brune dessus avec les oignons. Otez le bouquet.

LES BOITES DE MONTMARTRE

L'Etat libre de Montmartre que les autorités municipales de Paris prennent à demi au sérieux vient de faire rendre gorge à un propriétaire, style profiteur, qui voulait doubler le loyer de la célèbre boîte de nuit du Boulevard Clichy, dite “le Néant”.

Le Néant, connu des voyageurs américains et canadiens, est un des endroits les plus réputés du quartier Pigalle. Les consommations y sont servies sur des cercueils et les garçons de table... ou de cercueil, travestis en croque-morts, chantent les commandes, au lieu de les crier, sur des airs d'enterrement, ce qui donne à cette boîte la physionomie d'une chambre mortuaire. Les verres ou quarts, chopes et bocks sont faits en forme de crânes.

Dans le vestibule sont aménagées des glaces et des lanternes dont la lueur donnent aux personnes qui entrent dans “le Néant” un air de décomposition physique avancée ! Très gai, comme on peut voir!

Le propriétaire de ce café célèbre aurait été forcé de fermer son établissement, si les hispodars qui commandent l'Etat libre de Montmartre n'avaient pris son parti. Autrement le Néant serait devenu moins que rien!

—o—

La plupart des catacombes de Rome sont aujourd'hui éclairées à l'électricité.

—o—

Un million de personnes visitent chaque année le British Museum.

LES SPLENDEURS DE L'ANTIQUITE

Dans les ruines imposantes de la vieille cité détruite de Gnosse, qui fut un jour la capitale de l'île de Crète, se trouvent des milliers d'objets domestiques dont nous nous servons encore aujourd'hui.— Des baignoires et des évier, 3500 ans avant Jésus-Christ.

La plupart de nos lecteur qui n'ont pas fait d'études spéciales sur les us et coutumes des peuples de l'antiquité seront bien étonnés d'apprendre qu'ils se servaient couramment de tous ces articles de toilette qui nous font tant apprécier le confort moderne, particulièrement les baignoires.

Des fouilles récentes, entreprises sur l'île de Crète, aujourd'hui Candie, dans la mer Méditerranée, par les savants anglais, ont révélé que les descendants de Minos ou les Crétois ne se privaient de rien et connaissaient, presque aussi bien que nous, toutes les commodités ordinaires de la vie.

Ces populations dansaient des danses bizarres, contorsionnées et déhanchées, mouvements qui se retrouvent aujourd'hui dans le plus vulgaire jazz. Des exemplaires de ces danses sont gravés sur des tablettes de cire ou sur diverses inscriptions murales, dans les maisons particulières et dans les cabarets.

Et ce qui est de nature à surprendre encore davantage le lecteur moderne, c'est que les femmes de cette époque portaient le corset! Vêtues comme les hôtesses les mieux nippées de nos

jours, elles vivaient dans de vastes appartements, munis d'eau courante et de sortes de radiateurs qui répandaient la chaleur la plus douce qui se puisse rêver.

C'est principalement dans le Palais de Minos que Sir Arthur Evans découvrit les vestiges les plus stupéfiants de cette haute antiquité. Ce palais servait de citadelle à une grande cité appelée Gnosse. Dans cette ville, suivant la mythologie et quelques vieilles légendes populaires, vécut le Minotaure, monstre moitié taureau et moitié homme. Minos emprisonna ce taureau dans le Labyrinthe qu'avait construit Dédale et il nourrissait le monstre de chair humaine. A la suite d'une guerre qu'il avait entreprise pour venger le meurtre de son fils Androgée, Minos imposa aux Athéniens un tribut annuel de sept garçons et sept jeunes filles, qui devaient être dévorés par le Minotaure. Thésée, aidé par Ariadne, la propre fille de Minos, pénétra dans le Labyrinthe, tua le Minotaure et affranchit ainsi Athènes du funèbre tribut. D'après la légende toujours, le Minotaure fut changé en constellation, connue sous le nom Sagittaire ou Centaure. Cette légende s'explique par le fait que les habitants de la Crète, comme beaucoup d'autres peuples de l'antiquité, avant Jésus-Christ, adoraient le taureau comme un symbole de force et de vitalité.

Ces Crétois connaissaient aussi les combats de taureaux, lesquels cependant ne se pratiquaient pas absolument comme ceux que nous connais-

sons en Espagne et dans le Midi de la France. Les taureaux ne restaient jamais sur le carreau, et c'est au contraire eux qui gardaient l'avantage dans toutes ces rencontres avec des jeunes filles.

Le taureau tout festonné était lancé dans une arène, un jour de grande solennité. De jeunes femmes et filles devaient, ce qui demandait une adresse inouïe, essayer de s'asseoir sur ses cornes. Si elles y arrivaient, elles étaient bonnes pour recommencer

giales du passé et il n'est pas encore prouvé que nous ayons inventé quelque chose qui soit absolument nouveau.

Ces baignoires avaient de cinq à six pieds de longueur. Elles étaient faites de pierre ou d'argile et recouvertes d'une couche de porcelaine. Peintes et ornementées, elles contenaient un pertuis ordinaire par où s'écoulait l'eau à volonté.

Les femmes et les hommes qui en faisaient un usage fréquent et régu-



Curieuse représentation des danses antiques.

l'année suivante; si elles ne pouvaient accomplir ce tour de force, elles étaient la victime du taureau qui les transperçait à mort.

Sir Arthur Evans fait remonter la civilisation crétoise à l'an 3500 avant Jésus-Christ, soit à 5000 ans. A cette époque effrayamment reculée, les baignoires étaient choses communes. Elles étaient même d'une forme qu'épousent la plupart des nôtres. Nous ne sommes donc que de vulgaires pla-

lier se servaient en plus de savonnets, de brosses, d'huiles, d'onguents et de parfums—tout comme de nos jours.

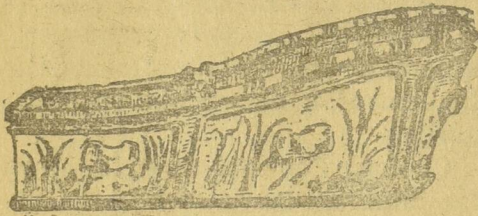
La mode la plus en vogue chez les femmes d'une certaine classe favorisait les jupes amples, à la grecque, jupes qui ont été reprises en 1840 avec la crinoline. Les unes étaient tout unies, les autres relevées de panneaux de broderie ou de motifs peints à la main.

Ces jupes étaient longues (comme cette année, à Londres, Paris et New-York), couvrant même le pied; parfois, elles se portaient aussi très courtes, comme à Montréal cette année et particulièrement, l'hiver dernier.

Les chapeaux avaient toutes les variantes, étant tantôt petits comme des béguins ou des bonnets, tantôt larges et fleuris comme les anciens "merry widows".

De gentils petits modèles en faïence de ces robes ont été recueillis par les explorateurs et distribués dans les musées.

Les grandes dames de l'île de Crète se permettaient quelquefois aussi le décolletage, mais un décolletage moins osé cependant que celui du Directoire et des modes du XXe siècle.



Baignoire retrouvée dans les ruines de l'île de Crète.

Les maisons de ce pays offraient, rangées les unes contre les autres, un spectacle curieux, étant toutes peintes de couleurs différentes, avec plus de goût cependant que les bicoques peinturlurées des villages sauvages et de certains quartiers de Montréal même, où les constructeurs bâtissent des maisons du plus pur futurisme, sans le savoir.

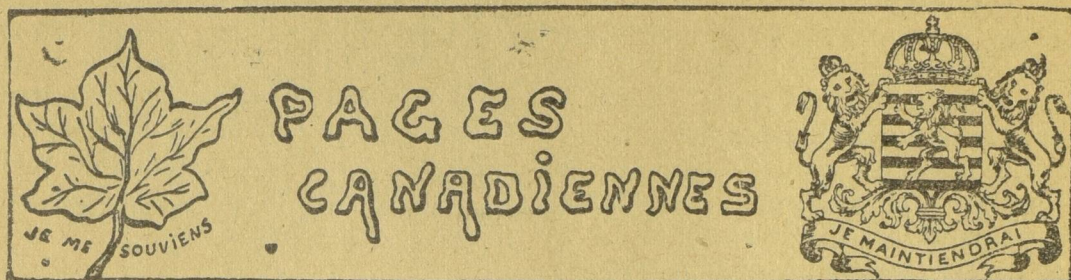
Les instruments de musique dont ils se servaient en famille et dans les réjouissances publiques étaient le tambour, les cymbales, les triangles et les ocarinas en terre cuite.

Le temple de Minos dans la ville détruite de Gnosse offre encore des ruines imposantes qui se dressent devant les yeux de l'explorateur et des savants comme autant de preuves irréfutables de la splendeur de cette antiquité que nous ne connaissons malheureusement que par certains petits articles de journaux.



Robe portée par une élégante, trois mille ans avant l'ère chrétienne.

Quels conquérants s'emparèrent de ces richesses? Que sont devenus ces trésors inestimables que les rois de Crète amassaient dans leurs labyrinthes? Ce sont là autant de mystères que l'archéologie ne peut résoudre.



LE GRAPHITE AU CANADA

Production — Exportation — Consommation

Le graphite se trouve en assez grande abondance dans certaines zones des calcaires et des gneiss cristallins de la série archéenne de Granville, dans l'est du Canada, ce minéral se rencontrant à la fois tantôt disséminé et en lames, tantôt en filons (plombagine). Des gîtes de ce dernier type sont bien connus et ont été exploités sur une petite échelle sur le rivage de l'île de Baffin. Un graphite amorphe est également commun dans les ardoises de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick; il se faisait autrefois une production importante de cette catégorie de matière minérale dans les chantiers d'exploitation près de St-Jean, N. B.

Malheureusement les filons de plombagine (la plus précieuse forme du graphite, est très recherchée pour la fabrication des creusets) sont étroits et l'exploitation qui s'en peut faire ne sera probablement jamais bien rémunératrice. De petites quantités de plombagine ont été, de temps en temps, retirés des travaux superficiels entrepris dans ces filons, mais la quantité qu'on en obtint est insignifiante.

Les minerais de graphite laminaire,

de valeur marchande, sont représentés soit par du calcaire cristallin dont la teneur peut aller jusqu'à 8 pour cent, soit par du gneiss qui, parfois, contient jusqu'à 30 pour cent de graphite. La moyenne du tout-venant pour ce dernier type de minerai, n'est cependant que de 10 à 15 pour cent de graphite. Les deux catégories de minerai aboutissent d'ordinaire et graduellement à une roche encaissante stérile.

Quoique l'extraction et le broyage des minerais laminaires du Canada eussent commencé dès l'année 1866, cette industrie n'a jamais pris de bien grandes proportions. Cela vient en grande partie du fait que les efforts tentés depuis des années pour inventer un procédé effectif et économique de concentration pour ces minerais, ont tous échoué.

Les localités où le graphite a été trouvé, au Canada, est observé avec quelque attention, se présentent dans la partie est du pays. Les gîtes disséminés de graphite laminaire se rencontrent dans les provinces d'Ontario et de Québec, dans un rayon de 150 milles d'Ottawa. L'industrie du graphite canadien, en ces commencements (1866-1870) avait son centre de voisinage plus ou moins immédiat

de Buckingham (Québec) à environ 25 milles à l'est d'Ottawa, mais il y a longtemps que les premières usines dans ce district ont suspendu leurs travaux. Plus récemment une demi-douzaine d'usines ont travaillé avec plus ou moins d'intermittence dans le territoire de Buckingham, et ont toutes travaillé à la production du graphite laminaire. Le graphite cristallin ou plombagine se trouve aussi dans cette région, mais les filons, en général, ont été trouvés trop étroits pour être travaillés avec profit. Plus récemment encore, un bon nombre de terrains à graphite laminaire ont été exploités dans l'Ontario, dans la région qui s'étend tout droit à l'ouest d'Ottawa ; cinq usines ont été construites dans cette région. Très peu de graphite cristallin a été signalé dans ce district, tout celui qui s'y trouvait étant de la variété laminaire. La présence dans la concession I, canton de Grougum, comté de Renfrew (mine Black-Donald) d'un amas de minerai laminaire de première qualité, est digne de remarque, vu qu'un gîte pareil de graphite est probablement unique parmi les gîtes dont on a connaissance. Le minerai consiste en de petites lames dont la plus grande partie est de trop petite taille pour les exigences de l'industrie des creusets, mais qui renferme des filonets de lames plus grandes. La richesse du minerai est variable, allant de 60 à 80 pour cent de carbone graphitique, et le gîte dont la pente est presque verticale et se trouve enfermée dans du calcaire cristallin, a une largeur moyenne d'environ 40 pieds.

Le graphite laminaire a été signalé aussi sur divers points de la Colombie britannique, mais nulle part il n'a été exploité. Le graphite cristallin a été

trouvé en diverses localités des territoires du Nord-Ouest et du Labrador, et un gîte de cette matière fut exploité pendant les années 1917 et 1918 sur le côté méridional de l'île de Baffin. Une petite quantité de ce graphite fut le résultat de ces opérations et expédié pour le commerce des creusets. Ce graphite passe pour être de expédié pour le commerce des creusets même qualité que la meilleure plombagine de Ceylan.

Le graphite amorphe était exploité il y a bien des années près de St-Jean du Nouveau-Brunswick. Le minerai, là, consiste en schistes et phyllades graphitiques très impurs et cette matière trouva son emploi dans les revêtements de fonderie et les matières colorantes.

Le nombre des mines de graphite et des usines en activité pendant ces quelques dernières années a été en moyenne d'environ une demi-douzaine; il faut y ajouter les travaux intermittents qu'on a faits dans quelques gisements où, pour quelque raison, la phase de production n'a pas été atteinte.

La production annuelle moyenne du graphite de toutes les qualités, pendant les années 1910 à 1918, a été de 2,438 tonnes, et dans ce total il faut comprendre surtout le graphite traité à l'usine; cependant, en certaines années, une petite quantité de minerai brut a été comprise dans ce total.

Le graphite comme il se présente habituellement est un minerai noir, brillant, qui cristallise, à ce que l'on croit généralement, suivant le système hexagonal, avec symétrie rhomboédrique. D'autres prétendent cependant qu'il est monoclinique. Les cristaux ont une forme tabulaire, à

six côtés, et les faces sont généralement striées. En raison de la consistance molle de ce minéral, les faces sont rarement très distinctes. Des cristaux très parfaits se rencontrent dans le calcaire cristallin de Pargas, en Finlande, mais les meilleurs spécimens ont été retirés des météorites. Des cristaux maclés ou cristaux d'enchèvement parallèle ont été mentionnés par W. Luzi.

Quand elles sont bien cristallisées les lames ont un éclat métallique qui va du noir au gris d'acier, tandis que la variété amorphe est d'une couleur mate noire et terreuse. La rayure est noire et brillante, la dureté 1 et le poids spécifique 2.1 à 2.3. Le minéral est facilement sectile; il est flexible mais non élastique. A cause de sa tendreté, il laisse aisément des marques sur d'autres substances, et il est gras au toucher. C'est un bon conducteur de la chaleur et de l'électricité. Les lames ont un clivage basal parfait et sont opaques même dans les plus minces écailles. Sa température de fusibilité est inconnue, mais dépasse probablement 3000°C. Il est combustible en présence de l'oxygène à un degré entre 620° et 670°C., mais n'est pas altéré s'il est chauffé dans un vase privé d'air.

Chimiquement, le graphite est du carbone pur; il est donc identique au charbon de bois et au diamant par sa composition. Il se trouve presque toujours des impuretés dans le graphite naturel, impuretés qui consistent en quelque substance minérale étrangère qui y est enfermée, comme de l'argile, de l'oxyde de fer, de la calcite, du quartz et du mica. Une petite quantité d'hydroxyle est quelquefois trouvée dans des graphites naturels.

Le graphite résiste très bien aux influences climatologiques et des lames tout à fait brillantes du minéral se rencontrent ordinairement à la superficie du sol formé par la décomposition des roches graphitifères.

Usage du graphite

Les propriétés physiques les plus apparentes du graphite consistent en ce qu'il est éminemment réfractaire, mou, bon conducteur d'électricité et de chaleur et inattaquable par les réactifs; tout cela lui donne une importance considérable dans un grand nombre d'industries modernes, en même temps que son brillant, son absolue opacité, même sous la forme des plus minces lames, sa tendreté et son onctuosité au toucher sont des propriétés accessoires qui l'ont rendu utile dans diverses branches d'industrie.

Dans l'ordre de leur importance actuelle, les emplois principaux du graphite naturel se trouvent dans la fabrication des creusets, des lubrifiants, des crayons, des enduits de fonderie, des peintures, de la pâte à fourneaux, des batteries électriques sèches, alors que de plus petites quantités en sont utilisées pour l'électrotypie et pour le dératrage des chaudières. Au dire d'une autorité compétente la production mondiale de graphite naturel se partage entre les industries sus-mentionnées dans les proportions suivantes:

	p.o.
Creusets	75
Lubrifiants	10
Crayons	7
Enduits de moulage et pâte à fourneaux	5
Couleurs	8

Il est impossible naturellement de trouver ces proportions de façon absolument exactes, d'autant que la consommation de plusieurs industries plus petites vient réduire sans doute un peu les pourcentages susdits, sans toutefois en modifier beaucoup le coefficient.

En sus du graphite naturel, il y a une forte production de graphite artificiel dont on n'a pas tenu compte dans le tableau précédent. Le graphite artificiel est fabriqué à partir du charbon anthracite ou du coke à pétrole dans le four électrique; on en fait un emploi considérable pour les électrodes en graphite qui sont de plus en plus recherchées dans le commerce. Une quantité de ce graphite fabriqué est utilisée dans l'industrie des lubrifiants et des peintures; il entre également dans la fabrication des batteries sèches et des préventifs contre les incrustations de chaudières.

Production, exportations

La production du graphite au Canada, en 1918, fut de 3,114 tonnes. Ce chiffre comprend les trois produits types d'usinage—no 1 et no 2 Flake, et poussière—le minerai brut et une petite quantité de graphite cristalline ou plombagine. Le rendement de 1918 fut considérablement plus faible que celui des années précédentes, (3,714 tonnes) et sa valeur relative beaucoup moindre.

Industries Suisses au Canada

Nous reproduisons du "Belgique-Canada", journal bi-mensuel publié à Bruxelles par M. Godfroy Langlois, l'entrefflet suivant:

Pendant les neuf premiers mois de 1921, la Suisse a exporté 36,135

quintaux de soieries, pour une valeur de 259,475,962 francs, tandis que, pendant la période correspondante de 1920, l'exportation s'élevait à 50,420 quintaux, pour une valeur de 582,-850,066 francs.

Le bruit court que, pour ne pas perdre leurs débouchés à l'exportation, certains fabricants de rubans de soie envisageraient le transfert de leur industrie au Canada. C'est la région de Montréal qui, après étude, leur aurait paru offrir les conditions les plus favorables à l'installation de telles usines.

L'épargne au Canada

Les statistiques officielles donnent le chiffre de 1,367,924,274 dollars comme étant le total des dépôts en caisse d'épargne dans les diverses banques du Canada. Cela représente une moyenne de 170 dollars par tête de population et met le Canada, sous le rapport de l'épargne, à la tête des nations.

L'industrie des jouets au Canada

Un des résultats de la guerre fut d'arrêter l'importation au Canada des jouets allemands. Ceux-ci, en 1914, étaient évalués à 585,600 dollars sur 1,037,000 dollars, valeur totale des jouets importés cette même année dans le Dominion. Des industriels canadiens ont alors entrepris la fabrication des jouets, employant dans ce but des déchets de bois jusqu'alors perdus pour l'industrie. Cette industrie nouvelle s'est développée dans de telles proportions, qu'à l'heure actuelle elle est à même de concurrencer sérieusement, non seulement au point de vue de la qualité, les fabri-

cants américains et anglais qui, dans le début, avaient largement bénéficié de l'élimination de l'Allemagne du marché canadien.

Dominion ou Royaume

Le Duc de Devonshire, dans un discours prononcé à Nottingham, il y a quelques jours, a évoqué les souvenirs de sa carrière de Gouverneur général du Canada. Il a dit sa satisfaction d'avoir trouvé dans le Dominion le génie de deux fortes races appliqué à l'élaboration d'un destin commun. D'autre part, il a exprimé le regret que l'on n'ait pas conservé dans le pacte fédéral de 1867 le vocable de "Royaume du Canada" employé jadis dans "L'Act of Settlement" au lieu de "Dominion du Canada" que l'on y a substitué, afin de ne pas éveiller les susceptibilités des Américains.

Les regrets du Duc de Devonshire nous paraissent superflus.

Le Canada n'avait rien dans sa mentalité, dans ses aspirations, dans ses mœurs, qui se prêtât à la création d'un royaume.

Le pacte de 1867 a servi de base à la fondation d'une saine et vigoureuse démocratie, et il eût été puéril et ironique à la fois d'affubler celle-ci d'un manteau royal.

("Belgique-Canada.")

Indésirable

L'Académie Française, sur proposition de MM. le comte d'Haussonville, Henri Lavedan, Frédéric Masson, René Bazin, Jean Richepin et René Doumic, membres de la commission du Dictionnaire, a adopté et décidé d'introduire dans cet ouvrage le mot: "Indésirable".

Le mot "indésirable", créé au Canada, est, on peut le dire, consacré

par l'usage, et il est toujours très employé. Il qualifie si bien tant de gens, même après-guerre.

Il n'était pas dans les précédentes éditions du Dictionnaire. Il figurera dans la prochaine, et avec cette mention, déjà inscrite en marge des Cahiers de revision: "Indésirable", adjectif "des deux genres."

Parfaitement!

Montréal

Montréal, qui est à la tête de toutes les autres villes canadiennes comme port maritime, est également au premier rang comme ville manufacturière. Sa production annuelle est de \$600,000,000.

Appréciation des arbres au Portugal

En bien des endroits boisés du Portugal on peut lire l'inscription suivante:

"Toi qui passes et veux lever la main sur moi, écoute avant de me faire du mal.

"Je suis la chaleur de ton foyer les soirs d'hiver, l'ombre qui te protège en été contre les rayons ardents du soleil, et mes fruits sont des boissons rafraîchissantes qui étanchent ta soif au cours de tes pérégrinations.

"Je suis la poutre qui soutient ta maison, la planche de ta table, le lit sur lequel tu te reposes et le bois dont tu construis ton esquif.

"Je suis le manche de ta houe, la porte de ta métairie, le bois de ton berceau et la dernière enveloppe de ton corps.

"Je suis le pain de bonté et la fleur de beauté.

"Toi qui passes, écoute ma prière; ne me fais point de mal."

LE FRANÇAIS, TEL QU'ON L'ÉCORCHE

La série d'articles que nous avons commencée sur l'anglicisme et ses ravages nous ayant valu une volumineuse correspondance, nous la poursuivrons pour l'utilité et le plaisir du lecteur jusqu'à ce qu'il en soit lassé. Reprenons cette causerie instructive à l'endroit où nous l'avons laissée, au vocable: avocat, synonyme, hélas! de charabia.

Les deux termes juridiques les plus vilains et les plus mal usités sont bien ceux-ci: plaider coupable ou plaider non coupable, traductions littérales de "to plead guilty" et "to plead not guilty". Il faut dire: s'avouer coupable ou se déclarer innocent.

"To bring a verdict of guilty" se traduit par: rendre un verdict de culpabilité, et, dans le cas contraire, déclarer l'accusé innocent ou rendre un verdict de non culpabilité.

Les comptables appelés à rendre témoignage, à la suite d'une expertise ordonnée par le tribunal, se servent invariablement du mot: auditer, auditer des livres (audit books) alors qu'ils devraient déclarer qu'ils ont "vérifié, contrôlé, examiné les livres" de la partie en cause.

Les "auditeurs de livres" sont en bon français des comptables, des experts comptables ou des vérificateurs.

On dit aussi, au lieu d'audition, vérification.

Ainsi pour le terme aviser. Au lieu de: je t'ai avisé de mieux faire, dire: je lui ai conseillé de mieux faire.

L'avocat-conseil, le conseil, le conseiller (juridique), l'avocat-consultant de la compagnie, le contentieux, chargé de toutes les affaires litigieuses, voilà ce qu'il faut écrire et dire au lieu "d'aviseur légal" qui est tout-à-fait incorrect, avouons-le.

L'orateur avait une belle audience. Pourquoi audience? Sommes-nous chez un cardinal ou chez le gouverneur-général? Donc, substituons le mot auditoire au mot audience, ce qui donne: l'orateur avait un bel auditoire. Parcourez le couloir des Pas Perdus ou simplement, ou surtout, le corridor du rez-de-chaussée où s'alignent les différentes salles de comparution, d'enquête préliminaire, etc. C'est un huissier qui crie: "Qui est-ce qui paraît, qui est-ce qui apparaît pour l'accusé?"

Un huissier français manderait: l'avocat Un Tel qui comparait pour l'accusé, qui vient au lieu et place de l'accusé.

Le mot "arriérages" n'est pas français; dites des arrérages. Les arrérages sont ce qui est dû, échu, d'une terre affermée, d'un revenu; les arrérages d'une rente ou d'un loyer.

Au lieu d'un mandat d'arrestation, dire un mandat d'arrêt ou un mandat d'amener. Mais, laissons un peu les avocats se chamailler autour de leur tour de Babel!

Nous écrivions dans notre dernier numéro que le mot **librairie** avait déjà eu le sens de bibliothèque et que l'emploi de cette expression, qui sem-

ble être erroné parce qu'elle est la traduction du mot "library", est probablement très louable, au contraire. Le philosophe Montagne s'en sert couramment. Détaillons maintenant la nomenclature d'un jeu qui prête à plusieurs mauvaises expressions; le jeu de billard.

Le billard qui fut mis à la mode en France, sous le règne de Louis XVI, est un jeu qui se joue avec des **billes** d'ivoire, sur une table à rebord, en forme de carré long, recouverte d'un tapis vert. On dit les bandes d'un billard. Il y a plusieurs sortes de billard, dont les billards anglais, hollandais et chinois. Au début, les **queues** étaient des cannes terminées en crosse, avec lesquelles on actionnait les billes. La table de billard, presque toujours mobile, se posait sur des tréteaux. Au seizième siècle, on jouait avec des quilles et deux boules. On remarquera que jusqu'au milieu du XVIIe siècle, les billes étaient appelées boules, et le nom de bille s'appliquait à la queue elle-même qui était recourbée. Au Canada, nous disons encore des boules, preuve que, comme dans le cas de "librairie", nous avons su garder intactes des centaines de vieilles expressions qui sont archaïques en France, en ce moment, depuis de nombreuses années, ou du moins qui ont été retirées du langage courant.

Les **blouses** (et non pas: poches) apparaissent au XVIIe siècle. La queue droite date de la fin du siècle dernier.

Ce jeu se pratique de différentes manières, dont les principales sont: le carambolage, les quilles, le cazin, la poule, la poule au bouchon.

Le petit bout de la queue de billard est garni d'un morceau de cuir dit **procédé**.

Faire fausse queue est toucher la bille ou boule à faux avec la queue.

De sévères puristes nous reprochent d'user de cette locution: comment êtes-vous? Elle est pourtant bien française; comment êtes-vous? se disant aussi bien que: comment vous portez-vous?

Il y a deux malheureux verbes que nous employons bien mal: se souvenir ou se rappeler, et hériter.

Ce verbe est actif (hériter) quand il a deux compléments dont l'un désigne la personne dont on a hérité, et l'autre la chose transmise et reçue par héritage; dans ce cas, c'est la chose qui forme le complément direct, et la personne qui figure en complément indirect. Il a hérité une somme considérable de son oncle. Lorsque "hériter" n'a pas ces deux compléments, mais l'un d'entre eux seulement, il est toujours neutre et veut **de** avant la chose héritée, aussi bien qu'avant la personne: Il a hérité de son père, il a hérité d'une somme considérable.

Le verbe "se souvenir" commande le complément indirect, mais le verbe "se rappeler" exige le complément direct. On se souvient de quelque chose, mais on se rappelle quelqu'un.

Un exemplaire de journal, non une copie.

On commet souvent aussi la grave erreur d'employer indistinctement les adjectifs **patriote** et **patriotique** pour les appliquer soit à des personnes, soit à des choses.

Patriote s'applique aux personnes.

Patriotique s'applique aux choses.

On ne doit pas dire: "Sir Wilfrid Laurier fut le plus patriotique de nos hommes d'Etat, et ses discours étaient profondément patriotes."

On dit: "Sir Wilfrid Laurier fut le plus patriote de nos hommes d'Etat,

et ses discours étaient profondément patriotiques.”

Autre grosse faute d'écriture.

Les Anglais écrivent les noms de jours et de mois avec une majuscule: "Monday, November".

En français, on ne met jamais de majuscules aux noms de jours ni de mois et l'on doit conséquemment écrire: "lundi, 3 novembre".

S'il y a quelque chose de crispant, disait, il y a quelques années, un de nos bons linguistes, c'est bien l'emploi du mot **chaque** à la fin d'une phrase, au lieu de **chacun**.

Combien de fois entendez-vous dire:

"Ces livres me coûtent un dollar **chaque**", alors qu'on devrait dire: "Ces livres me coûtent un dollar **chacun**".

Il en est de même pour **de long** et **de large**.

On ne dit pas: Cette planche a six pieds de long, de large, mais: de longueur ou de largeur.

On n'entend parler aussi que des voliers de canard, d'outardes, de cornelles, etc. Le mot volier, c'est bien dommage pour nos chasseurs, n'est pas français. C'est un **vol** qu'il faut dire: un vol de canards, un vol de perdrix.

Et ce fameux mot: limier, que ne l'entendons-nous pas depuis la malheureuse affaire Delorme! Nos fameux limiers par ci, nos courageux et intelligents limiers par là. Ils sont partout nos limiers; ce sont les grands hommes de la province de Québec! Il est impossible d'ouvrir un certain journal de Montréal sans y trouver ce mot à tout instant.

Pour la grosse majorité des journalistes, le terme limier est une trou-

vaille heureuse, qui remplace le mot détective, d'assonance américaine.

Ce n'est pas parce qu'un journal français l'empoiera de temps à autre, très rarement, grâce à Dieu, qu'il faille en faire un abus effrayant.

Le limier est bien dans le langage familier un agent employé à la recherche des personnes dont on veut s'emparer. Ex: les limiers de la police, mais cela n'empêche que le limier est surtout un chien courant, muet, qui sert au veneur à découvrir la bête et aux agents de la sûreté à relever la piste d'un bandit.

On doit dire les détectives (mot anglais francisé) ou les agents de la sûreté. A Paris, on dit les agents de la "secrète", sous-entendu police.

Il y a des quantités de détectives qui n'ont jamais mis la main sur un voleur, qui n'ont jamais rien trouvé. Nous ne voyons pas pourquoi on en ferait quand même des limiers.

Les détectives ne sont pas plus des limiers que tous les soldats qui ont participé de près ou de loin, de loin surtout à la dernière guerre, sont des limiers, à la dernière guerre, sont des Héros.

On ne doit pas dire: l'amalgamation de deux compagnies de chemin de fer, mais la: fusion.

Le terme **en opération** sert aussi à toutes les sauces.

Non pas, la loi est en force ou en opération, mais: la loi est en vigueur.

Non pas la fabrique est en opération, mais: la fabrique travaille ou est en exploitation.

Non pas la banque est en opération, mais: la banque a commencé ses opérations. Il y a trente-six manières de remplacer la locution "en opération", et à défaut d'autre chose, le verbe

fonctionner est là pour servir au moins de succédané.

Depuis bientôt deux ans, nos grévistes se servent, au cours de leurs démêlés avec leurs patrons, du mot "renard" pour désigner ce qu'on appelait avant le "scab", c'est-à-dire l'ouvrier qui travaille en dépit de la grève.

Ce sont des remplaçants, qui font la besogne des grévistes, et que les Anglais et Américains nomment des "strike-breakers" ou des "scabs". A la suite d'un premier effort vers la perfection, nos ouvriers appelèrent ces ouvriers des "briseurs de grève", puis, finalement, des **renards**, comme on dit en France. Donc, nous recommandons le terme renard, au lieu de briseur de grève.

Nous avons dans l'inépuisable répertoire français des mots capables de traduire tous les mots étrangers. Pourquoi ne pas s'en servir? Si, d'aventure, nous avons à désigner une chose nouvelle, une invention, un produit, un vêtement ou une fleur, n'importe quoi, la langue devant suivre l'usage, or donc, le progrès, "créons des termes qui nous soient propres, forgeons-en dont les assonances se marient heureusement à nos oreilles avec ceux dont nos pères se sont servis".

En un mot, et c'est la morale de la fin, si le mot n'existe pas en français, n'allons pas mendier celui d'une langue étrangère; inventons-en un sans hésiter.

Gagner son procès, c'est acquérir une poule et perdre une vache.—Proverbe chinois.

Quand on rit d'un obstacle, il est presque vaincu.

JOURNAUX JUIFS

Le Canada possède plusieurs journaux, franchement juifs. Dans l'Ontario il y a "Hebrew Journal", publié le matin, depuis le lundi jusqu'au vendredi, inclusivement, et le soir chaque samedi. Il a été établi en 1912, et paraît à 6 pages ou à 8 pages de 6 colonnes. Sa circulation est de 17,378.

Dans Québec il y a à Montréal "The Jewish Daily Eagle", qui se proclame le plus grand journal juif du Canada et s'imprime en Yiddish.

Un hebdomadaire "The Canadian Jewish Chronicle" s'imprime en anglais.

Il y a aussi le "Jewish Weekly", format revue, qui paraît à 16 pages. A Winnipeg, paraît deux fois la semaine, le "Israelite Press" format journal.

LES MANUFACTURES AU CANADA

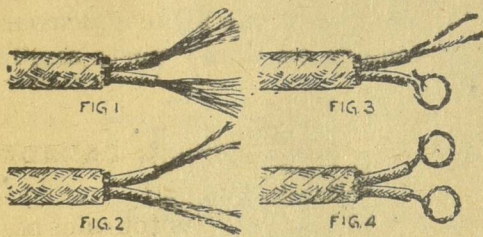
D'après des statistiques fournies par le ministère du commerce, il y avait au Canada, en 1919, 38,344 usines et manufactures représentant \$3,230,696,369 de capital. Elles employaient 88,316 personnes à qui elles payaient \$230,855,202 de salaire et 593,184 ouvriers à qui elles payaient \$558,579,217 de gages. Le coût de leur matériel était de \$1,875,577,799 et la valeur de leur production de \$3,520,724,039. La province de Québec, pour sa part, avait 11,061 de ces établissements ayant un capital de \$936,712,125, avec une production de \$988,574,723. Ces établissements emploient 26,088 employés payés \$36,539,000 et \$179,485 ouvriers payés \$153,293,521.



CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

LE RABOUTISSAGE DES FILS ELECTRIQUES

C'est toujours ennuyeux pour un automobiliste de s'apercevoir, après avoir cherché vainement pendant une heure à embrayer sa voiture, que tous ses ennuis ne sont dus qu'à un mauvais raboutissage de ses fils. De



pareils retards au démarrage ne se produiraient jamais si ces fils étaient bouclés, comme dans la vignette ci-contre. Pour les boucler de la sorte, il faut bien suivre le processus indiqué dans les quatre vignettes, numérotés 1, 2, 3 et 4.

MOYEN TRES FACILE DE COLORER EN NOIR LES PLATS EN ALUMINIUM

Il arrive parfois que certains ustensiles de cuisine en aluminium se ternissent, et n'ont plus une belle apparence. On peut corriger cet état dis-

gracieux très facilement, en donnant à ces objets une teinte noire plus ou moins foncée; ils paraîtront alors bien plus jolis que si on les laissait ternes.

Pour fonder une casserole ou tout autre ustensile de cuisine en aluminium, il faut d'abord bien le nettoyer et le polir avec de la poudre d'émeri répandue sur un morceau de toile. Une fois l'objet bien poli, on y passe de partout une couche d'huile d'olive avec un chiffon, puis on le fait chauffer lentement sur une flamme claire. Si la teinte n'est pas assez foncée, on recommence l'opération une ou plusieurs fois, jusqu'à ce que l'on ait obtenu la teinte désirée. On laisse alors refroidir l'ustensile et on le polit avec un morceau de laine ou avec un morceau de cuir bien doux.

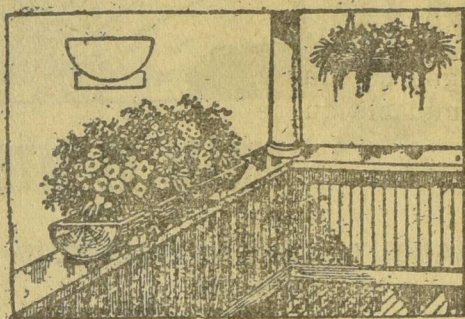
LE CLAVIGRAPHE JAPONAIS

Que celui qui connaît tant soit peu le japonais essaie de copier cette lettre rédigée en cette langue. Il lui faudra pour y arriver trois ou quatre heures. Grâce à la nouvelle machine à écrire, inventée aux Etats-Unis, la page que vous voyez reproduite ci-contre peut se composer en cinq minutes.

C'est la disparition de l'encrier et du pinceau dont se servent les Japo-

mais depuis quinze siècles. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette invention, c'est que la machine à écrire comporte sur son clavier près de trois mille caractères. Les caractères les plus courants, soit 2,315, sont disposés sur le clavier central. Les autres touches, comprenant les chiffres ara-

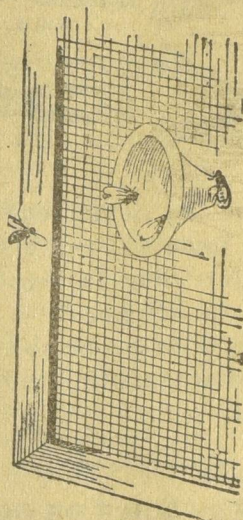
mière, un simple billot de bois à chauffer. Taillez ce billot par le milieu, creusez-le avec un bon couteau, ap-



puyez sa base cintrée sur une planchette unie et mettez-y vos fleurs.

OEILLET POUR GRILLAGES

Un petit oeillet, servant à faire sortir les mouches d'une pièce au travers d'une fenêtre ou d'une porte munie



d'une moustiquaire et à les empêcher d'entrer en même temps, est indiqué dans la vignette ci-contre. Cet oeillet peut servir à deux fins, puisqu'il dissimule les trous pratiqués dans les rideaux de toile, grillages ou moustiquaires.

[illegible][illegible]

bes et les lettres anglaises, forment deux petits claviers supplémentaires de 429 caractères chacun. Les dactylographes expertes écrivent couramment soixante-cinq mots à la minute sur cette nouvelle machine.

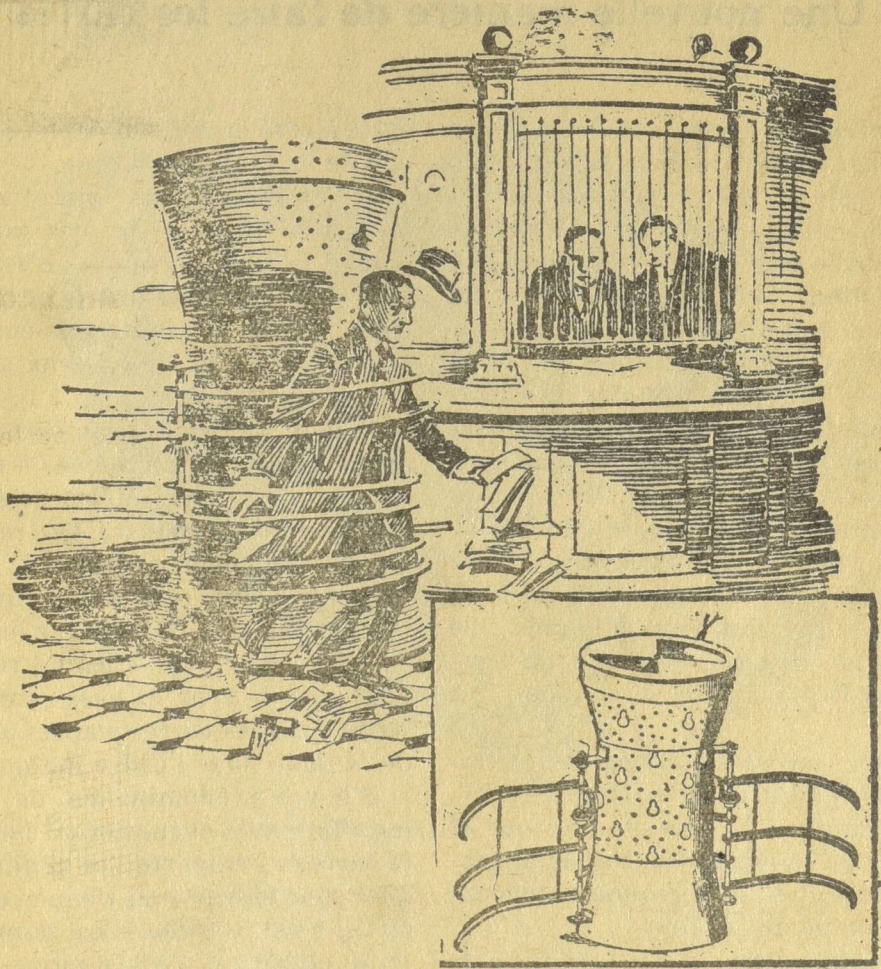
LES CORBEILLES DE FLEURS

Nos fleurs vont bientôt revenir. Fabriquez-vous tout de suite des corbeilles dignes de recevoir les primeurs du printemps. Il y a un moyen très simple de se faire de jolies et rustiques jardinières avec, pour matière pre-

UN TERRIBLE CAPTIVATEUR

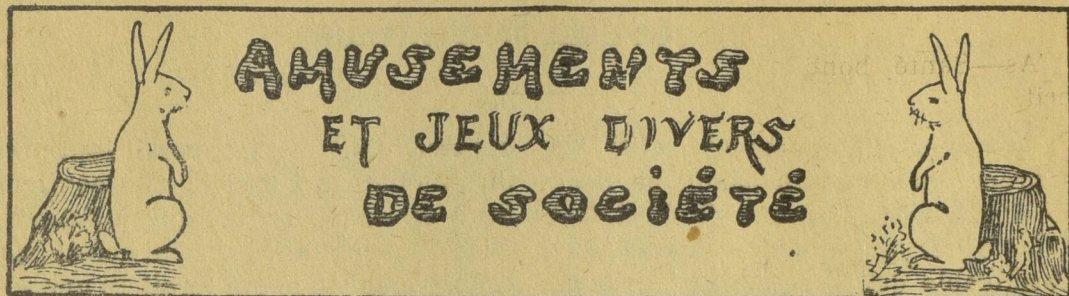
Imaginez l'étonnement mêlé de frayeur qu'aurait un bandit en train de dévaliser une banque s'il était empoigné par une machine cylindrique formidable qui le retiendrait prison-

appeler "tank" se trouverait tout près du guichet du caissier. Elle contiendrait un gardien armé qui, à l'approche d'un malfaiteur, toucherait un timbre électrique qui ferait en une se-



nier, sous les yeux des commis ou des gardiens, lesquels n'auraient plus qu'à appeler la police pour le faire conduire au poste. Cette cage qu'on pourrait

concevoir s'ouvrir des serres ou griffes de fer qui encercleraient le voleur et le mettraient dans l'impossibilité de faire tout mouvement.



Une nouvelle manière de faire les cartes

Voici une nouvelle manière de faire les cartes qui est tout à fait originale et nouvelle et qui promet d'avoir un gros succès auprès de nos lecteurs. Je l'ai essayée souvent et j'ai toujours eu satisfaction. Avec cette méthode, la personne la moins experte peut passer pour une très bonne diseuse de bonne aventure. Il est évident que les cartes ne donnent que ce qu'elles peuvent donner et rien autre chose et que nous ne devons pas y apporter trop de foi.

On prend un paquet de cinquante-deux cartes. On choisit la carte représentant la personne qui veut nous consulter: le carreau pour la blonde; le coeur, la chataine; le trèfle, la brunette et le pique pour la personne très brune.

Le roi représente un homme; la reine, une femme ou une jeune fille.

Demandez à la personne le jour et le mois de sa naissance. Sortez la carte représentant la personne et placez-la à gauche de la table.

Mêlez les cartes et faites couper de la main gauche. Comptez les cartes jusqu'à ce que vous soyez arrivé au nombre représentant le mois de la naissance de cette personne. Si elle est née en juin, prenez la sixième carte, ainsi de suite. Placez cette sixième

carte à côté de celle déjà placée à gauche de la table.

Mêlez encore une fois et comptez les cartes jusqu'à ce que vous ayez trouvé le jour du mois, c'est-à-dire que si la personne est née le vingt-trois prenez la vingt-troisième carte et placez-la à côté des deux autres à gauche de la table.

Placez les trois premières cartes après les avoir bien mêlées à côté des autres sur la table. Mêlez de nouveau et prenez douze cartes qui représentent les signes du zodiaque et mettez-les sur le même rang que les autres.

Une fois cela fait, placez les autres cartes à l'écart, car elles ne vous servent plus de rien, et lisez ce que vous voyez dans les cartes placées à gauche de la table dans l'ordre indiqué.

S'il y a prédominance de coeurs, les affaires de coeur seront bonnes; si le carreau l'emporte, les affaires d'argent sont en vue avec chance de réussir; si c'est le trèfle, c'est la prospérité, le plaisir; si c'est le pique, ce sont les désappointements, les pertes, la mauvaise chance.

Voici un tableau complet qui vous montrera comment faire parler les cartes lorsque vous donnerez une démonstration.

TREFLE

As—Santé, bonheur, paix de l'esprit.

Roi—Homme brun, droit, fidèle, affectueux.

Reine—Dame brune, gentille, plaisante.

Valet—Homme sincère, aussi la pensée d'un homme brun.

Dix—Richesses non attendues, perte d'un ami cher.

Neuf—Souhaits d'amis.

COEUR

As—Premier à la maison. Affection, amitié.

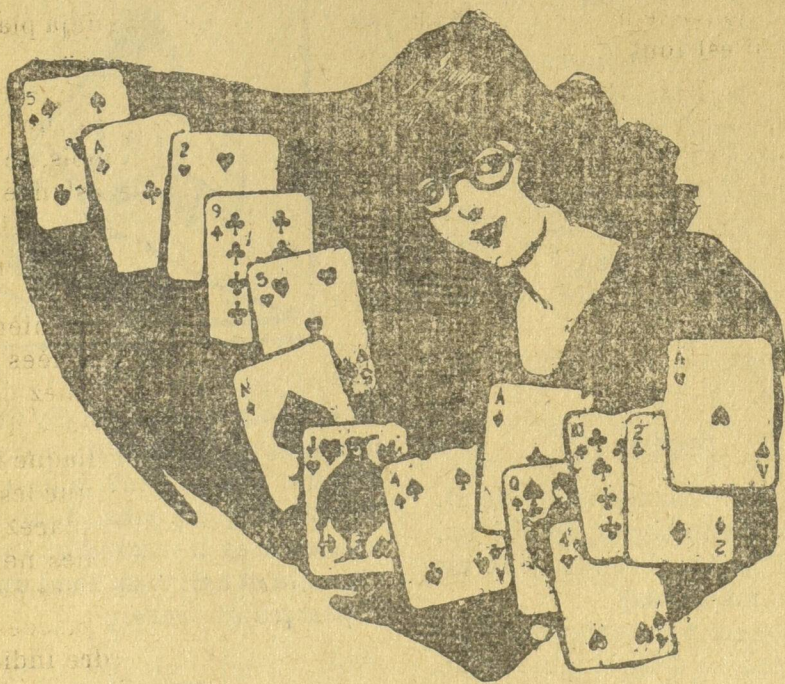
Roi—Un brave homme aux dispositions amicales mais pressé.

Reine—Jolie femme, fidèle, prudente, affectueuse.

Valet—Le meilleur ami. Aussi la pensée d'un joli homme.

Dix—Prophétie de bonheur et plusieurs enfants.

Neuf—Santé, haute estime.



Huit—Ami avare, aussi attention à la spéculation.

Sept—Chance et bonheur, mais attention à l'autre sexe.

Six—Transaction heureuse.

Cinq—Mariage prudent.

Quatre—Porte trop d'amour à l'argent.

Trois—Marié plusieurs fois.

Deux—Désappointement.

Huit—Plaisir, société.

Sept—Mauvais ami contre lequel on doit se mettre en garde.

Six—Personne généreuse mais crédule.

Cinq—Troubles causés par la jalousie induite.

Quatre—Personne difficile à gagner.

Trois—Peine causée par l'imprudence de la personne.

Deux—Grand succès, mais bien faire attention.

CARREAU

As—Une lettre, venant d'après les cartes voisines.

Roi—Un bel homme, tempérament chaud, obstiné.

Reine—Jolie femme aimant la société, une coquette.

Valet—Relation proche à se méfier. Les pensées d'un joli homme.

Dix—Argent.

Neuf—Aimant le changement.

Huit—Mariage tardif.

Sept—Mauvaise langue.

Six—Mariage hâtif et veuvage.

Cinq—Nouvelles inespérées.

Quatre—Ennuis causés par des amis infidèles, secret trahi.

Trois—Querelles, pertes, troubles domestiques.

Deux—Engagement contre le souhait des amis.

PIQUE

As—Grand malheur, haine, dépit.

Roi—Un homme brun, ambitieux.

Reine—Femme brune généralement veuve, malicieuse.

Valet—Personne envieuse, indolente, les pensées d'un homme brun.

Dix—Peines, ennuis, troubles.

Neuf—Mauvaises conséquences, ennuis futurs et troubles.

Huit—Attention dans ce que vous entreprenez.

Sept—Richesse dans l'industrie.

Cinq—Surveillez votre tempérament.

Quatre—Maladie.

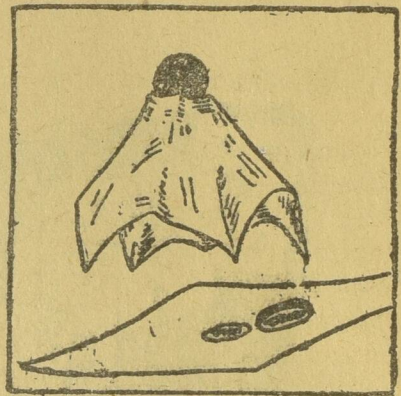
Trois—Voyage.

Deux—Déménagement, changement.

P. C.

UN SOU DANS LE TROU D'UNE AIGUILLE

Avec la façon de procéder, on pourrait arriver à glisser un sou dans le trou d'une aiguille. Tout se fait avec de la patience! En attendant, prenez une feuille carrée, percez à son milieu un trou grand comme une pièce

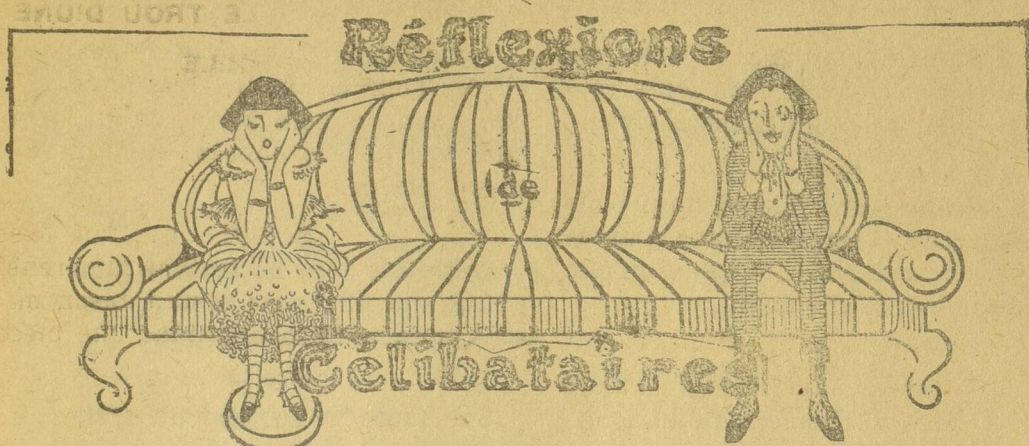


de dix sous et essayez d'y faire passer une pièce d'un sou, d'un gros sou ordinaire. Impossible? dites-vous? Nullement. Repliez votre feuille en cornet, comme il est indiqué dans notre vignette et agitez au fond un gros sou. Il passera au travers.

—o—

IMPORTATIONS DU CANADA EN BELGIQUE

Durant les derniers douze mois, il a été importé du Canada en Belgique 6,668,104 livres de fromage, représentant une valeur de \$1,913,508, et 10,447 tonnes d'amiante valant \$965,282.



FEMMES

HOMMES

Une femme intéressée, n'est jamais intéressante.

* * *

Il faut dans un ménage que la femme économise assez à la maison pour compenser pour ce que le mari dépense au dehors.

* * *

La femme est l'éternelle question, dit-on; oui, mais l'homme est l'éternelle mauvaise réponse.

* * *

L'homme idéal pour une femme est celui qui l'aime lorsqu'elle est malade et qu'elle apparait dans ses artifices.

* * *

Les femmes sont des anges, elles s'habillent comme des anges, mais elles ne se conduisent pas toujours comme des anges.

* * *

Les jeunes filles d'aujourd'hui se demandent avec anxiété comment les jeunes filles d'autrefois pouvaient vivre sans la manieure, la diseuse de bonne aventure et la masseuse.

* * *

La femme triche aux cartes, l'homme en amour.

Autrefois chaque jour de pluie voyait tous les célibataires sur la rue suivant les petites jeunes filles, histoire d'admirer leurs jolies jambes; maintenant, ils sont toujours sur la rue, beau comme mauvais temps.

* * *

Sachez, célibataire, que tant qu'une jeune fille n'est vue par personne, il n'y en a pas une qui n'échangerait un million de microbes dans un baiser.

* * *

Qui sait ce que la jeune fille qui ne parle pas, pense.

* * *

Plus la tête d'un célibataire ressemble à un oeuf, plus il aime les petits "poulets" qu'il croise sur les rues.

* * *

On ne doit jamais faire une demande en mariage, par écrit, c'est si facile de la faire oralement et c'est souvent moins dangereux.

* * *

Il y a des multitudes de jeunes gens qui ne se marieraient jamais pour l'argent, mais... qui épousent des jeunes filles riches.

FEMMES

Aujourd'hui les jeunes filles ne voient plus les cigarettes de leurs frères, elles les achètent elles-mêmes.

* * *

Dès qu'une jeune fille se montre aimable avec un jeune homme, immédiatement celui-ci s' imagine qu'elle est absolument folle de lui.

* * *

Une jeune fille garde un secret d'amour aussi facilement qu'une poule cache son nid.

* * *

Combien de jeunes filles ont renvoyé leur cavalier simplement parce qu'elles avaient honte de montrer à leurs amies ses lettres d'amour qui étaient trop mal écrites.

* * *

Jeunes filles méfiez-vous, les meilleurs amoureux, les plus éloquents, sont les plus menteurs.

* * *

Lorsqu'une jeune fille dit "Non", veut dire "peut-être," lorsqu'elle dit "peut-être" elle veut dire "oui"; mais aucune femme intelligente ne dit "oui".

* * *

Le plus mauvais moment dans l'existence d'une jeune fille est celui où après s'être faite bien séduisante, elle reçoit un téléphone du jeune homme qu'elle attend qui lui annonce qu'il ne peut venir ce soir-là.

* * *

La neuf mille six cent quatre-vingt-unième fois qu'une femme souhaite ne pas avoir épousé son mari est lorsque celui-ci entre à une heure du matin et se met à emplir la maison de son doux ronflement sonore.

HOMMES

Nous faisons beaucoup de grandes choses pour la femme que nous aimons, mais nous oublions de lui faire quelques petites choses qui lui feraient plaisir.

* * *

Autrefois nous ne savions jamais si une jeune fille sous aimait; maintenant nous ne le savons trop.

* * *

Sur toute la surface du globe, il n'existe que deux catégories d'individus qui ne peuvent pas se comprendre, se sont: 1o, les hommes; 2o, les femmes.

* * *

Le célibataire qui peut tenir tête à une jolie veuve a bien mérité son titre de célibataire et une médaille.

* * *

Les amoureuses de l'été sont comme les fleurs; elles disparaissent à l'approche de l'automne.

* * *

Il y a entre l'amour et ce sentiment d'affection entre gens mariés, la même différence qu'entre prendre un bain dans l'Océan et en prendre un dans une baignoire.

* * *

Le bonheur dans le ménage est une suite de petites catastrophes.

* * *

Est-ce bien certain qu'une femme nous aime pour nous-mêmes lorsque nous avons soixante ans, un ventre et une calvitie?

* * *

L'amour est la torche qui éclaire le sentier obscur de la vie; si la torche s'éteint, on perd toujours son chemin.

La science transporte les montagnes

Le conseil municipal de Rio de Janeiro vient de décider l'érosion du rocher Ulorrodo Castello, érigé au centre de la cité.— Cette montagne disparaissant, la population pourra se répandre dans des quartiers plus modernes et jouira de parcs plus grands et d'avenues plus larges et plus ensoleillées.

La foi transporte les montagnes, est-il dit dans les Saints Livres. Et la Science? La science peut les transporter tout aussi bien, les habitants de Rio de Janeiro, capitale de la république des Etats-Unis du Brésil, viennent de nous en apporter la preuve, leurs ingénieurs ayant enlevé complètement une montagne qui, élevé au centre même de la cité, en gâtait la vue d'ensemble. Naturellement, c'est une agréable perspective qui disparaît, mais qu'est-ce que les perspectives, les horizons, devant le progrès moderne?

Et que ne fait-il, le Progrès? Le voilà assez avancé maintenant pour arracher une montagne aussi facilement qu'une dent.

Ce rocher appelé Ulorrodo Castello, au pied duquel la vieille cité est bâtie, s'étend vers le N, et vers le S, le long du littoral. Les quartiers nouveaux sont resserrés entre la mer et cette montagne. Les places pour cette raison y sont-elles rares et les rues étroites. Construite sur un sol mouvant, soumise à un climat particulièrement chaud et humide, Rio est, quoiqu'en disent ses habitants, une

cité malsaine où la mortalité est très forte; les travaux entrepris pour l'assainir n'ont encore donné que d'insuffisants résultats. Capitale du Brésil depuis 1703, elle possède les musées et les grandes écoles de la République, mais n'a pas de beaux monuments; elle a du moins d'incomparables jardins. Port principal et première place de commerce de tout l'Etat brésilien, elle trafique surtout avec la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, la France et l'Allemagne. Les cafés les plus connus viennent, comme on sait, du Brésil.

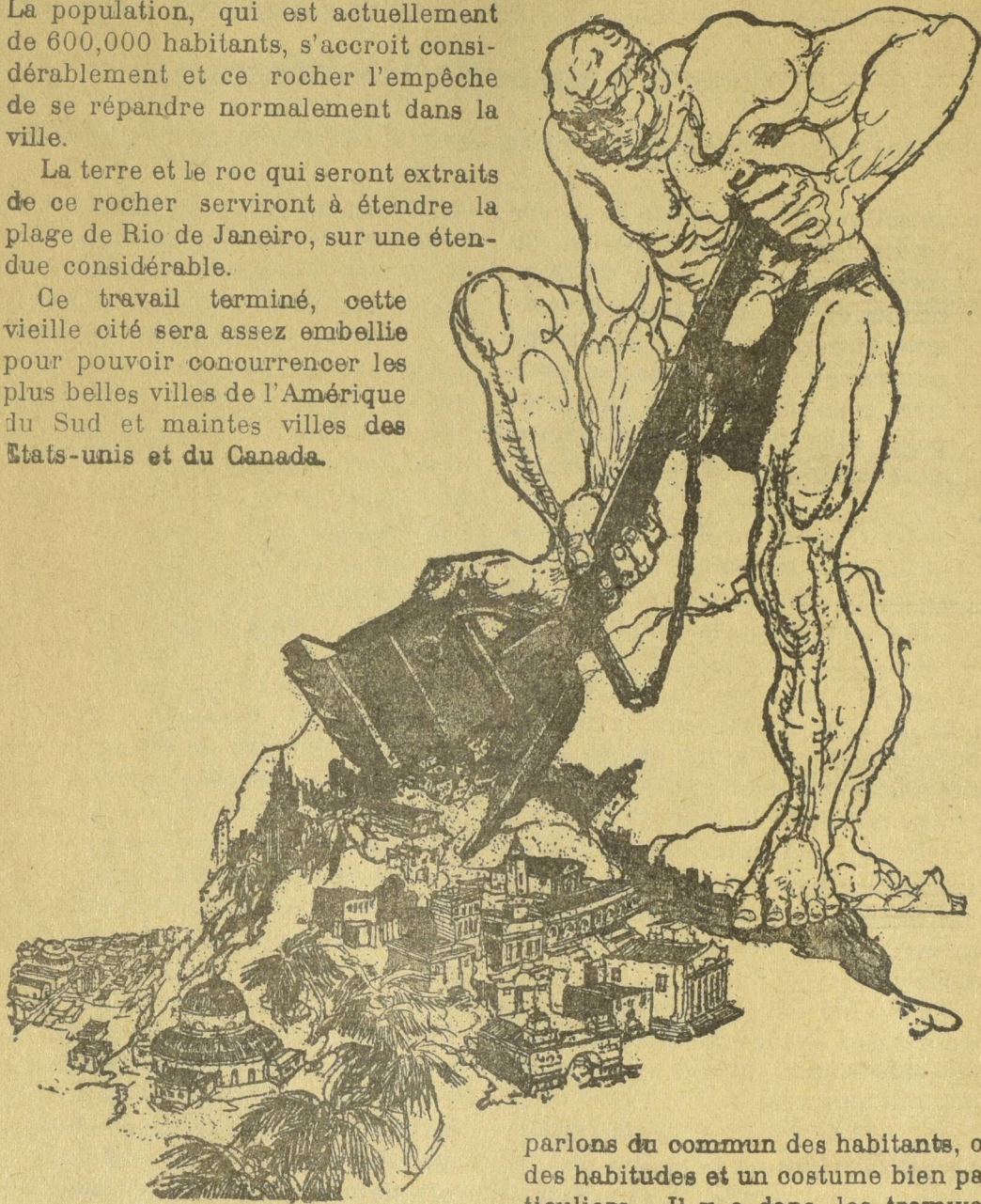
La baie de Rio de Janeiro fut découverte en 1515 par des navigateurs au service de l'Espagne. Plus tard, le portugais Alfonso de Souza l'explora et elle fut fréquentée par des marins normands. En 1555, une expédition française en prit possession et les huguenots la nommèrent France antarctique. La ville fut ensuite prise par les Hollandais, puis restituée aux Portugais. Après avoir été la résidence de la famille royale du Portugal, la cité s'émancipa en 1822 et depuis 1889, elle est la capitale de la république du Brésil. Cette ville appartient donc tour à tour aux Espagnols, aux Français, aux Hollandais et aux Portugais. La population actuelle est formée d'une forte majorité portugaise.

Mais revenons à notre rocher qui doit disparaître de la surface de Rio de Janeiro. Il en coûtera \$12,000,000 aux habitants pour l'enlever. Le but principal de sa disparition est l'ouverture de larges avenues, de parcs, et la construction de maisons modernes.

La population, qui est actuellement de 600,000 habitants, s'accroît considérablement et ce rocher l'empêche de se répandre normalement dans la ville.

La terre et le roc qui seront extraits de ce rocher serviront à étendre la plage de Rio de Janeiro, sur une étendue considérable.

Ce travail terminé, cette vieille cité sera assez embellie pour pouvoir concurrencer les plus belles villes de l'Amérique du Sud et maintes villes des États-unis et du Canada.



Bien que le climat n'y soit pas absolument sain, il fait bon d'y vivre.

Les classes bourgeoises et les aristocrates de cette ville sont très distants. Les femmes d'un certain rang ne sortent presque pas dans la rue, si ce n'est en voiture.

Les habitants de cette ville, nous

parlons du commun des habitants, ont des habitudes et un costume bien particuliers. Il y a dans les tramways deux classes, et personne ne peut pénétrer dans les premières s'il n'a pas un faux-col et une cravate. Les gens y sont très polis. Les amis s'y embrassent et se donnent de nombreuses poignées de main en se quittant. Le baiser main y est encore pratiqué, ce qui est une coutume de la vieille noblesse.

LE CHIEN ET SES RACES



Le chien Policier et son origine

Quoique son apparition au Canada soit toute récente, l'origine du chien policier alsacien, Malinois et Groenlandel date de près de (40 ans) quarante ans.

Le chien berger allemand alias policier alsacien, enregistré aujourd'hui sous ces noms, n'a jamais été le chien berger allemand; c'est par erreur qu'il a été nommé ainsi.

Le chien berger allemand était complètement disparu même de l'Allemagne, son pays d'origine, en 1892. Le fait a été constaté par les autorités suivantes qui seules en possédaient quelques-uns: Otto Friedrich, à Zahna; Arthur Seyfarth à Göstritz. Ces messieurs sont universellement connus. Vero Shaw, dans son livre "The book of the Dogs" paru à Londres, il y a près de 35 ans, ne fait aucune mention de chiens policiers. Pourtant, à cette époque, Shaw était le meilleur auteur connu, sur la matière. J. Pertus, savant vétérinaire et auteur français, dans son livre "Le Chien et ses Races", ignore aussi cette race. Il était assez près de la frontière belge pour savoir s'il existait des chiens bergers belges de races pures, il signale même plusieurs variétés de chiens bergers en France mais comme race bâtarde. Son livre a paru en 1893.

En fait de chien berger il n'y avait que le berger écossais (Scotch collie) le berger anglais (English collie), le berger allemand (German collie) reconnus officiellement par les éleveurs et amateurs de tous les pays. Mais comme la nécessité est la mère des inventions, depuis environ 40 ans, les paysans de l'Allemagne et de la Belgique et d'autres contrées ont élevé des chiens croisés, grand chien Loup avec Griffon, pour la garde de leurs troupeaux. Ces chiens, comme gardiens, ont donné de très bons résultats, ayant hérité du flair propre au grand chien loup et de la docilité du griffon. C'est ce produit dont on fait tant de bruit et qu'on a enregistré sous différents noms, suivant sa couleur et le nom de l'endroit où on l'élève. On a certainement réussi à en faire une race assez constante en choisissant des types correspondant au goût des éleveurs et en faisant un élevage sérieux, on a établi un "standard" pour ces races, essayant d'en obtenir des races distinctes et constantes.

On leur a même ouvert un livre d'enregistrement généalogique.

On réussira peut-être avec le temps à élever des sujets qui correspondront au "standard" désiré par les amateurs.

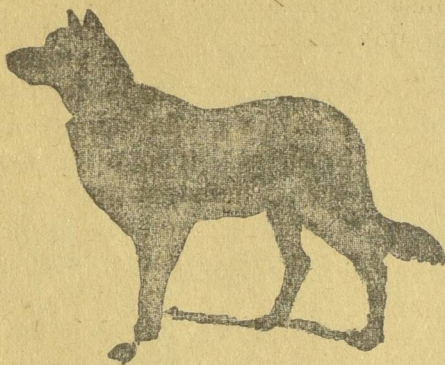
Pour le moment, je constate, et le grand public sera à même de consta-

ter l'inconstance de ces races, à l'exposition projeté pour ce mois-ci.

Comme preuve à l'appui de sa descendance du grand chien loup, remarquez son oeil vif et méfiant, son flair continuels des objets qui l'entourent, son attitude (toujours prêt à mordre), sa robe qui varie: noire, gris fer, avec les extrémités feu (tan) ou fauve charbonné et vous aurez autant d'indices pour reconnaître en lui son ancêtre le grand chien loup.

Ces chiens ne sont certainement pas tous sociables et la plupart de ces bêtes doivent être muselées et tenues en laisse.

On pourra comparer le type parfait du grand chien loup avec tous les chiens policiers qu'on nous montre et on trouvera facilement la ressemblance du chien loup. Ces chiens ont été

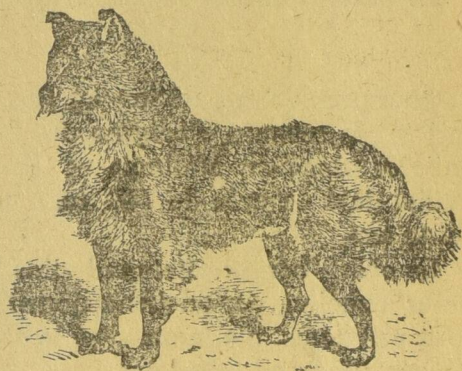


Type parfait du grand chien loup, sa taille varie entre 25 et 29 pouces. Sa couleur est généralement gris fer, gris cendre et noir.

dressés pour la première fois pour le service de la police par les Allemands, et les résultats obtenus, là comme en France, en Belgique et en Amérique, n'ont pas toujours répondu aux espérances des dresseurs.

On est ébahi, chez nous, parce que ce chien se met en garde et fait mine de chercher, choses qui est très élémentaires chez un chien dressé.

L'Allemagne possède des chenils pour l'élevage des chiens de race et elle a des maîtres dresseurs. On dresse, pour la défense contre l'homme, défense en chambre, pour chercher des objets perdus, tous les chiens de grande taille: le St-Bernard, Danois, Bouledogue, etc. Aux chiens de petite taille on leur apprend à faire des jeux.



Type parfait du chien berger allemand, sa taille varie entre 20 à 25 pouces. Sa couleur est noire et feu (Black and tan).

La raison pour laquelle on a choisi le croisé, grand chien loup-griffon, pour le service de la police, c'est qu'il a bon flair et est très agile. Il ne faut pas en conclure pour cela qu'il peut faire le travail d'un homme de police. Etant bien élevé, bien dressé, il peut certainement rendre des services très appréciables. Mais trouvera-t-on le dresseur compétent?

Albert PLEAU.

Dans notre prochain article nous traiterons du chien

SAINT-BERNARD

— 0 —

Le chagrin reste au fond du coeur de l'homme comme dans un sol qui lui appartient; la joie, au contraire, n'est point faite pour lui; il faut qu'elle se répande au dehors.

LE MEPRIS DE LA MORT

Moeurs Chinoises

Elle ne nous paraît pas sans grandeur, la mort de ce commandant des forts de Takou qui, désespéré de voir s'écrouler sous le feu des escadres européennes les ouvrages dont il avait la garde, se tua pour échapper à la honte de la défaite. Les dépêches qui nous ont appris ce drame ajoutaient qu'avant de mourir il avait, pris de fureur, massacré ceux de ses proches qui se trouvaient avec lui. C'est un suicide qui sera glorifié par les lettrés du Céleste-Empire à l'égal de celui de l'amiral King qui ne voulut pas survivre à l'écrasement de la flotte chinoise par les Japonais. Et sans doute, au pays des pagodes et des monuments funéraires, un temple sera édifié quelque jour en commémoration de la fin de ce haut mandarin militaire qui estima qu'il valait mieux mourir que de "perdre la face", comme on dit là-bas, par une reddition.

L'empereur lui-même, ce Kouang Sou débile, que la vie de harem avait efféminé, et qui a récemment péri, assure-t-on, dans une de ces tragédies de palais que l'impératrice Tsou Hsi mène à sa guise, songea au suicide lorsque la nouvelle arriva à Pékin de la marche victorieuse des troupes du mikado sur sa capitale: "Je sais ce qui me reste à faire, s'écria le prince, il y a encore des branches à l'arbre du parc auquel s'est pendu le dernier des Mings". Seule, l'intervention des Européens l'empêcha d'attenter à ses jours.

Parmi les suicides survenus en ces dernières années, dans les hautes sphères sociales de la Chine il faut citer les deux suivants: Au moment de l'élection de Kouang Sou, que l'impératrice douairière avait appelé au trône, un censeur du palais, nommé Ou Kou Tou, protesta contre cet avènement qu'il considérait comme illégal —non sans raison d'ailleurs. Très ouvertement, il déclara qu'il lui était impossible de remplir ses fonctions sous un prince dont les droits au trône étaient aussi illusoires, et se donna la mort. Loin de montrer quelque dépit de ce suicide, l'empereur voulut en consacrer la mémoire en faisant élever une pagode au censeur Ou Kou Tou.

La légalité exigeait qu'à la mort du prédécesseur Kouang Sou, sa veuve prit la régence afin de réserver le pouvoir à son fils. Mais cette solution ne pouvait convenir à l'ambitieuse impératrice douairière. La jeune veuve le comprit et pensa qu'il ne lui restait qu'à disparaître. Humiliée et déçue de tout droit, elle prit, selon l'expression chinoise, "le chemin le plus court pour sortir de la vie". Elle s'asphyxia en avalant une "feuille d'or".

L'asphyxie par la feuille d'or, c'est, en Chine, le mode de suicide des riches. Une petite plaque d'or finement laminée est vivement aspirée par le désespéré, dont elle obstrue l'ouverture du larynx et interrompt la respiration. Peut-être n'est-il pas très facile de se tuer ainsi et plusieurs tentatives sont sans doute nécessaires avant

que le résultat puisse être atteint. C'est pourquoi, quelques écrivains n'ont voulu voir dans le suicide par la feuille d'or, qu'une légende ou une hyperbole servant à qualifier, dans le langage imagé des Célestes, la mort volontaire des gens des hautes classes. Mais il résulte des renseignements qu'un des attachés à la légation française de Pékin, le docteur Matignon, a pu se procurer auprès des lettrés et des médecins indigènes, que ce genre de suicide est réellement pratiqué et que c'est à lui que recourent volontiers les grands personnages.

Lorsqu'un dignitaire de l'empire a encouru la peine capitale et que l'empereur veut lui éviter l'humiliation d'une exécution en public, il lui envoie par faveur insigne, un des "trois cadeaux précieux" qui, d'après la coutume, permettent au condamné d'abréger lui-même sa vie; ce sont: la feuille d'or, le sachet de poison et la corde de soie jaune. Il est très probable que la jeune veuve de l'empereur TOUNG Tche, le prédécesseur de Kouang Sou, reçut des mains d'un envoyé de l'impératrice douairière la feuille d'or qui devait servir à son suicide.

Quelques années auparavant, TOUNG Tche avait fait remettre le cordon de soie jaune à deux membres de la famille impériale qui s'étaient rendus coupable du crime de haute trahison et avaient été condamnés "à la peine de mort par lent dépècement". Le prince Sou et le président du ministère de la justice se rendirent eux-mêmes auprès des coupables pour leur signifier l'édit qui leur ordonnait de mettre fin à leurs jours et assister à leurs derniers moments.

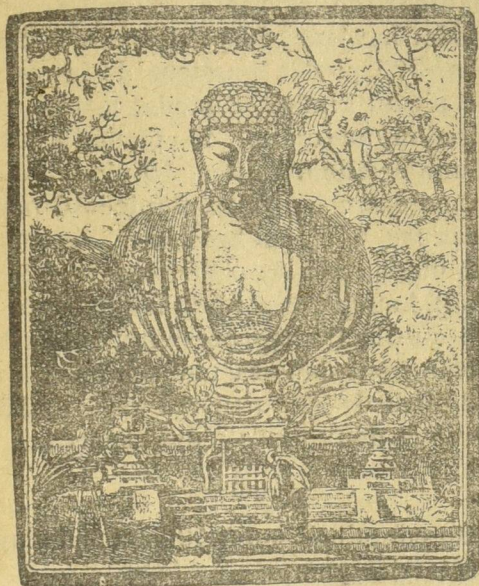
Le docteur Matignon, qui à l'heure qu'il est se trouve encore en Chine, a publié récemment dans les "Annales

d'anthropologie criminelle et de psychologie pathologique", de très importantes études sur les suicides des Célestes et la facilité singulière avec laquelle ils renoncent à la vie lorsque le moindre inconvénient la leur fait prendre en dégoût. Le suicide, chez les Chinois, est une des nombreuses manifestations de l'égoïsme outré qui est une des caractéristiques de la race, dit le docteur Matignon. "Le Chinois est un être foncièrement égoïste; quelques satisfactions d'amour-propre, son bien-être personnel, telles sont les fins de son existence. Ne lui demandez pas d'idées élevées: faire le bien pour le bien, le devoir accompli pour le devoir; son intelligence ne conçoit pas le dévouement. Ajoutez à cela l'apathie physique et morale, le manque d'énergie dans les circonstances difficiles, l'absence de courage et de résignation pour une existence devenue brusquement difficile. Aussi, dès que la vie lui est un peu à charge, n'hésite-t-il point à la quitter."

Les célestes se tuent pour un rien, pour une simple contrariété, par égoïsme, par fatalisme. Comme tous les Orientaux, ils font peu de cas de la vie et méprisent la mort. La crainte de la douleur que nous associons à l'idée de l'agonie n'existe pas pour eux. Comme le docteur Matignon le constate, "la sensibilité du Chinois est beaucoup moins développée que la nôtre. Je me rends, dit-il, tous les jours compte de ce fait, à l'hôpital, en pratiquant, sans anesthésie, de petites opérations. La vie de la rue démontre encore ce que j'avance: pendant l'hiver, des mendiants, tout nus, n'ont pas l'air de trop souffrir du froid; de pauvres diables ayant eu les pieds gelés, marchent sur des moignons encore sanglants. Les mutilations auxquelles se livrent si fa-

cilement les Chinois sont encore une preuve de leur peu de sensibilité. Un joueur qui a perdu sa bourse, ses habits, sa femme, parie un de ses doigts, un morceau de sa peau et doit les donner au gagnant, si la chance s'obstine à lui être contraire."

Un fils qui craint de voir son père succomber à la maladie, s'efforce parfois de fléchir le dieu de la médecine par l'offrande d'un morceau de sa chair. Des enfants sacrifient une por-



tion d'eux-mêmes et la font manger à leurs parents pour en assurer la guérison. La "Gazette de Pékin" mentionne souvent, au dire du docteur Matignon, des cas de ce genre. Le "North China Daily News" rapportait, il y a trois ans, qu'une jeune fille après avoir prié dans un temple pour son père malade, essaya par des mutilations, en offrant de sa chair, d'attendrir la divinité. Ses efforts furent vains: le père mourut; la jeune fille s'empoisonna avec de l'opium.

La peine capitale, quand elle n'est pas accompagnée de tortures, n'effraie

pas un Chinois. Ce n'est pas pour lui un supplice, et il l'affronte sans peur. On trouve même des individus qui consentent, moyennant des avantages assurés à leurs proches et pour eux un enterrement de première classe, à prendre la place du condamné que le bourreau va exécuter. C'est ainsi qu'en 1870, à Tientsin, plusieurs mandarins qui avaient poussé au massacre de nos nationaux, ayant été condamnés à avoir la tête coupée, aucun d'eux ne subit sa peine. On exécuta à leur place un certain nombre de mendiants et de prisonniers qui firent allègrement le sacrifice de leur vie et à qui la promesse d'un beau cercueil et l'allocation d'une somme de 500 francs parurent des compensations suffisantes.

Un Anglais, le docteur MacGowan, qui a habité cinquante ans la Chine, a consacré à l'autocrémation des prêtres bouddhistes une étude qui se rattache à cette question de suicide des Célestes. Ces bonzes, soit par fanatisme, soit pour obtenir de riches aumônes, s'écorchent, se mutilent, se brûlent les chairs et vont jusqu'à se faire consumer sur des bûchers pour l'édification des fidèles. Deux autocrémations de ce genre eurent lieu en 1888 devant un monastère de la contrée de Wen Chao.

Mais on se tue bien plus fréquemment en Chine par dépit, par colère et par vengeance. C'est jouer un fort mauvais tour à son ennemi que d'aller expirer devant sa porte après avoir écrit contre lui un réquisitoire en règle que le délégué de la justice vient recueillir et auquel il peut donner les suites les plus graves.

Enfin, la Chine est le pays du monde où les femmes payent le plus effrayant tribut à la mort volontaire. Elles s'y

tuent en plus grand nombre que les hommes, ce qui ne se constate nul part ailleurs. Elles ont à subir de si cruelles épreuves que pour elles la mort est une délivrance. Mais la vie est si féconde là-bas que ces hécatombes n'affaiblissent pas la population, encore que la plus grande tolérance règne en ce qui concerne les sinistres pratiques de l'infanticide.

On peut mépriser la mort quand on fait si peu de cas de la vie. Evidemment, la philosophie des Célestes ne ressemble guère à la nôtre. Si des idées spéculatives les amènent à se tuer, elles ne sont point d'un ordre supérieur et le patriotisme n'est pour rien dans ses morts volontaires de mandarins que la défaite affole. Ce ne sont pas des stoïciens qui veulent mourir comme au Japon les Samouraï ; c'est la colère qui les étouffe. Ou, peut-être, cherchent-ils simplement dans le suicide un moyen d'échapper au châtement réservé à leur défaillance.

—o—

Aux Indes, les barbiers sont de véritables personnages. Ils sont de toutes les cérémonies et dans les grands mariages de la bourgeoisie, on prend toujours un barbier pour garçon d'honneur. Ils n'ont ni boutique, ni enseigne, rasant et taillant les cheveux dans la rue.

* * *

Au Japon, 8 est le chiffre chanceux. Le numéro 357 est aussi de bon augure, parce que les enfants sont présentés au prêtre shintoïste, leur troisième, leur cinquième et septième anniversaire de naissance. Les chiffres malchanceux sont 42 et 29... comme notre fatidique numéro 13.

LA STATUE DE LA LIBERTE

La Statue de la Liberté, érigée dans le port de New-York, sur la petite île Bedloe, est l'oeuvre d'un sculpteur français, Auguste Bartholdi. La France en fit don aux Etats-Unis pour perpétuer le souvenir de la guerre de l'Indépendance. Cette statue colossale coûta un million de dollars. Un navire français, l'"Isère", la transporta de Rouen à New-York dans 210 caisses.

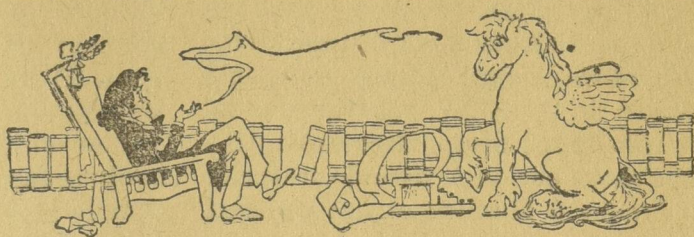
Ses dimensions sont les suivantes : Hauteur, de la base à la torche, 151 pieds ; hauteur, du piédestal à la torche, 305 pieds ; longueur de la main, 16 pieds ; l'index, 8 pieds ; la tête, du menton au crâne, 17 pieds ; la tête, d'une oreille à l'autre, 10 pieds ; distance entre les yeux, 2 pieds 6 pouces ; nez, 4 pieds ; bras droit, longueur 42 pieds ; ceinture, 35 pieds ; largeur de la bouche, 3 pieds ; les tables de la loi que la femme personnifiant la liberté tient dans sa main gauche, ont 23 pieds de longueur, 13 pieds de largeur et deux pieds d'épaisseur.

—o—

On compte jusqu'à 100 façons d'apprêter les pommes de terre.

Les anciens Danois avaient l'habitude de ne se battre que de jour. Les Ecossais, leurs pires ennemis, le savaient et dormaient profondément, à la veille de leurs rencontres. Mais les Danois se jetèrent sur eux, un jour, avant le lever du soleil. Malheureusement, allant nu-pieds, l'un d'eux marcha sur un chardon et ne put s'empêcher de pousser un cri de douleur. Les Ecossais, réveillés en sursaut, les massacrèrent. D'où vient la devise de l'Ecosse et son emblème : Le chardon, qui s'y frotte s'y pique.

La République des Lettres



Les hommes de lettres, sous le régime monarchique, vivaient-ils, plus que sous la république, dans cette aisance indispensable à l'éclosion des chefs-d'oeuvre? En d'autres termes, l'art d'aujourd'hui nourrit-il mieux son homme que l'art des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, alors que la France était gouvernée par le bon plaisir de ses rois? Nous ne voulons que poser la question; d'autres, mieux instruits sur ce sujet, se feront peut-être un jeu de la trancher. Les pensions littéraires, prises à même la cassette royale, assurèrent longtemps à des écrivains de marque une ample et facile existence. Longtemps, les poètes et la plupart des écrivains n'ont vécu que des libéralités des princes et des grands seigneurs. Horace recevait de Mécène une maison de campagne; Virgile touchait dix mille sesterces pour chaque vers du bel épisode de Marcellus.—Ce fut surtout en France que l'usage des pensions littéraires se régularisa, où Villon fut protégé par le duc d'Orléans, Ronsard par Charles IX, Marot et B. Desperriers par la reine de Navarre, Malherbe par le duc de Bellegarde. Des bénéfices ecclésiastiques, comme ceux dont jouirent Desportes et Brantôme (abbé séculier, brillant mémorialiste qui vécut de 1535-1614) étaient une des formes accoutumées des libéralités royales accordées aux écrivains.

Avec Richelieu, l'ordre et la discipline se mirent à régner avec la protection littéraire. Il dressa la fameuse liste des cinq poètes privilégiés, dont Descartes et Campanella. Colbert chargea Chapelain (écrivain qui se rendit tristement célèbre par sa moquerie de Jeanne d'Arc) de faire la liste des écrivains dignes de la faveur royale: Scudéry, Scarron, Corneille, Racine, Boileau, Mézeray, Cottin, l'abbé de Pure, Charpentier, Boyer et autres inconnus, alors célèbres. Notons en passant que l'auteur de la Pucelle, le triste Jean Chapelain, qui rédigea cette liste de pensions, s'accorda à lui-même une rente de 3,000 livres, avec cette modeste inscription: "Au sieur Chapelain, le plus grand poète français et du plus solide jugement!"

Au dix-huitième siècle, le nombre, paraît-il, diminua un peu et nous verrons pourquoi tout-à-l'heure Napoléon I^{er} pensionne à son tour Lebrun, Marie-Joseph Chénier, le propre frère du grand poète André, victime de la Révolution française. Sous la Restauration, Victor Hugo obtint une pension de Louis XVIII, continuée par Charles X. Mais les écrivains, sauf de rares exceptions préférèrent bientôt leur indépendance aux subsides de la cassette royale.

Pour entrer dans plus de détails sur l'aisance des grands écrivains de l'époque classique, disons que Corneille,

bien qu'il connût le dénuement dans ses dix dernières années, jouissait d'une pension de 12,000 livres (75,000 francs); que Racine, le poète préféré de Louis XV, recevait du roi 24,000 francs d'appointements; 18,000 francs par an à titre de trésorier de France à Moulins et des cadeaux qui s'élevèrent à 42,900, sans parler de ces droits d'auteur (environ 8,000 francs) maintenus par ordonnance royale jusqu'au décès du dernier survivant de ses sept enfants.

Quant à LaFontaine, qui débuta en dissipant une grosse fortune qu'il avait héritée de son père, il trouva toujours le couvert, soit chez Fouquet, soit chez certaines duchesses, soit chez M. d'Hervart ou Mme de la Sablière.

Boileau doit sa maison d'Auteuil à la libéralité de Louis XIV. Bien que sa vieillesse fût triste, affligée par la perte de ses plus chers amis, de Racine notamment, par des infirmités, par les malheurs publics, et qu'il se retirât chez son confesseur, au cloître Notre-Dame, pour y mourir, il possédait diverses propriétés et légua à sa mort à ses héritiers légaux une fortune de 185,000 livres, soit 1,200,000 francs de la monnaie française actuelle.

❖Lolière fut aussi favorisé que ses nobles contemporains, possédant 30,000 livres de rente, au dire de Voltaire.

Mais la bourgeoisie devait bientôt faire vivre les écrivains aussi largement que la royauté. C'est une bourgeoisie, Mlle Jeanne-Antoinette Poisson (la marquise de Pompadour), qui contribua le plus à faire du XVIIIe siècle, un des âges de l'esprit humain les plus féconds en résultats, en attirant l'attention d'un roi apathique et ennemi des belles-lettres sur les écri-

vains de son temps. On peut même dire qu'elle fut seule à encourager les hommes littéraires de ce siècle, le roi Louis XV affectant pour tous les intellectuels un suprême mépris.

Bien qu'il faille regretter la part malheureuse prise par cette femme dans la conduite de la guerre de Sept Ans et les tracasseries qu'elle fit souffrir aux Jésuites, il faut bien lui donner le mérite d'avoir ouvertement protégé les écrivains de son temps, sans faire de mesquines distinctions entre ceux qui partageaient ses idées ou ceux qui les combattaient, et de ceux-là: d'Alembert, Voltaire, Montesquieu, Buffon, Fontenelle, LaMotte, Piron, Destouches, Grimm, le cardinal de Polignac, Crébillon, Duclos, Helvétius, Turgot, le docteur Quesnay, Jean-Jacques Rousseau, le marquis de Mirabeau (le père du grand tribun), Diderot et tant d'autres.

La Monarchie, par des dons généreux et princiers, permit donc à une sélection d'écrivains de vivre dans une aisance assez rapprochée de la richesse. Nous disons bien une sélection, car le plus grand nombre n'était aucunement secouru, et ce n'est pas pour rien qu'Alfred de Vigny peignit dans *Stella* la vie de trois grands poètes malheureux.

Les écrivains de nos jours vivent plus fièrement que leurs devanciers, réduits trop souvent à solliciter des secours et à payer, en flatteries, les largesses de bienfaiteurs exigeants et vaniteux.

La République, c'est-à-dire le réveil de belles idées suscité par la Révolution, consacra l'émancipation morale de l'artiste et de l'écrivain, l'exploitation commerciale de son oeuvre. Grâce à la presse quotidienne, aux feuilletons, aux forts tirages, aux progrès de

l'imprimerie, aux centaines de concours et tournois littéraires, grâcetout cela à une répartition plus équitable des biens de la terre, à la richesse individuelle de tous les citoyens libres, les littérateurs et les artistes vivent aussi bien, sinon mieux, de nos jours qu'aux plus beaux temps de la Royauté où l'écrivain dépourvu d'influences assez impressionnantes pour lui mériter les faveurs d'un prince, vivait dans la misère, ne pouvant tirer de la publication de ses oeuvres son pain quotidien.

L'art d'aujourd'hui nourrit son homme, lequel en plus des dons de la fortune, garde le don de l'indépendance, qui est le plus enviable du monde.

Les imprimeurs-éditeurs publiant aujourd'hui à bon compte des oeuvres qui s'adressent à un public dont manquaient les écrivains du "grand siècle"; certaines oeuvres atteignant un chiffre de tirage vertigineux; l'écrivain peut, en France, à l'heure actuelle, vivre de sa seule plume, sans même faire du journalisme... sans avoir à quémander des pensions, chose qui eut été impossible sous la Monarchie.

En plus des forts tirages, il y a les encouragements nombreux donnés aux écrivains sous la forme de prix littéraires. Nous ne citerons que les suivants: les prix officiels de l'Institut, ceux de la Vie Heureuse, de l'Académie Goncourt, des Bourses de Voyage, de Sully-Prudhomme, d'Octave Mirbeau, de la Renaissance; le Grand Prix du Roman, le Grand Prix de la Littérature et le prix Fémina. Alors que sous les derniers rois, le seul journal à quelque tirage, la "Gazette de France", de Renaudot, n'était pas d'un format suffisant pour reproduire

in extenso les travaux littéraires des contemporains; les quotidiens de nos jours nourrissent des milliers de collaborateurs, grands maîtres ou feuilletonistes.

La Société des Gens de Lettres, organisation démocratique, régularise et surveille la reproduction de tous les écrits de ses membres.

Parmi ceux qui échouent, en ce magnifique vingtième siècle, il n'y a guère que les malchanceux, les incompris ou encore les parasites de la littérature. Ce n'est pas sans quelque raison qu'on appelle le champ d'activité intellectuelle, la République des Lettres.

L.

—o—

D'après un statisticien anglais, les avocats, bien qu'on leur donne une réputation de crève-la-faim, atteignent en général un âge avancé. Habités sans doute à la misère, ils ont la vie dure. Peut-être aussi, serait-il préférable de dire que les avocats qui vivent les plus vieux sont ceux qui réussissent à se faire caser dans la magistrature assise.

Jusqu'à cette année, au Japon, les hommes seuls avaient l'autorisation d'intenter une action en divorce ou en séparation de corps. Mais, une nommée Akiko Ito a obtenu la permission de poursuivre son mari en divorce, le mois dernier. La chose a fait scandale et ses amies japonaises l'ont reniée.

Le mot influenza, qu'on a confondu si souvent avec la fièvre espagnole, signifie "influence", de l'italien. C'est la maladie, la fièvre, causée par la maligne influence d'une planète ou des conditions atmosphériques en général.

LE "MORSEGRAPHE"

Sa description technique.— Ses applications.— Ses avantages

NOUS DONNONS en cet article tous renseignements absolument inédits sur une récente invention d'un de nos compatriotes, M. Maurice Brodeur, de Montréal.

La présente invention est relative à une nouvelle méthode pour transmettre des sons, indicateurs de mots, à des aveugles ou à des personnes qui ont la vue défectueuse et qui ne sont pas en état de lire des livres, journaux, revues, actualité, etc. D'après cette méthode perfectionnée, cette invention comprend un dispositif mécanique qui fournit aux aveugles le moyen de lire en écoutant et en se servant du code télégraphique pour former les mots.

Jusqu'ici les livres imprimés en relief furent le seul moyen de lecture pour les aveugles. La méthode du "livre blanc", imprimé en caractères en relief, inventée par l'aveugle français Braille, présente un désavantage en ce qu'elle nécessite l'impression de livres de dimension considérable; ne représentant chacun qu'une partie d'un livre ordinaire: limitant de ce fait la quantité de matière à lire. De plus, la lecture par le toucher exige de la part du lecteur aveugle une sensibilité très développée du sens du toucher qui vient à s'émousser avec l'âge. Le "Morsegraphe" peut servir:

1° Comme appareil de lecture au son pour les aveugles et les personnes

ne pouvant pas se servir de la vue pour lire.

2° Comme appareil commercial pour l'enseignement de la télégraphie et de la télégraphie sans fil.

Les personnes aveugles se servant du "Morsegraphe" comme moyen de lecture doivent préalablement apprendre le code télégraphique Morse ordinaire ou modifié. Pour les aveugles cette nouvelle méthode de lecture ne dépend pas du sens du toucher mais plutôt du sens de l'ouïe qui atteint pour la majorité des personnes aveugles une sensibilité très suffisante. Cette nouvelle méthode de lecture au son pour aveugles n'est pas compliquée et sa mise en application est assurée et efficace; sa simplicité est telle qu'une personne aveugle d'intelligence moyenne peut aisément la comprendre.

Généralités techniques du "Morsegraphe"

Le "Morsegraphe" (fig. 3) est un petit appareil de dimensions d'un phonographe portatif; il en a l'aspect extérieur et ressemble à la fois, dans ses opérations et ses manipulations au clavigraph, au pianola, au phonographe et au télégraphe. Cet instrument comprend un télégraphe (récepteur) (fig. 5) enfermé dans une boîte sonore située à l'avant de l'instrument. Si le lecteur le désire il peut se servir d'un casque téléphonique semblable à celui dont se servent les opératrices de téléphone. Le casque téléphonique

peut servir pour les aveugles-sourds, même si la surdité est avancée. Au cas où la surdité serait trop prononcée, le lecteur aveugle-sourd ferait usage d'un pulseur électrique attaché au poignet.

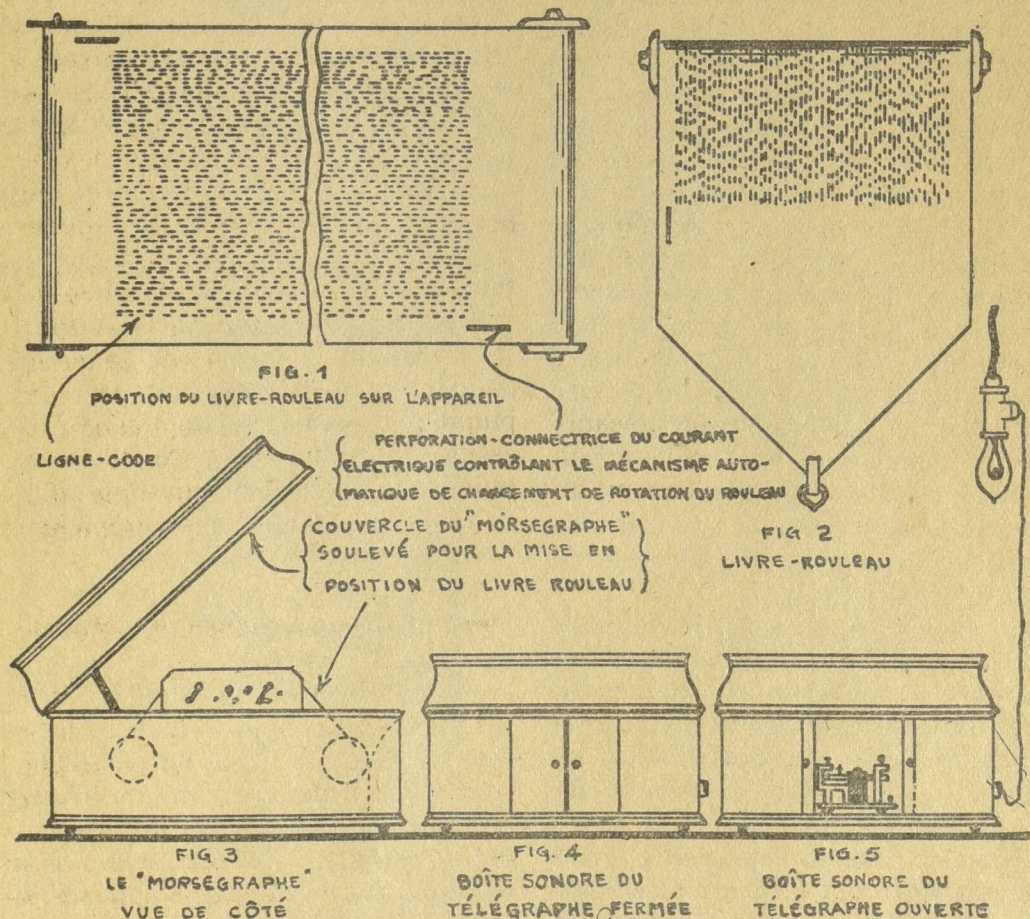
Le "Morsegraphe" pour être au complet doit fonctionner avec un rou-

leau de papier—livre-rouleau (fig. 1, 2, 3)—qui ressemble au rouleau de musique du piano-automatique ou pianola, toutefois au lieu que les perforations du livre-rouleau soient disposées comme dans le rouleau de musique, le livre-rouleau du "Morsegra-

phe" a toutes ses perforations suivant des lignes droites—lignes-code (fig. 3)—parallèles entre elles et à l'axe de la longueur du rouleau. Ces lignes-code sont également distantes les unes des autres. Les perforations se suivent les unes les autres dans une même ligne-code et représentent les points et

LE "MORSEGRAPHE"

APPAREIL DE LECTURE AU SON - CODE TÉLÉGRAPHIQUE



leau de papier—livre-rouleau (fig. 1, 2, 3)—qui ressemble au rouleau de musique du piano-automatique ou pianola, toutefois au lieu que les perforations du livre-rouleau soient disposées comme dans le rouleau de musique, le livre-rouleau du "Morsegra-

phes" a toutes ses perforations suivant des lignes droites—lignes-code (fig. 3)—parallèles entre elles et à l'axe de la longueur du rouleau. Ces perforations sont "enregistrées" ou perforées en sens inverse du mouvement du rouleau que celui-ci doit avoir une fois en ordre de marche sur l'appareil. Ce qui fait que d'après ce mode d'enregistrement les perforations d'u-

ne ligne-code quelconque sont disposées en sens inverse de celles d'une ligne-code précédente. Grâce à cette disposition des perforations des lignes-code le rouleau n'a pas besoin d'être déroulé pour reprendre une ligne-code suivante.

A chaque extrémité du rouleau se trouve pratiquée une perforation-connectrice (fig. 1) d'une certaine longueur située tout au bord du rouleau et hors des perforations télégraphiques ou lignes-code. Une de ces perforations est située du côté gauche et l'autre du côté droit du rouleau.

Ces deux perforations contrôlent chacune leur tour, le mécanisme de renversement du mouvement du rouleau. Lorsque celui-ci s'est déroulé dans toute sa longueur, c'est-à-dire lorsque le rouleau est arrivé à l'extrémité d'une ligne-code, deux contacts électriques, qui ont été isolés durant la marche du rouleau viennent en contact avec la perforation-connectrice et à ce moment précis un courant électrique agit sur le mécanisme électrique de renversement du mouvement qui fait alors aller le rouleau dans le sens contraire.

Le rouleau à un sens de déroulement alternatif. Ces opérations automatiques de renversement du mouvement du rouleau évitent à l'lecteur de s'occuper de la machine pendant la lecture télégraphique et permettent en outre une lecture continue.

Sur le dessus de l'appareil est disposé un petit doigt lecteur électrique (fig. 3) qui fait contact avec le rouleau. A mesure que le rouleau se déroule les perforations de celui-ci passent successivement en dessous du doigt électrique, et chaque fois que ce dernier rencontre une perforation, un courant électrique ferme un circuit et

va impressionner le télégraphe ou le casque téléphonique.

Le doigt lecteur se déplace sur l'appareil de gauche à droite automatiquement après que chaque ligne-code est lue. Une fois la lecture d'une ligne-code terminée le doigt lecteur électrique, qui appuie sur le rouleau de papier "saute" immédiatement sur la ligne-code suivante allant en sens inverse; de cette façon la lecture se continue sans intermission.

La lecture au son au moyen du "Morsegraphe" peut se faire à distance, permettant par ce moyen de donner audition à un nombre considérable de personnes.

Le livre-rouleau (fig. 2) peut avoir une largeur de 12 pouces environ : dans cette largeur sont perforées les lignes-code au nombre de 50 à 60. Ce nombre de lignes-code est considéré comme nombre-type; par conséquent, un livre-rouleau de 100 pieds de long comprenant 50 lignes-code, donne 5000 pieds de lecture télégraphique. Un livre-rouleau complet suivant sa longueur peut donner jusqu'à 20 heures de lecture continue.

Le "Morsegraphe" n'a pas été inventé dans le but de remplacer la lecture des livres d'aveugles imprimés en relief au moyen de l'alphabet Braille. Toutefois ce nouvel instrument de lecture au son, à l'aide du télégraphe, peut servir efficacement et utilement à la lecture en commun dans les classes et réunions d'aveugles et permet en outre aux auditeurs de pouvoir faire usage de leurs mains. Cet appareil permettra donc aux aveugles de pratiquer le code télégraphique et la claviergraphie simultanément dans le but d'utiliser leur connaissance en ces deux matières en remplissant la fonction de télégraphistes dans les bu-

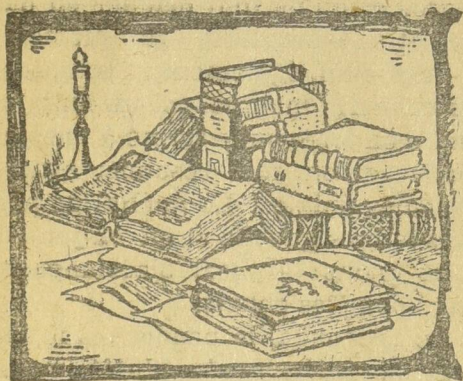
reaux de compagnies privées ou de l'Etat.

Il est regrettable que maints inventeurs ne soient pas assez fortunés pour exploiter leurs inventions, alors que tant d'argent ne sert à aucune utilité et n'est d'aucun profit à personne.

—o—

AVIS AUX EMPRUNTEURS DE LIVRES

Voici la première mesure intelligente du régime bolchéviste! Les tribunaux russes viennent de décréter que quiconque empruntera un livre et ne le rendra pas à son propriétaire sera passible d'emprisonnement. Il y



a longtemps que les gouvernements auraient dû ordonner la contrainte par corps pour ces sortes de gens (ces sortes de gens sont vous et moi) qui ne rendent jamais les livres empruntés. On ne pourra plus dire en Russie soviétique:

Tel est le triste sort de tout livre prêté, Souvent il est perdu, toujours il est gâté.

—o—

Un baiser est une étincelle dans la flamme de l'amour

LA DIMINUTION DES SALAIRES

Nous lisons dans l'«Information» :

La diminution des salaires dans les différentes industries du pays continue à se faire sentir à mesure que nous avançons dans la période du rajustement. La dernière réduction en date affecte 10,000 ouvriers non experts employés dans les grandes pulperies des Etats-Unis et du Canada. Les salaires vont être réduits de 20 p. c. La diminution est de 8 sous par heure. Le salaire journalier sera ainsi de \$2.50 par jour. Cette nouvelle échelle de salaires est en vigueur depuis le 9 janvier.

Les industriels comptent sur cette réduction de salaire pour remettre les choses d'aplomb au cours de l'année. Ils invoquent pour faire ces diminutions le fait que le coût de la vie a fléchi considérablement depuis quelques mois. Le temps des gros salaires semble maintenant une chose du passé.

—o—

La première mention qui soit faite du mot «billard» date d'un manuscrit de 1591. Un jeu analogue portait auparavant le nom français de «paille maille». Depuis cent ans, le jeu n'a guère changé. On a donné tout simplement à la table de billard les dimensions que nous lui connaissons aujourd'hui.

Le seul pays du monde qui n'ait pas de représentants de la justice, agents de la paix, gendarmes, shérifs ou autres, est le Groenland. Les vingt-deux mille Esquimaux et deux ou trois cents Danois qui l'habitent débrouillent entre eux leurs différends et toutes leurs affaires.

LES MUSICIENS NEGRES

La profession de musicien ambulant adoptée par un certain nombre de vieux affranchis, tend à disparaître avec les derniers descendants des anciens esclaves.

C'était, autrefois, un métier des plus lucratifs que celui de danseur et musicien: point de noce ni de circoncision, sans qu'on vît apparaître, à l'heure des réjouissances, les bonnes faces noires des nègres engagés pour la fête. Mais aujourd'hui ces usages ne sont plus guère en vigueur que dans les grandes familles musulmanes (et encore dans les villes seulement) et on ne voit plus que par intervalle, dans les campagnes, les artistes couleur de nuit pousser devant eux le petit bourriquot chargé de leur matériel primitif.

Les jours de grande fête, nos musiciens revêtent un costume spécial qu'on dirait copié sur le vêtement de parade des féticheurs du Soudan: chemise de cotonnade blanche serrée à la taille par une ceinture de couleur, colliers de verroterie et sur la tête une longue peau de chacal dont la queue leur pend jusqu'au bas des reins. Un bandeau fait de coquillages et garni de petites glaces rondes, maintient sur le front cette singulière coiffure, à laquelle nos musiciens ont donné une forme pointue qui en augmente encore l'originalité et qu'ils agitent en dansant.

Leurs instruments sont également des plus bizarres.

Le plus connu des européens est le gombri ou guitare à une ou deux cordes. La boîte en est faite d'une caisse ou d'unealebasse recouverte de par-

chemin et on en racle comme d'un violon au moyen d'un archet en forme d'arc fortement tendu.

Après le gombri rond ou carré, le teboul est le plus répandu des instruments nègres, cet énorme tambour, presque une grosse caisse, dont on frappe la peau supérieure avec le bout recourbé d'une crosse en bois tandis que, de la main gauche, on accompagne la cadence sur la peau du bas. C'est le tambour de fête des sauvages du centre Africain.

Les rettekeb—dont le nom est une onomatopée — sont de gigantesques castagnettes en fer, particulières aux nègres et qu'ils font claquer en dansant et en tournant sur eux-mêmes.

Le guellul, également en usage dans les concerts maures, est un long cylindre en terre cuite fermé d'une peau tendue qu'on fait résonner avec le bout des doigts. Le guellul se porte sous le bras gauche et on en joue des deux mains: il sert d'accompagnement pour les chants.

Le derbouka, le bender et le taar, sont des instruments plutôt maures que nègres: nous n'en parlerons donc pas ici.

Enfin il ne faut pas oublier le zem-mare, sorte de cornemuse ou musette généralement taillée dans une peau de bouc non dégarnie de ses poils et dont les tuyaux sont, quelquefois, des os humains perforés... Brrrou!

Des orchestres ainsi composés ne sauraient être bien harmonieux; mais en revanche il sont des plus bruyants et c'est là surtout ce à quoi tiennent principalement les rustiques auditeurs de nos musiciens noirs.

La très grande utilité des volcans

On a trop longtemps médité des volcans dont la vapeur comporte en puissance des forces génératrices incroyables qui, bien utilisées comme elles le sont en Italie, peuvent se transformer en éclairage, chauffage et pouvoirs hydrauliques.

Comment nous chaufferons-nous, se demandent quelques savants pessimistes, quand les réserves de charbon de la terre seront épuisées? L'approvisionnement de charbon et de pétrole qui va toujours en décroissant obligera-t-elle un jour la pauvre humanité à se servir des feux du centre de la terre pour exploiter ses usines et chauffer ses maisons? Les Italiens, gens prévoyants à ce qu'il semble, ont déjà entrevu la disette universelle du charbon et tous autres combustibles.

Le centre de la terre, qui était pour les anciens et les simples croyants du moyen âge, l'Hadès, nom donné à l'enfer par les Grecs, serait une masse de feu. Cette croyance devint une opinion discutable, grâce à l'éruption des trois montagnes brûlantes de l'Italie, le Vésuve, le Stromboli et l'Etna. Même que le cratère de Stromboli était regardé, il y a quelques siècles, comme la porte de l'enfer.

La crainte que ces trois volcans inspirait s'étant un peu dissipée, les Italiens modernes veulent aujourd'hui les utiliser, pour le plus grand bien de l'humanité. Des ingénieurs de ce pays sont à canaliser la vapeur ou le fluide de ces cratères pour les convertir en forces susceptibles de produire de l'é-

lectricité pour les pouvoirs hydrauliques, l'éclairage et le chauffage.

L'utilisation de la chaleur souterraine et de la vapeur volcanique, employées comme principes générateurs, pour la production de l'électricité, est peut-être l'une des plus importantes découvertes des temps modernes. Quand l'énergie des volcans actifs pourra servir aux fins de l'industrie, ce sera un grand pas de plus fait dans la marche du progrès.

De fructueuses expériences de ce genre ont encore été faites en Toscane, au sud de l'ancienne cité étrusque de Volterra, où, sur une superficie de quarante milles carrés, se manifeste, par de nombreux puits de vapeur, appelés trous de respiration terrienne, une grande activité volcanique. Ces ouvertures pratiquées à fleur de sol conduisent dans la terre, à d'incroyables profondeurs. Elles lancent des jets vigoureux de vapeur, tandis que d'autres ne forment que de petits cratères pareils à des lacs, pleins d'une eau bouillante.

Jusqu'à ces dernières années, le territoire en question était inhabité, ses rares habitants l'ayant déserté après qu'on leur eût dit qu'ils vivaient au-dessus de l'Hadès. Aujourd'hui, une cité moderne s'élève sur cet emplacement, dont les maisons sont chauffées et éclairées par les forces génératrices mues en électricité, dérivant de la vapeur volcanique.

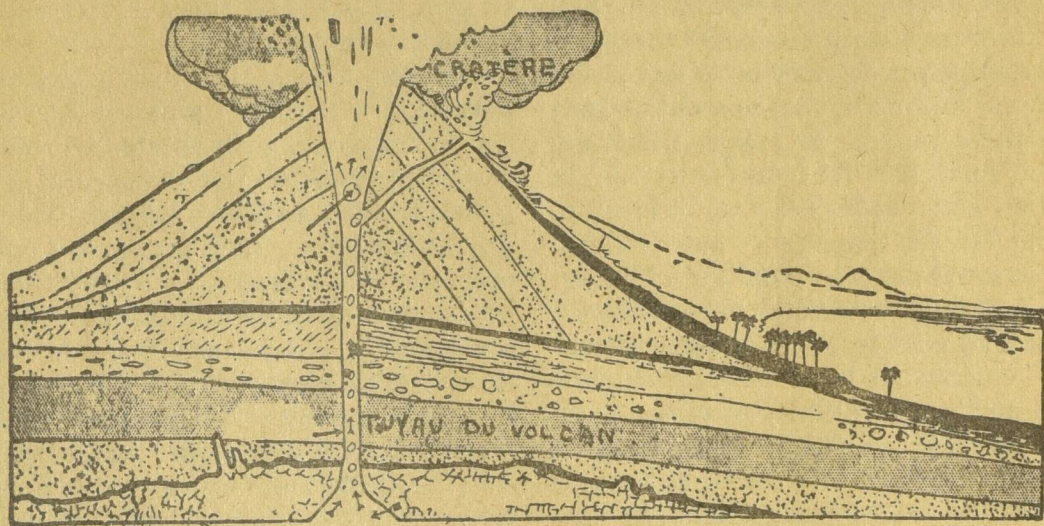
Cette transformation découle d'une première découverte, faite il y a environ un siècle, tendant à démontrer

que l'eau, forcée à gicler des entrailles de la terre, sous la forme de vapeur, contient de l'acide borique—un produit commercial des plus utiles, surtout à cette époque où le borax, ou biborate de soude, devait être importé du Thibet.

De là, l'origine de ce qui était destiné à devenir une industrie des plus importantes et des plus profitables. L'eau s'évaporait dans des chaudières de fer, le bois servant alors au chauffage. Quant à l'acide borique, elle

peur, les autres ne perdent pas pour cela leur première pression.

L'ingénieur mais infortuné Ciaschi perdit la vie en tombant dans une de ces sources bouillantes qu'il avait fait surgir de terre. Mais son travail fut continué par d'intelligents successeurs, de sorte qu'en 1827, le bois étant devenu rare et excessivement cher, un Français, le comte François de Larderel, détourna la crise du chauffage en utilisant l'invention de son confrère italien.



C'est par ce tuyau que s'échappent des feux souterrains le roc fondu et la vapeur servant plus tard de forces génératrices.

était toute vendue aux verreries françaises.

Bientôt, un ingénieur italien du nom de Ciaschi, eut l'idée d'augmenter le nombre des puits de vapeur en en creusant de nouveaux, comme l'on fait des puits artésiens, — trouvaille qui a depuis été développée. L'expérience a démontré que quelque soit le nombre des nouvelles bouches de va-

Alors que tant de chaleur peut se procurer si aisément, pourquoi en vérité consommer du charbon?

Il fabriqua de vastes vases de terre, bordés intérieurement de plomb, dans lesquels était tirée l'eau provenant des sources bouillonnantes et au-dessous de ces vases sortait la vapeur pour accomplir son évaporation. Grâce à cette méthode qui n'a pas changé,

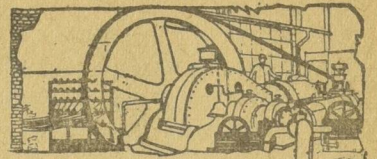
la quantité extraite d'acide borique était de beaucoup augmentée.

Voici un volcan éteint exploité pour des fins industrielles. Plus tard, le prince Ginori Bonti fit passer cette vapeur volcanique dans un engin à piston. L'année suivante, un engin plus fort fut fabriqué qui activa une dynamo et permit d'exploiter à l'électricité les usines de Larderello — le centre de l'industrie de l'acide borique.

En 1910, la construction d'une turbine génératrice de 250 kilowatts qui distribua le pouvoir électrique à toutes les usines des environs, jusqu'à Volterra, à trente milles de là. Ainsi, Volterra, l'une des plus anciennes villes du monde, plus vieille que Rome de plusieurs siècles, fut la première citée à tirer une énergie électrique d'une source souterraine. Qu'en auraient pensé ces pauvres Etrusques?

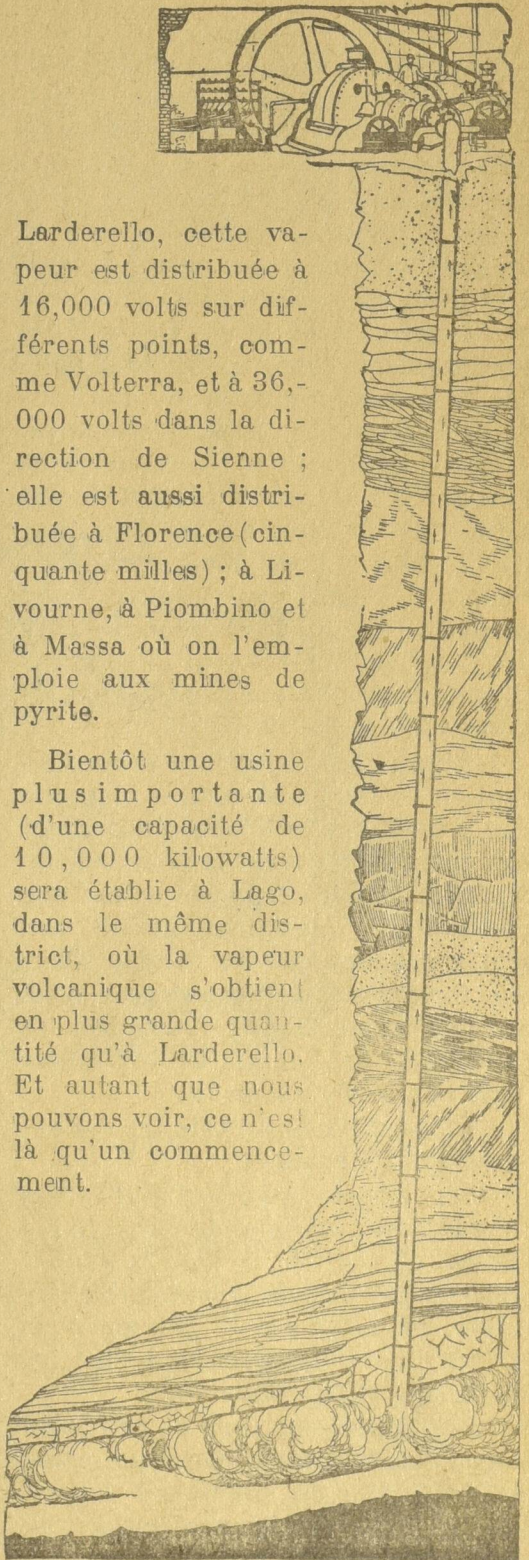
Durant la dernière guerre, trois autres turbo-générateurs de 2,500 kilowatts chacun, ont été fabriqués à Larderello, auxquels on vient d'ajouter un quatrième. Pour ne pas endommager les machines avec des sels chimiques, la vapeur volcanique n'est pas directement utilisée.

Le courant électrique est engendré à 4,000 volts et peut être porté jusqu'à 40,000. De la station centrale de



Larderello, cette vapeur est distribuée à 16,000 volts sur différents points, comme Volterra, et à 36,000 volts dans la direction de Sienne; elle est aussi distribuée à Florence (cinquante milles); à Livourne, à Piombino et à Massa où on l'emploie aux mines de pyrite.

Bientôt une usine plus importante (d'une capacité de 10,000 kilowatts) sera établie à Lago, dans le même district, où la vapeur volcanique s'obtient en plus grande quantité qu'à Larderello. Et autant que nous pouvons voir, ce n'est là qu'un commencement.



Dessin montrant comment les tuyaux sont plongés dans les lèvres du volcan jusqu'aux couches de vapeur.

Les trous de respiration terrienne ou les puits de vapeur des environs de Larderello rendent, chacun d'eux, 6.600 à 30.000 livres de vapeur à l'heure, à une température de 356 degrés Fahrenheit.

Les ouvertures perforées par la main de l'homme à une profondeur de 400 pieds et souvent plus, ramènent de la vapeur à 60 pieds. Ces orifices sont garnis de tubes de fer de 8 pouces de diamètre environ, tel que l'indique l'une de nos vignettes ci-contre.

Cette intervention, comme nous l'avons dit au commencement de cet article, est de nature à servir à l'humanité tout entière, mais particulièrement à l'Italie, qui souffre d'une effroyable disette de charbon. Ce pays est obligé d'importer tout le combustible dont il a besoin pour l'exploitation de ses industries.

L'Etna et le Vésuve font encore irruption de temps en temps, bien que l'on croyait que le Vésuve était éteint depuis un siècle avant la naissance du Christ. L'histoire rapporte même que Spartacus, le gladiateur, établit son armée dans ce cratère comme dans une forteresse. Ce qui est vrai, c'est que le Vésuve réduisit en cendres les deux villes de Pompeï et d'Herculanum, l'an du Seigneur 79.

Le plus difficile à exploiter est cependant le Stromboli.

Il n'y a peut-être qu'un seul volcan dans toute l'Amérique du Nord, le pic Lassen, en Californie, dont la vapeur pourrait être utilisée, à la manière italienne, en assez grand volume pour activer, paraît-il, toutes les industries du Canada et des États-Unis.

Jusqu'à présent, vous et moi, n'avions considéré les volcans que comme des crêtes de montagnes dangereuses. Cette expérience tentée par

les Italiens démontre que les pires volcans sont exactement ceux qui peuvent rendre le plus de services à l'humanité qui a besoin de combustibles pour ses besoins personnels et pour ceux de ses industries.

Dans l'Amérique centrale et le long des côtes de l'Amérique du Sud où le charbon est rare et où les volcans pullulent, il serait facile de les utiliser pour les fins dont nous avons parlé. Ces chaînes de volcans représentent une énergie inépuisable que personne semble ne vouloir exploiter.

—o—

PENSEES

—

L'homme pieux et l'athée parlent toujours de la religion : l'un de ce qu'il aime, l'autre de ce qu'il craint.

La raison arrive tard. Elle trouve sa place prise par la sottise.

L'ordre social et la paix du monde reposent sur la patience et la résignation des pauvres.

Le travail porte avec lui sa récompense; il nous isole du monde et de nous-même.

La conversation est le voile léger qui voltige; il entoure les préoccupations de chacun.

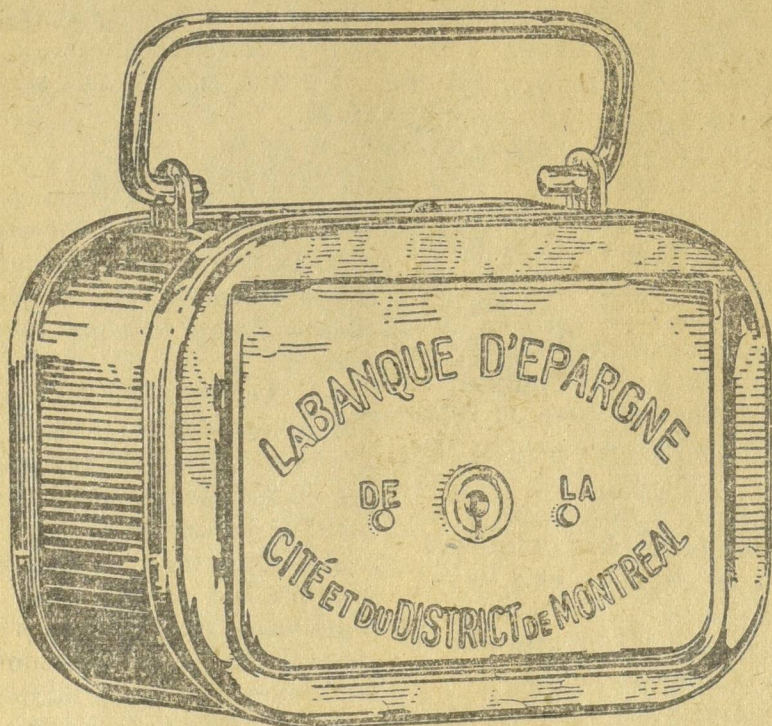
La langue est un instrument dont il ne faut pas faire crier les ressorts.

Honorons la vieillesse, puisque c'est le seul point vers lequel nous tendons tous.

La calomnie est comme la fausse monnaie; bien des gens qui ne voudraient pas l'avoir émise la font circuler.

La morale change sans cesse avec les mœurs dont elle n'est que l'idée générale.

Demandez une de nos petites
**BANQUES D'ÉPARGNE
À DOMICILE**



La Merveilleuse
petite machine à ÉPARGNER, qui a
reçu les sous, premier début de maintes
fortunes d'aujourd'hui.

A. P. LESPÉRANCE,
Gérant-Général.

CALENDRIER APICOLE

Janvier

1.—Durant l'hiver, l'apiculture ne commande aucune besogne active; l'apiculteur devrait en profiter pour acquérir de nouvelles connaissances par la lecture de revues ou traités apicoles. C'est en étudiant les abeilles que l'on apprend à faire de l'apiculture progressive et intelligente.

2.—C'est le temps de commencer à préparer les ruches pour la nouvelle saison; un bon nettoyage, grattez les cadres.

3.—Commandez maintenant ce que vous aurez besoin au printemps; vous paierez moins cher et vous ne serez pas pris au dépourvu à l'époque des travaux.

4.—De temps à autre, jetez un coup d'oeil sur les ruches et assurez-vous que les rats et les souris ne s'y introduisent pas.

5.—Surveillez la température de la cave; 42° à 45°F. est l'idéal.

6.—Ne dérangez pas les abeilles en soulevant les ruches ou en frappant sur les parois.

Février

1.—Le sucre se vend cher, le miel aussi; pourquoi ne garderiez-vous pas quelques ruches de plus?

2.—Il est temps de préparer vos ruches, si vous ne l'avez pas déjà fait. N'attendez pas aux derniers jours.

3.—Ne vendez pas la vieille cire. Faites-la fondre. Une fois bien préparée, envoyez-la à un fabricant de cire aérée.

gaufrée. Pour quelques sous la livre vous ferez préparer votre cire gaufrée et vous économiserez énormément.

4.—S'il y a nécessité de nourrir les ruches, donnez de préférence du sucre en pâte et non du sirop.

5.—Que la cave soit sèche et bien aérée.

Mars

1.—Faites au plus tôt vos achats de cire gaufrée, ruches, ou autres accessoires apicoles. Prenez vos précautions à l'avance pour tout avoir à temps.

2.—Amorcez dès maintenant les cadres d'une feuille complète de cire gaufrée solidement retenue par des fils de fer étamé, posez horizontalement et jamais en W.

3.—Surveillez les changements de température dans la cave. S'il fait trop chaud, ouvrez les fenêtres, le soir seulement, jamais dans le jour. Afin de ne pas donner de lumière dans la cave.

4.—Si une ruche est atteinte de dysenterie, sortez-la dès les premiers beaux jours. Les deux principales causes de cette maladie, sont la mauvaise nourriture et l'humidité dans la cave. Donc aération et bonne alimentation.

Avril

1.—Surveillez bien la température de la cave "d'hivernement". Ouvrez les portes ou les fenêtres chaque soir afin que la cave soit fraîche et bien

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

**10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT
PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART SUR LA
HERNIE ABSOLUMENT GRATIS.**

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérant de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élastique du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-étriquant Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute l'information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2687 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur.—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

2.—Sortez les ruches dès que la neige est à peu près disparue. Règle générale si les abeilles sont tranquilles ne vous pressez pas. Au contraire, si elles sont agitées ou si elles souffrent de dysenterie hâtez-vous de les sortir. Choisissez une belle journée.

3.—En sortant les ruches, placez-les de suite à l'endroit qu'elles doivent occuper durant l'été.

4.—Le lendemain de la sortie des ruches, nettoyez les plateaux et rétrécissez les entrées jusqu'à un ou deux pouces suivant la force de la colonie. Ce travail doit être fait rapidement.

5.—Veillez à ce que chaque colonie ait suffisamment de nourriture.

6.—Protégez les ruches contre les froids et les grands vents.

7.—Préparez une forte récolte en ayant bien soin des ruches.

Mai

1.—Continuez à nourrir les ruches faibles en provisions.

2.—Profitez de la première journée chaude—pas moins de 60°F.—pour faire la grande visite des ruches.

3.—N'exposez dehors aucune matière sucrée, afin de prévenir le pillage. Tenez bien fermée l'entrée des ruches faibles.

Dès maintenant préparez les ruches pour recevoir les essaims et emmagasiner le miel. Soyez prévoyants: vu la rareté du sucre il faut produire la plus forte récolte possible de miel.

Juin

1.—Surveillez la sortie des essaims afin de n'en perdre aucun.

2.—Ayez des ruches prêtes pour recevoir les essaims. Que chaque cadre soit amorcé d'une feuille complète de

cire gaufrée solidement retenue par des broches étamées.

3.—Il vaut mieux restreindre l'essaimage et augmenter la récolte du miel.

4.—Pour prévenir l'essaimage, donnez aux abeilles beaucoup d'espace; protégez les ruches contre une trop grande chaleur, facilitez la ventilation; détruisez les cellules de reines en faisant une visite tous les huit ou dix jours; changez de reines chaque année.

5.—La vente des essaims primaires est plus profitable à l'acheteur qu'au vendeur.

6.—En remplaçant les vieilles reines par des jeunes on double la récolte du miel.

7.—Dès que le trèfle commence à fleurir, c'est le temps de mettre les hausses.

8.—Les ruches fixes ou à cadres fixes sont une nuisance; des nids d'infection et de contamination. Pratiquez le transvasement et logez les abeilles dans des ruches modernes et à cadres mobiles. La fin de juin est le meilleur temps pour faire ce travail.

9.—Placez sur une balance une ruche moyenne, ni trop forte ni trop faible; elle sera le baromètre de votre rucher. Guidez-vous sur cette ruche pour savoir quand ajouter ou enlever les hausses.

Juillet

1.—Continuez à restreindre l'essaimage afin d'avoir une bonne récolte de miel.

2.—Durant toute la miellée, laissez les entrées des ruches aussi grandes que possible. Alors les abeilles souffriront moins de la chaleur et ne passeront pas leur temps à faire la barbe.

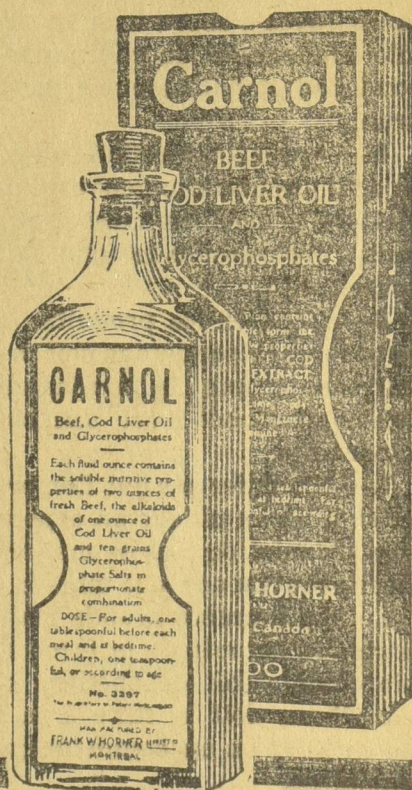
ELLE ETAIT SUR LE POINT DE SUCCOMBER A LA TACHE

“Pendant six mois, j'ai dû consacrer une partie de mon temps à prendre soin de ma mère qui mourait lentement d'une maladie incurable. N'étant pas assez riche pour retenir les services d'une garde-malade, j'ai dû naturellement la garder nuit et jour. Elle était corpulente et je devais faire appel à toutes mes forces pour la soulever. Se rendant compte qu'elle ne pourrait vivre longtemps, elle exigeait naturellement que je reste avec elle tout le temps, et je lui consacrais toutes les heures libres que je n'employais pas aux soins du ménage. Elle mourut il y a quatre mois, et une heure après les funérailles je tombai évanouie. Le manque de sommeil, les ennuis et le surmenage continuel avaient été plus forts que moi. Je dûs me mettre au lit. Je fus prise pendant quelques jours d'une fièvre intense avec délire. Pendant un certain temps notre médecin avait perdu tout espoir de me sauver. Cependant pris un peu de mieux mais la fatigue et la maladie avaient délabré mon système nerveux. Le chagrin et les ennuis m'avaient ruiné physiquement. J'étais si faible que je ne pouvais même pas porter mes mains à ma bouche. Pendant deux semaines on dut me faire manger. Je repris graduellement quelque force, mais pas assez cependant pour quitter le lit. J'étais décidée à lutter jusqu'au bout. Finalement un jour une amie me conseilla de prendre du Carnol. J'étais tellement décidée à reconquérir ma santé que j'aurais pris n'importe quoi. Je n'aurais jamais cru qu'une préparation quelle qu'elle soit, aurait opéré en moi, en si peu de temps, comme le fit le Carnol, un pareil soulagement. Aujourd'hui grâce au Carnol je me porte très bien. Je ne me suis même jamais mieux portée.”

Mme S. d'Hamilton.

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si vous pouvez affirmer en toute conscience, après l'avoir essayé, qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez au pharmacien la bouteille vide et il vous rendra votre argent.

(9-122)



3.—Voyez à ce que les abeilles aient suffisamment d'espace pour emmagasiner leur miel.

4.—N'enlevez pas les hausses à extraire avant que les rayons soient à peu près tous operculés. Non seulement le miel pas assez mûr surira, mais il pourra même gâter toute la récolte avec laquelle il a été mélangé.

Août

1.—Autour des ruches, entretenez l'herbe aussi courte que possible afin de ne pas gêner le vol des abeilles.

2.—Laissez mûrir le miel dans les rayons au moins une couple de semaines avant de l'extraire; il se conservera mieux.

3.—Les mois d'août et de septembre sont le meilleur temps pour faire l'extraction du miel, car il fait chaud.

4.—En extrayant le miel, classifiez-le. Extrayez d'abord tous les rayons de miel blanc, ceux de miel jaune en second lieu et finalement ceux du miel brun.

5.—Après l'extraction, si les rayons ne sont pas parfaitement asséchés, remettez-les dans les hausses et placez-les sur les colonies les plus faibles en nourriture.

6.—Préparez les produits pour la vente; que le paquetage soit propre et convenable, que la marchandise ait belle apparence; c'est une condition importante.

7.—N'oubliez pas que l'on provoque les abeilles au pillage en exposant dehors du miel ou autres matières sucrées avant ou après la miellée.

8.—La dernière grande visite pour se rendre compte de la force de chaque colonie soit en abeilles, soit en nourriture, doit se faire à la fin du mois d'août ou au commencement de septembre.

Septembre

1.—Le succès de la saison prochaine dépend en grande partie de la manière dont on prépare les abeilles pour l'hiver. Le grand secret de la réussite c'est de mettre en hivernage que des colonies fortes en jeunes abeilles et pourvues suffisamment de bonnes provisions.

2.—Laissez à chaque colonie au moins 30 à 35 livres de nourriture.

3.—Nourrissez les colonies qui en ont besoin avant les temps froids.

4.—Pour éviter le pillage, ne nourrissez que le soir et tenez l'entrée des ruches à moitié fermée.

5.—Réunissez les ruches faibles ou orphelines.

6.—Laissez votre extracteur "tout miellé", afin qu'il ne rouille pas. Pour le nettoyer, attendez le moment de vous en servir.

7.—Conservez le miel dans un endroit sec; l'humidité l'expose à sûrir.

8.—Protégez les rayons contre les rats ou les souris. Placez-les dans un endroit sec, bien ventilé. Vous les préserverez ainsi de la fausse-teigne.

Octobre

1.—Les ruches qui hiverneront dehors doivent être mises en silo durant la première quinzaine d'octobre.

2.—Les abeilles qui doivent être hivernées en cave, devront être protégées contre le froid durant le mois d'octobre. A cet effet, on pourra couvrir les ruches ou les envelopper avec du gros papier "à toiture".

3.—Faites votre bilan pour l'année. Combien vos abeilles vous ont-elles coûté! combien vous ont-elles rapporté? Y a-t-il la perte ou le gain?

4.—Si vous n'avez pas eu de succès, cherchez quelles en sont les causes. Si

ENLEVEZ CES POILS ET DUVETS

qui déparent votre visage
avec la célèbre



RAZORINE

du Dr. Simon, de Paris

Facile à appliquer soi-même, inoffensive, elle agit rapidement, sans laisser de traces et sans activer la pousse.

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ou est, rue des Commissaires, MONTREAL



Voici, Mesdames, le Populaire

LAIT DES DAMES ROMAINES

DANS SA NOUVELLE TOILETTE

Un paquetage plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au delà d'une quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

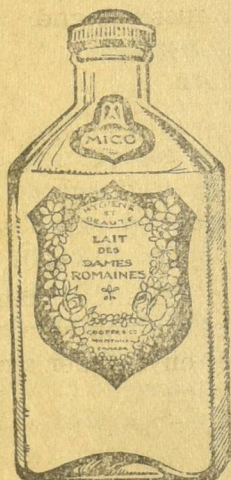
BEAUTE DE LA FEMME

en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et en faisant disparaître ROUGEURS, BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS etc.

En vente partout **50c** ROSE OU BLANC

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ou est, rue des Commissaires, MONTREAL



vous ne pouvez trouver le "pourquoi" écrivez au Service Apicole et on vous le dira.

Novembre

1.—La rentrée des ruches en cave se fait généralement dans la première quinzaine de novembre. Il vaut mieux les entrer trop tôt que trop tard.

2.—En cave, l'entrée des ruches sera ouverte aussi grande possible.

3.—Les ruches doivent être soulevées de terre de quelques pouces et légèrement inclinées en avant.

4.—A l'époque des grands froids, portes et fenêtres devront être fermées. Que la cave soit sans lumière et que la température se maintienne de 42o à 45oF.

5.—Que la cave soit sèche et bien aérée; donnez de l'air pur aux abeilles et maintenez si possible une température uniforme. Une cave remplie de légumes ne convient pas aux abeilles.

7.—Ayez bien soin des abeilles l'hiver et vous serez largement payé de vos peines; au printemps, les abeilles seront en état de produire une forte récolte.

Décembre

1.—Surveillez toujours la température de la cave afin que le thermomètre se maintienne entre 42o à 45oF.

2.—Une fois par mois jetez un coup d'oeil sur vos ruches et enlevez les cadavres d'abeilles qui pourraient en obstruer l'entrée.

3.—Laissez les abeilles dans leur tranquillité; ne les dérangez pas soit en soulevant le couvercle des ruches, soit en frappant sur les parois.

4.—C'est le temps de faire l'inventaire de votre rucher. Quelles améliorations pratiques pourriez-vous faire.

5.—C'est durant l'hiver qu'il faut tout prévoir pour la nouvelle saison.

SI L'ON A AVALE UNE EPINGLE

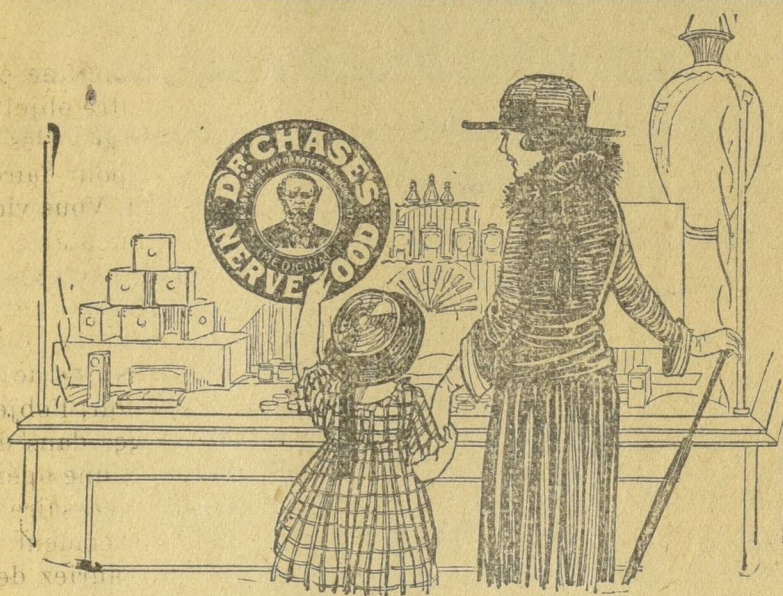
Si vous avez avalé une épingle, un clou ou quelque autre objet pointu, ne prenez pas une purge, (des sels, ou de l'huile de ricin), pour faire expulser l'objet rapidement. Vous videriez ainsi tout le canal alimentaire, et la pointe acérée ou les surfaces dures du métal entreraient en contact direct avec la muqueuse des intestins et pourraient y engendrer de l'irritation ou de l'inflammation; l'objet pourrait même aller se loger dans un repli de cette muqueuse, et une opération chirurgicale serait nécessaire pour l'en retirer. Si pareil accident vous arrivait, ce que vous auriez de mieux à faire, ce serait de prendre des substances solides, de nature à former une couche épaisse autour du corps étranger, qui pourrait alors être expulsé sans danger. Des pommes de terre seraient excellentes dans ce but.

APRES DINER

On raconte que la femme d'un ministre du cabinet de Clémenceau recevait assez chichement à sa table. Le "Tigre" n'aimait guère dîner en ville. Ce jour-là il regretta davantage d'avoir cédé aux sollicitations de la dame, car le repas manquait par trop de confortable. Et comme le président du Conseil prenait congé, Mme X... minauda:

—J'espère que vous reviendrez dîner, Monsieur le président!...

—Mais, Madame, tout de suite si vous voulez.



Regarde, Maman, Voilà Ton Remède.

“OUI, chère, voilà le remède qui a remis maman en santé, et je suis certaine qu'aucune de vous ne l'oubliera”.

“Es-tu pour en acheter?”

“Non, chère, je n'en ai plus besoin. Tu sais comme je dors bien, que ces terribles migraines ne m'incommodent plus, et que nous sommes capables de faire nos belles longues promenades quotidiennes”.

“Vous n'aviez pas coutume de sortir, n'est-ce pas?”

“Non depuis longtemps. Mes nerfs étaient si délabrés que je ne pouvais rien faire, j'avais toujours peur, j'étais très irritable et morose avec ton père et toi, mais grâce à la Nourri-

ture du Dr Chase pour les Nerfs, ces choses sont passées et je sais ce que c'est que d'être en santé et heureuse”.

“Pourquoi tous ceux qui sont malades ne prennent-ils pas ton remède?”

“Beaucoup d'entre eux le prendraient ce remède, s'ils connaissaient seulement le bien qu'il leur ferait. J'en ai parlé à nombre de mes amies et elles en ont retiré autant de bien que moi-même”.

Un cerveau lucide, une meilleure circulation du sang, un bon teint, un sommeil paisible, réparateur, une bonne digestion, une plus grande force mentale et corporelle et une meilleure santé, sont les résultats de l'emploi de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, 50 cents la boîte, chez tous les marchands ou d'Edmanson, Bates & Co. Ltd, Toronto. 12

EN TCHECOSLOVAQUIE

Anniversaire de la bataille de Terron, en France, en 1918

L'on sait avec quel empressement, et quel désintéressement, des citoyens de tous les pays du monde ont accouru pour aider à la défense de la France injustement attaquée par la force brutale, parce qu'elle osait valeureusement s'opposer aux projets d'empereurs criminels qui rêvaient d'écraser des faibles.

Le nombre de ces volontaires est immense. Beaucoup se sont engagés dans la "Légion Etrangère", mais d'autres, tels que les Polonais et les Tchécoslovaques, ont formé des unités autonomes très nombreuses, qui toutes se sont distinguées au cours de la grande guerre.

Tout le monde connaît les exploits de la Légion Etrangère.

L'on se rappelle l'accueil triomphal fait aux Etats-Unis à la délégation des légionnaires que la France a envoyée en Amérique, pour lui faire admirer ces valeureux soldats, et l'enthousiasme délirant avec lequel Montréal, la métropole canadienne, a accueilli ces héros.

L'on connaît aussi les exploits des brigades Polonaises, qui, après s'être si valeureusement battues en France, ont été rapatriées par la France, dans leur pays nouvellement reconstitué, où elles ont continué à se battre contre les Bolchévistes russes qui avaient juré de leur enlever la nouvelle indépendance que les puissances alliées

leur avaient accordée par le traité de Versailles.

Mais on connaît peu ici, les exploits des Tchécoslovaques.

Les Tchécoslovaques avaient formé en France un certain nombre de régiments, et, le 22 octobre dernier, le Président de la République de cette nouvelle et importante République s'est rendu à Jicin, pour y commémorer la bataille de Terron, près de Vouziers, à laquelle, en 1918, ont pris part les 21ème et 22ème régiments, cantonnés dans cette localité depuis leur retour dans leur pays reconstitué.



Les lecteurs de la "Revue" seront certainement heureux d'apprendre qu'en ce nouveau pays, qui est une partie assez considérable de l'ancien Empire d'Autriche, le français y est assez couramment parlé et qu'il y existe plusieurs journaux écrits en excellent français.

C'est un extrait textuel d'un de ces journaux que nous reproduisons ici:

Les 21e et 22e régiments tchécoslovaques qui constituaient, en France, l'ancienne brigade tchécoslovaque, ont célébré récemment à Jicin l'anni-

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE**EXAMEN DES YEUX**

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER****144 rue Sainte-Catherine Est,**Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la *Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL**LE PASSE-TEMPS**

(Fondé en 1895)

Dans chaque
numéro on trouve :

SEPT ou HUIT chansons ;
DEUX ou TROIS morceaux de piano ;
Aussi Musique de Violon ;
Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00
Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : **16-est, rue Craig****Montréal**

☞ Demandez notre catalogue de primes ☞

versaire de la bataille de Terron. Le président de la République a honoré leur fête de sa présence et a rappelé dans une allocution aux soldats les sacrifices faits par les légionnaires de France pour la création d'un nouvel ordre dans le monde et pour l'indépendance tchécoslovaque. Le 15 octobre 1918, la brigade tchécoslovaque fut engagée dans la bataille finale qui devait aboutir à la défaite du militarisme allemand et à l'armistice. Elle entra en ligne devant Terron, près de Vouziers, sur les bords de l'Aisne où les Allemands tenaient leurs dernières positions protégées par la vallée de Sedan et aménagées avec le plus grand soin. Du 15 au 20 octobre, les 21^e et 22^e régiments tchécoslovaques les attaquèrent; malgré les difficultés du terrain, l'âpre résistance des Allemands et les lourdes pertes imposées par l'artillerie ennemie, les soldats tchécoslovaques réalisèrent finalement les buts assignés. Le général Gouraud, commandant la IV^e armée, écrivit à leur sujet au maréchal Foch: "J'ai l'honneur de vous proposer de citer à l'ordre de l'armée le 1^{er} brigade tchécoslovaque pour ses actions héroïques et pour ses sacrifices dont témoignent les pertes qu'elle a éprouvées et pour les mérites que s'est acquis le colonel Philippe, son commandant..."

Cet extrait d'un journal français de Prague, la capitale de la nouvelle République, nous fait connaître la valeur déployée sur les champs de bataille par les braves soldats tchécoslovaques.

Nous publions en tête de cet article une vignette dans laquelle la partie en noir montre la position et l'importance en grandeur territoriale de la nouvelle république Tchécoslovaque. Elle

a été créée par la réunion de tous les peuples de même race, anciennement sous la domination de l'Autriche, mais qui avaient les mêmes aspirations et depuis leur oppression, attendaient l'heure de la délivrance.

—o—

LA CRÉMATION SIAMOISE

Les habitants de Bangkok ont célébré avec pompe les funérailles de la reine de Siam, qui a été incinérée, selon les traditions. C'est que la crémation est là-bas, un hommage solennel, et voici les curieux détails qu'en donne le P. Tachard, l'un des premiers explorateurs du Siam, au XVIII^e siècle :

"On fait consister le plus grand honneur à donner beaucoup d'élévation au bûcher, non à force d'y mettre du bois, mais par de grands échafaudages sur lesquels on met de la terre et le bûcher par-dessus. Aux funérailles de la dernière reine, l'échafaut fut élevé si prodigieusement qu'on fut obligé d'employer une machine européenne pour élever la bière à cette hauteur... Si c'est le corps d'un prince du sang ou de quelque seigneur que le roi a nommé, c'est le monarque lui-même qui met le feu au bûcher, sans sortir de son palais, en lâchant un flambeau allumé le long d'une corde que l'on tend depuis ses fenêtres... Jamais le feu ne consume entièrement le corps. Il ne fait que le rôtir et souvent fort mal."

Il est probable que la civilisation a perfectionné, au Siam, la crémation elle-même. Mais nous aimerions savoir si, comme jadis, elle est refusée aux criminels, aux enfants mort-nés et à leurs mères, à ceux qui se noient ou sont foudroyés.

Mieux vaut la coutume chrétienne.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres et nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au compt: \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boîte postale 2740, MONTREAL

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante ? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, regards, pertes, etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.

Mme Myriam Dubreuil, 250 Parc Lafontaine
Boîte postale 2353 Dépt. 25, Montréal, Qué.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
Humoristique et sentimental

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$5.00 pour 1 an ou \$2.50 pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonne-
ment au SAMEDI.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

Ne manquez pas de lire dans notre

NUMERO DE JUIN

LE ROMAN COMPLET

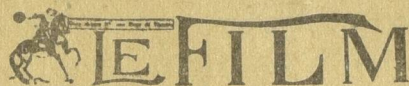
qui a pour titre

"UN DE PLUS"

par

ARTHUR DOURLIAC

Retenez d'avance votre prochain numéro.



Journal officiel des grandes compagnies de
cinéma

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonne-
ment au FILM.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

Magazine de famille

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonne-
ment à la REVUE POPULAIRE.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

A tous ceux qui ont de Jolis Bébés

Le Film

MAGAZINE MENSUEL
DE
VUES ANIMEES

va ouvrir dans le
numéro de

JUIN

un

GRAND

Concours de Bébés

jusqu'à l'âge de
cinq ans



Ce concours durera quatre mois et il sera attribué les prix suivants :

1er prix	\$25.00
2ième prix	15.00
3ième prix	\$10.00
10 autres prix de	5.00

ENVOYEZ LES PHOTOS DES BEBES AU "FILM", 131 CADIEUX, MONTREAL

Lait Pur de la Campagne

Avec toute
Sa Crème



Voici le lait St. Charles "avec toute sa crème"!

Commode et économique! Riche et pur! De qualité unique! Lait entier, obtenu de vaches saines! Le meilleur qui soit!

On a pris soin de le mettre en bon conditionnement dans les bidons, et vous le recevez dans cet état.

S'emploie pour potage, sauces et légumes! Pour pâtisseries et entremets savoureux, et avec les céréales et les fruits! **pour tous les mets lactés!** Se trouve chez votre épicier.

Demandez la Cuisinière Borden.
Expédiée Franco. Ecrivez à

The Borden Co. Limited
MONTREAL, P. Q.